This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

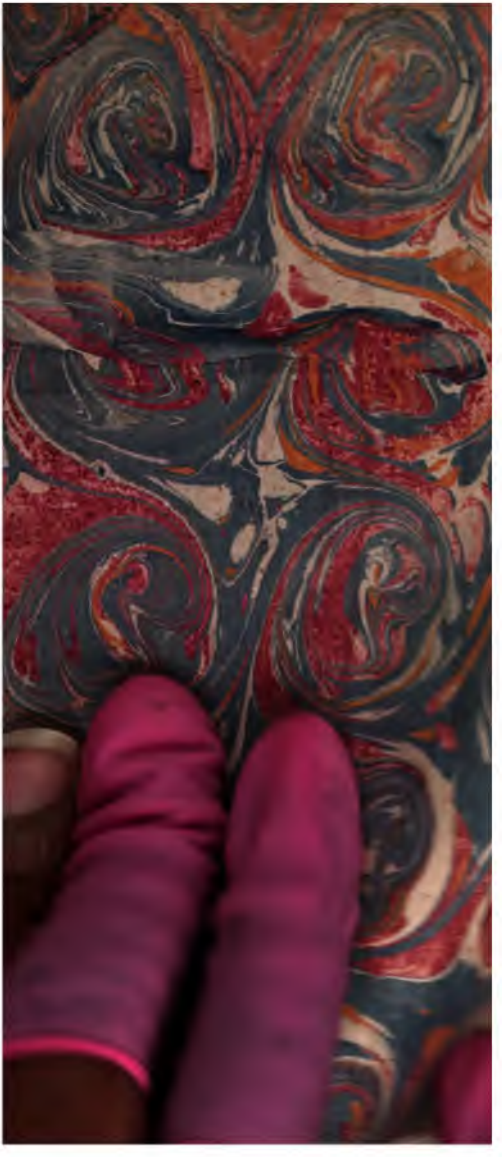
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



600026396W

ANECDOTES

HISTORIQUES,

MILITAIRES ET POLITIQUES

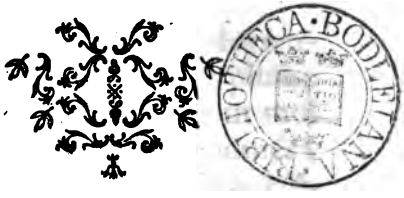
DE L'EUROPE.

TOME PREMIER.

ANECDOTES
HISTORIQUES,
MILITAIRES
ET POLITIQUES
DE L'EUROPE,
DEPUIS L'ÉLEVATION DE CHARLES-QUINT au Thrône de l'Empire, jusqu'au Traité d'Aix-la-Chapelle en 1748.

TOME PREMIER.

Par M. l'Abbé RAYNAL, *de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Prusse.*



A AMSTERDAM,
Chez ARKSLÉE & MERKUS.

M. DCC. LIII.

223. K. 20.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

JE publie le commencement d'un Ouvrage conſidérable. La ſuite ne tardera pas à paroître, ſi le Public juge que je me ſuis aſſez corrigé des défauts qu'il a trouvés dans mon Hiſtoire du Stadhouderat, & dans celle du Parlement d'Angleterre, pour mériter d'être lû.

Toutes les Hiſtoires deviennent intéreſſantes ſous la plume d'un homme de génie. Pour moi dont les talens ſont ſi bornés, j'ai ſenti que j'avois beſoin d'être ſoutenu par l'agrément du ſujet & la curioſité du Lecteur. Cette réflexion m'a déterminé à ne pas remonter à des tems trop

reculés. La concurrence des Maiſons d'Autriche & de Bourbon, qu'on peut regarder comme le grand mobile de tous les mouvemens qui ont agité l'Europe depuis deux ſiecles, m'a paru une époque remarquable à laquelle je devois me fixer.

Mon projet n'eſt pas de recueillir tout ce qu'on trouve épars dans les Annales des Nations. J'y choiſirai ſeulement les événemens qui me paroîtront dignes d'intéreſſer la poſtérité, & je les traiterai ſéparément pour en augmenter la clarté & l'intérêt. Si je ſuis fidele à mon plan, je ne m'appeſentirai pas ſur les détails, & je ferai les plus grands efforts pour démêler les véritables cauſes de ce que je raconterai.

Le titre que je donne à mon Ouvrage ne ſera pas auſſi bien

rempli dans les premiers Volumes que dans ceux qui les ſuivront. On verra les faits anecdotes ſe multiplier à meſure que je me rapprocherai des derniers tems. Le Lecteur peut s'aſſûrer que l'envie d'écrire des choſes ſingulieres ne m'en fera jamais haſarder de fauſſes ni même de douteuſes.

La ſuite de mon travail me forcera quelquefois à remanier des morceaux importans traités déja avec ſuccès par de grands Ecrivains. Je ſens tout le danger d'une entrepriſe auſſi hardie; & les gens les plus chagrins ne penſeront ſur cela rien de ſi humiliant pour moi que je ne me dois dit moi-même. Cependant tout bien conſidéré, il m'a paru que je devois ſacrifier mes répugnances à l'avantage de don-

ner un Ouvrage complet.

On trouvera dans la Conjuration qui finit le ſecond Volume, deux harangues ; elles ſont ſi longues dans tous les Hiſtoriens qui ont parlé de cet évenement, qu'on ne peut s'empêcher de deſirer qu'elles ſoient plus courtes, & ſi différemment rapporrées, qu'il m'a paru qu'il devoit être permis de les abréger.

Ce premier Volume ayant été imprimé dans l'abſence de l'Auteur, il s'y eſt gliſſé quelques fautes d'impreſſion, dont le Lecteur doit être averti.

ERRATA.

PAge 17, ligne 16, ce fleau, *liſez*, le fleau.
Page 18, ligne 13, après Prince un point.
Page 20, ligne 6, après Ferdinand un point.
Idem, réflexions, *liſez*, réflexion.
Page 25, ligne 16, après Eſpagne un point.
Page 26, ligne 9, mettez un point après facile.
Page 28, ligne 11, Tordevillas, *liſez*, Tordeſillas.
Page 31, ligne 4, ou a attiſer, *effacez* ou.
Page 34, ligne pénultiéme, moyen, *liſez*, moyens.
Page 37, ligne 17, les diſpoſitions, *liſez*, ces.
Page 43, ligne 17, apeler, *liſez*, rapeler.
Page 44, ligne 5, en fournit, *liſez*, leur en fournit.
Page 45, ligne 15, des Arragonois, *liſez*, de l'Arragon.
Page 49, ligne 4, Loſcun, *liſez*, Leſcun.
Page 50, ligne 19, le Duc de Navarro, *liſez*, Najarre.
Page 57, ligne 16, après victoire, *mettez* un point.

Page 74, ligne 9, Romagno, *liſez*, Romagnano.
Page 112, ligne 17, ſe voyant, *liſ.* ſe croyant.
Page 115, ligne 12, autorité, *liſez*, activité.
Page 119, ligne 25, d'autre côté, *liſez*, de l'autre.
Page 120, ligne 14, ce bien, *liſez*, le bien.
Page 125, ligne 7, dernieres, *liſ.* derrieres.
Page 127, ligne 3, graveloné, *liſez*, gravaloné.
Page 135, ligne 21, redoutable, *liſez*, redoutables.
Page 136, ligne 11, Switznin, *liſ.* Sintzim.
Page 137, ligne 3, aucun des François, *liſez*, aucun François.
Page 140, ligne 15, fondées, *liſez*, fondés.
Page 142, ligne derniere, auroit, *liſ.* avoit.
Page 143, ligne 11, cauſa, *liſez*, cauſoit.
Page 152, lig. 21, & il l'avoit prévu, *effacez* &.
Page 165, ligne 3, les, *liſez*, leurs.
Page 167, ligne 5, ſes ſubalternes, *liſez*, les ſubalternes.
Page 185, ligne 2, du Guart, *liſez*, du Guaſt.
Page 188, ligne 6, Salupes, *liſez*, Saluſſes.
Idem, ligne 18, faxio, *liſez*, fuxio.
Page 212, ligne 14, Scalenge, *liſez*, Scalanghe.
Page 213, ligne 3, ſixieme, *liſez*, ſeizieme.
Page 224, ligne 16, l'Avocat Cappel, *liſez*, l'Avocat Général Cappel.

TABLE

DES ÉPOQUES CONTENUES dans ce premier Volume.

Charles-Quint eſt élu Empereur le 28 Juin 1519. Page 1
Guerres Civiles d'Eſpagne en 1520 & 1521. 21
Guerre de Navarre en 1521. 44
Guerres de Charles-Quint & de François I. depuis 1521 juſqu'en 1544. 59

Fin de la Table des Époques du premier Volume.

ANECDOTES

ANECDOTES
HISTORIQUES,
MILITAIRES ET POLITIQUES,
DE L'EUROPE,
DEPUIS L'ÉLÉVATION de CHARLES-QUINT au Trône de l'Empire, jusqu'au Traité d'Aix-la-Chapelle en 1748.

Charles-Quint est élu Empereur le 28 Juin 1519.

MAXIMILIEN Premier, pressé par son ambition & par ses Courtisans, de prendre des mesures pour assûrer la grandeur de sa Maison, pensa sérieusement à faire tomber la Couronne Impé-

riale sur la tête du plus jeune de ses petits-fils. Il aimoit mieux laisser ses Etats & sa dignité à Ferdinand qu'à Charles, déja maître des Espagnes, pour former deux branches, dont l'une au moins triompheroit du tems, & porteroit son nom à la postérité la plus reculée.

Le Cardinal de Sion, qui, après avoir bouleversé une partie de l'Europe, avoit porté son inquiétude à la Cour de Maximilien, pénétra ce dessein, ou on le lui confia. Ce Prélat avoit juré une haine violente & implacable à la France. Les intérêts d'une passion qui avoit fait autrefois sa fortune, & qui faisoit actuellement sa grandeur, étoient trop blessé, par l'arrangement de l'Empereur, pour qu'il ne cherchât pas à le faire changer. Dans le dessein où étoit ce Ministre d'accabler les François, il jugeoit essentiel de réunir toutes les forces de la Maison d'Autriche, & il l'entreprit. Le talent de persuader qu'il

avoit ſupérieurement, fortifia ſes raiſonnemens. Maximilien adopta les vûes qu'on lui préſentoit ; & il eſt aſſez vraiſſemblable que s'il n'eût été traverſé par la Cour de Rome, il auroit réuſſi à élever le Roi d'Eſpagne à la dignité de Roi des Romains.

La mort de l'Empereur ne détruisit pas les eſpérances de Charles ; mais elle en fit concevoir à François I. Ces deux Monarques aſpirerent ouvertement au Thrône de l'Empire, & ils avoient l'un & l'autre tout ce qu'il falloit pour y être élevés : des amis, de l'argent, de vaſtes Etats, de bons Négociateurs, & des armées aguerries. Comme il y avoit apparence que celui qui ſauroit le mieux profiter de ces avantages l'emporteroit ſur ſon Concurrent, les deux Rivaux parurent fort attentifs à leurs intérêts. Ils travaillerent d'abord aſſez inutilement à ſe rendre favorables les différentes puiſſances de l'Europe : elles

parurent toutes plus portées à traverſer qu'à favoriſer leurs prétentions.

Le Pape craignoit également deux Maiſons, dont l'une poſſédoit le Royaume de Naples, & l'autre le Milanois. Il leur ſuppoſoit aſſez d'ambition pour faire valoir les droits qu'elles acquerroient ſur le domaine de l'Egliſe, ou trop de raiſon au moins pour ne pas borner le cours de ſes uſurpations. Cependant parce qu'il eut été dangereux de laiſſer éclater ces ſecrets ſentimens, l'adroit Pontife en déroba la connoiſſance aux plus éclairés. Mais auſſi-tôt qu'il jugea que le caractere de François I. feroit trouver à ce Prince des obſtacles inſurmontables, il parut favoriſer des vûes dont il ne craignoit plus le ſuccès. Leon ſe flattoit que par cette complaiſance inutile, il pourroit engager François à appuyer dans la ſuite le Candidat que la Cour de Rome préféreroit.

Veniſe, convaincue que l'élection ne pouvoit manquer de tomber ſur l'un des deux Rois, faiſoit des vœux & haſardoit quelques démarches pour François I. Elle redoutoit moins l'ambition de ce Monarque que les anciennes prétentions de la Maiſon d'Autriche ſur pluſieurs poſſeſſions de la République.

Les Suiſſes qui influoient plus alors qu'ils n'ont fait depuis dans les affaires générales, étoient extrêmement allarmés. L'indifférence apparente de leurs anciens Maîtres, & les careſſes trop empreſſées de leurs nouveaux Alliés leur paroiſſoient preſque également dangereuſes. Ils n'oublierent rien pour écarter les deux Concurrens du Thrône de l'Empire, ſous prétexte de ne pas laiſſer opprimer la liberté Germanique : mais ils ſe déclarerent plus vivement contre la France, dont les forces leur inſpiroient plus de terreur, & le voiſinage plus de défiance.

Le Roi d'Angleterre ayant tenté inutilement de former un parti pour lui, ſe vit réduit à faire dans cette grande ſcene un perſonnage moins conſidérable. Son goût particulier l'auroit peut-être fait pencher vers François I. : mais la raiſon d'état ſe déclaroit pour Charles. Son inclination & ſa politique ſe trouvant en contradiction, il réſolut de tenir la balance égale entre les deux Concurrens. Toute ſon ambition ſe borna à n'être pas regardé comme un ſpectateur oiſif, & à paroître avoir eu quelque part à l'élection.

Tandis que les Rois de France & d'Eſpagne rempliſſoient l'Europe entiere de leurs intrigues, leurs Miniſtres ſemoient en Allemagne les ſoupçons & la jalouſie dans tous les cœurs. L'Empire ſe trouvoit partagé.

Le Roi de Boheme, beau-frere de Charles, ſe déclaroit hautement pour lui. Quoique les injuſtices de Maximi-

lien l'euſſent indiſpoſé perſonnellement contre la Maiſon d'Autriche ; il ne pouvoit, ſans beaucoup haſarder ſes Etats de Hongrie, manquer dans une occaſion eſſentielle au ſeul Prince qui fut en état de les protéger.

Le Cardinal Albert, Archevêque de Mayence, ſe flatta quelque-tems qu'il réuſſiroit à élever l'Electeur de Brandebourg ſon frere à l'Empire. Dès qu'il eut été défabuſé de cette chimere, il ſe fixa à ce principe : qu'aucun Prince d'Allemagne n'étoit aſſez puiſſant pour la préſerver de l'invaſion des Turcs ; que le Roi de France étoit en état de l'accabler ; qu'il n'y avoit que le Roi d'Eſpagne, dont les forces fuſſent aſſez conſidérables pour la défendre, & trop diſperſées ou trop éloignées pour l'aſſervir.

L'Electeur de Saxe avoit pour la Maiſon d'Autriche un penchant ſecret qu'il n'avoüoit pas, & qu'il ſe diſſimu-

loit peut-être à lui-même. Ce ſentiment lui fermoit les yeux ſur le péril où ſe trouveroit l'Empire, de devenir héréditaire par l'élevation de Charles. Il paroiſſoit convaincu, & il y a apparence qu'il l'étoit, que François I. ne ſouffriroit jamais que ſon Rival mît l'Allemagne dans les fers, & que ce Prince ſeroit toûjours en état de l'en empêcher.

L'Archevêque de Treves étoit auſſi charmé de la franchiſe noble, hardie, & généreuſe de François I. que révolté par le caractere myſtérieux, diſſimulé, & ſoupçonneux qu'il entrevoyoit dans Charles. Cette idée vraie ou fauſſe, faiſoit toute la baſe de ſa politique : il ne prenoit pas ſeulement la peine de diſſimuler le goût qu'il avoit pour l'un, ni la répugnance qu'il ſe ſentoit pour l'autre.

Le Marquis de Brandebourg avoit reçu de l'Electeur de Mayence ſon frere,

des impreſſions d'ambition qui durerent peu. Ses Confidens lui firent appercevoir que les Eſpagnols ne le leur-roient des ſuffrages dont ils étoient les maîtres, que pour s'aſſurer le ſien. On ignore ſi cette fineſſe lui déplût, ou s'il fût entraîné par quelque autre cauſe. Mais il ſe laiſſa aiſément perſuader par le Nonce Robert Urſin, qui appuyoit les intérêts de la France avec plus de chaleur, d'éclat & de vérité, que ſes inſtructions ne le permettoient.

Le Comte Palatin paroiſſoit médiocrement occupé de tout ce qui rempliſſoit l'Empire d'allarmes. Il ne fût tiré de cette indifférence, que par les ſommes conſidérables qu'on lui fit toucher. De tous les ſuffrages que ſe ménagea la France, ce fût celui qui fut le plus cherement acheté & le plus ſincérement vendu.

L'Electeur de Cologne pouvoit paroître impénétrable au commun des

hommes, & n'étoit qu'incertain pour des yeux éclairés. Il vouloit en général, le bonheur & la gloire de l'Empire, mais il ignoroit le moyen de les procurer. En attendant un dénoüment quel qu'il fût du tems & des circonſtances, il ſe bornoit à gémir ſur les maux qu'il craignoit pour ſa Patrie, & à faire des vœux pour ſa liberté.

Le tableau que nous venons de tracer, frappa, quoiqu'un peu tard, le College Electoral. Ses Membres ne virent d'autre jour pour faire ceſſer les diviſions qu'avoit excité l'ambition des deux Concurrens, que de jetter les yeux ſur un autre Prince. On le chercha long-tems inutilement.

Louis, Roi de Hongrie & de Boheme, étoit encore enfant, & paroiſſoit le devoir toujours être. Sigiſmond Roi de Pologne, avoit ceſſé d'être un Grand-homme, & ne montroit plus de goût que pour le repos. Chriſtierne Roi de

Dannemarc & de Suede, étoit un monſtre alteré de ſang, ſouillé de forfaits. Henri, Roi d'Angleterre, ne pouvoit pas ſe fixer en Allemagne ſans haſarder ſa Couronne héréditaire, ni préférer le ſéjour de ſes Etats, ſans bleſſer la dignité de l'Empire. Quelqu'un nomma l'Electeur de Saxe, & tous les vœux ſe tournerent auſſitôt vers lui. On auroit voulu ce ſemble avoir plus d'une voix à lui offrir, pour le dédommager de l'eſpéce d'affront, qu'on croyoit lui avoir fait, en paroiſſant incertain du choix qu'on avoit à faire.

Frederic paroiſſoit né pour le rolle qu'on lui propoſoit. Il ſe diſtinguoit dans les cérémonies par un air fort noble; dans les Diettes, par une pénétration ſinguliere; dans les combats, par une valeur héroïque; dans les affaires, par une probité incorruptible; dans toutes les ſituations, par une dextérité pleine de candeur, qui lui avoit mérité

le ſurnom de ſage. Tant de belles qualités recevoient un nouvel éclat des manières obligeantes qui lui gagnoient les cœurs, & d'une modération réelle, qui excluoit juſqu'aux apparences, aux ſoupçons même de l'ambition.

Les mêmes vertus qui avoient déterminé les Princes Allemans, à appeller l'Electeur de Saxe au Thrône, lui donnerent la force de le refuſer. Et comme c'étoit la raiſon & non la vanité qui lui inſpiroit cette démarche; les moyens qu'on employa pour combattre ſa repugnance, ne firent qu'affermir ſa réſolution. Un déſintéreſſement ſi généreux fut honoré à l'inſtant d'un hommage, qui rapprochoit beaucoup ceux qui avoient offert la Couronne, du Sage qui ne l'avoit pas acceptée: on pouſſa la confiance pour ce Prince, juſqu'à lui demander, quel Chef il jugeoit qu'il falloit donner au Corps Germanique.

Frederic nomma ſans balancer le Roi

d'Eſpagne, & ſon ſuffrage entraîna les autres. L'Archevêque de Cologne ſe joignit à lui pour éviter la honte, & le blâme d'un mauvais choix ; l'Archevêque de Mayence par ſiſtème de gouvernement & de politique ; le Roi de Boheme, pour trouver dans Charles un appui contre Soliman ; le Comte Palatin, par la crainte d'une armée Eſpagnole campée dans ſon voiſinage ; le Marquis de Brandebourg, pour ne pas ſe rendre odieux à ſa Nation ; l'Electeur de Treves, enfin, pour ne pas faire de ſchiſme dans l'Empire.

L'Election de Charles-Quint mettoit la liberté publique dans un trop grand danger, pour qu'on n'imaginât pas de prendre des précautions contre les uſurpations qui la pourroient ſuivre. Les Empereurs avoient ſeulement juré juſqu'alors, qu'ils feroient un bon uſage de leur autorité. Cette précaution pouvoit être ſuffiſante avec des Princes Alle-

mans, qui connoiſſoient les conſtitutions de l'Empire, & qui étoient accoûtumés à la forme de ſon Gouvernement. Un Etranger devoit inſpirer plus de défiance. On avoit à craindre, ou qu'il ne feignit d'ignorer les Loix pour les violer avec plus d'audace, ou qu'il n'entreprit ſans détour d'étendre une autorité qui lui paroîtroit trop limitée. Pour prévenir ces deux inconveniens, on fit un écrit qui regloit les droits reſpectifs du Chef & des Membres du corps Germanique. Cette capitulation a été la baſe de toutes celles qui ont été jurées depuis par les Empereurs: elle ſert encore aujourd'hui de Loi fondamentale à l'Empire, auſſi bien que la Bulle d'Or.

Quand on développe un peu les reſſorts qui préparerent ce grand évenement, on trouve, qu'il fut moins l'ouvrage de la ſageſſe de Charles-Quint, que de l'imprudence de ſon rival. Fran-

çois I. qui préféroit un Favori à un Sujet utile, confia la Négociation la plus difficile de ſon regne à un homme, que ſans imprudence, on n'auroit pas pû charger de la plus aiſée. Bonnivet avoit beaucoup d'eſprit, mais peu de jugement ; il parloit bien, mais il raiſonnoit mal ; il ſouhaitoit paſſionément la gloire de ſon Maître, mais il étoit trop inconſideré pour la procurer. Son imprudence lui faiſoit perdre les amis que ſon affabilité lui avoit acquis. Quoiqu'il connut les intrigues de Cour, il ignoroit tout-à-fait les détours de la politique. Sa préſomption l'empêchoit de demander des Conſeils, & ſa vanité, de profiter de ceux qu'on lui offroit. Pour avoir le plaiſir de donner en particulier généreux, il ſe privoit de l'avantage de répandre à propos en Miniſtre habile. La lenteur Allemande & le flegme Eſpagnol déconcertoient dans les affaires ſon génie ardent & préci-

pité. Il lui manqua tout-à-fait la connoiſſance des eſprits qu'il devoit manier, des intérêts qu'il devoit concilier, des manœuvres qu'il devoit traverſer. Bonnivet n'étoit qu'un Courtiſan délié, & ſa Commiſſion auroit demandé un Négociateur conſommé.

Il eſt vrai, qu'on comptoit beaucoup plus ſur ce Miniſtre pour l'éclat de l'Ambaſſade que pour le ſuccès de la Négociation. Deux hommes très-habiles, Robert de la Mark Duc de Bouillon, & l'Evêque de Liege ſon frere, qui avoient fait naître à François I. la penſée d'aſpirer au Thrône de l'Empire, s'étoient chargés de lui en applanir le chemin. Ils auroient ſuppléé à ce qui manquoit à Bonnivet du côté de l'habileté & de la prudence, ſi on n'avoit fait la faute de les aliéner. L'affront qu'on fit au premier, en caſſant ſa Compagnie de cent hommes d'armes, & au ſecond, en faiſant tomber ſur une

autre

autre tête un Chapeau de Cardinal qu'il avoit mérité, & qui lui avoit été promis, les détacherent tous deux des intérêts de la France. Ils réussirent comme ils le souhaitoient, à se faire regretter du parti qu'ils avoient quitté, & à justifier l'empressement de celui qu'ils prenoient: Le malheur de François, & l'élévation de Charles furent presque leur ouvrage.

Il restoit à la France un moyen, en quelque maniere infaillible d'arrêter le cours de leurs intrigues, c'étoit de prendre à sa solde les troupes de Souabe. Ce cercle, s'étoit vû réduit à faire la guerre à Ulric Duc de Wirtemberg, ce fleau des peuples dont il devoit être le pere. Dès que ce Tiran eût été mis hors d'état de continuer ses cruautés & ses injustices, les troupes auroient dû être congédiées, mais l'interêt des Généraux s'y opposa: ils chercherent un Prince assez riche pour payer leurs ser-

GUERRES CIVILES D'ESPAGNE.

En 1520 & 1521.

CHARLES-QUINT étoit à peine parti, pour aller prendre poſſeſſion de la Couronne Impériale, qu'il s'éleva en Eſpagne un orage affreux, qui s'y formoit inſenſiblement, depuis la mort de Ferdinand; c'étoit dans les diſpoſitions des peuples, & non comme il arrive le plus ſouvent dans la foibleſſe ou la tirannie du nouveau Roi, que ces troubles avoient pris leur ſource. La Nation qui venoit de perdre un grand Homme, trouvoit le germe d'un grand Homme dans ſon ſucceſſeur.

Si Ferdinand s'étoit diſtingué par un eſprit de pénétration & de réflexions; Charles, d'un génie ardent & infati-

gable promettoit plus de vivacité dans l'action. L'ayeul n'avoit point eu peut-être d'égal dans l'art de prévoir les évenemens. Le petit-fils eût peu de Superieurs, dans le talent de profiter des occasions qui se présentoient. L'un s'assuroit du succès avant l'entreprise; l'autre étoit inépuisable en ressources dans l'entreprise même. Le regne du premier fut plus utile à l'Etat qu'honorable pour le Souverain; celui du second tourna moins à l'avantage des sujets qu'à la gloire du Monarque: celui-là conquit beaucoup par ses Lieutenans, & conserva ce qu'il avoit pris; celui-ci ne put retenir que la moindre partie de ses conquêtes, quoiqu'il les eût faites la plûpart lui-même. Ferdinand conçut le projet de la Monarchie universelle, & Charles mérita de partager la gloire d'une belle idée qu'il poussa fort loin, ou la honte d'avoir couru après une brillante chimere.

Soit que les talens du jeune Prince, né & élevé dans les Pays-Bas, n'euſſent pas encore aſſez excité d'admiration, ſoit qu'ils euſſent inſpiré trop de défiance, les Eſpagnols parurent peu diſpoſés à le reconnoître pour Roi à la mort de Ferdinand ſon ayeul. Ils prétendoient que la folie de la Reine Jeanne ſa mere ne lui donnoit de droit réel qu'au gouvernement de l'Etat, & ne lui en donnoit pas même d'apparent au Thrône. Ces principes allarmoient vivement l'Archiduc, qui avoit crû toucher à la couronne, & qui ſe voyoit en danger d'en être encore long-tems éloigné. Des intrigues heureuſes & bien conduites, diſſiperent pourtant ce nuage, qui s'étoit formé en Caſtille. L'Arragon eût moins de complaiſance ou de politique, & n'accorda le titre de Roi au fils, qu'à la mort de la Reine Mere.

Cette diverſité dans les procédés de

deux Nations qui formoient encore deux peuples, ne mît point de différence dans leur soumission. Quelques légers commencemens d'aigreur, de jalousie & de division qui s'élevèrent entre le Prince & les Sujets, firent craindre à la vérité des mouvemens dans l'Etat : mais Ximenès, à qui Charles encore absent avoit confié toute sa puissance, vint à bout, sans changer les cœurs, de maintenir l'ordre.

Ce Ministre eût éminemment les mœurs de sa nation, & remplit dans toute son étendue l'idée qu'on se forme ordinairement du caractere Espagnol. Politique sublime, il n'imaginoit jamais rien que de grand ; & les moyens qu'il employoit pour réussir, portèrent ainsi que les desseins qu'il formoit l'empreinte de son génie. L'injustice, quelque part qu'elle se trouvât lui faisoit horreur ; & son courage à la reprimer

égaloit ſa pénétration à la connoître. Sa prudence à tout prévoir, à tout arranger, à remédier à tout, étoit preſque incroyable : il fut l'ame du conſeil d'Eſpagne, qui étoit le plus rafiné de toute l'Europe. Les contre-tems, capables d'ébranler les plus grands courages, l'affermiſſoient dans une entrepriſe : par cette fermeté, il parvenoit en quelque maniere à maîtriſer les évenemens, & à faire réuſſir des affaires, que tout autre que lui auroit jugées impoſſibles. On blâma avec juſtice la lenteur de ſes délibérations ; mais il regagnoit par la promptitude de l'exécution, le tems qu'il avoit employé à délibérer. Comme il n'entroit ni mauvaiſe foi, ni légereté dans ſa politique, on traitoit avec lui ſans danger : il ne trahiſſoit jamais les paroles qu'il avoit données, ni n'en perdoit le ſouvenir qu'après y avoir ſatisfait. Il eût le mérite le plus eſſentiel à tous ceux qui gouvernent des

Empires, une espece de passion pour les talens & pour les vertus. Il récompensoit les hommes d'Etat par de grandes places, les Sçavans par des largesses, les gens de bien par des éloges, il ajoûtoit pour tous la considération. L'éclat de tant de qualités brillantes fut un peu terni par quelques défauts : ce Prélat fut fier, dur, opiniâtre, ambitieux, & d'une mélancolie si profonde, qu'il étoit presque toûjours insuportable dans la société, & assez souvent à charge à lui-même.

La mort de ce grand homme suivit de trop près pour le bonheur des peuples l'arrivée de Charles en Espagne ; les Flamans dont il avoit si sagement conseillé l'éloignement, s'emparerent de toute l'autorité. Leur joug parût humiliant & dur à une nation fiere & généreuse, qui se promit bien de n'en porter le poids que jusqu'à ce qu'elle trouvât l'occasion de le secouer. L'é-

levation du Roi à l'Empire, & ſon départ pour l'Allemagne la fournirent malheureuſement trop tôt. La Cour avoit manqué de lumieres, ſi elle n'avoit pas pénétré la diſpoſition des eſprits; ou elle manqua de ſageſſe, en ne prenant pas des meſures convenables pour les regagner ou les reprimer. Cet arrangement étoit facile, l'Eſpagne fertile alors en grands Hommes, en fourniſſoit pluſieurs qui jouiſſoient de l'amour des peuples, & un plus grand nombre encore d'un caractere à leur inſpirer la terreur. Cependant, ſoit foibleſſe, ſoit aveuglement, on choiſit pour gouverner l'Etat dans ces circonſtances critiques, le Cardinal de Tortoze, que ſa qualité de Flamand faiſoit haïr, & dont le génie borné n'inſpiroit pas la crainte.

Ce Prélat connu dans l'Hiſtoire, ſous le nom d'Adrien, a plus de célebrité que de réputation. Sa qualité de

Précepteur de Charles-Quint, pourroit faire ſoupçonner qu'il eut du talent pour les affaires, ſi toutes les actions de ſa vie n'étoit la preuve du contraire. Il fut proprement l'ouvrage de la fortune. Sans naiſſance, il s'éleva par dégrés à la premiere Dignité du monde. Sans intrigue, il fut mêlé dans la plûpart des grandes ſcénes qui partagerent l'Europe durant ſa vie. Sans ambition, il gouverna des Empires. Son bonheur lui tint lieu de tous les talens.

Les Eſpagnols, qui avoient aiſément pénétré un Miniſtre ſi peu profond, crurent le tems de ſon adminiſtration favorable pour obtenir la diſgrace des Etrangers, qu'ils avoient juſqu'alors pourſuivie inutilement. Ils penſerent que le Prince, qui étoit prudent, craindroit peut-être de haſarder ſes Etats pour ſes Favoris, & que le Cardinal, qui étoit timide, pourroit bien ſe déterminer à aller chercher avec ſes

Compatriotes un abri dans ſa Patrie ; s'il voyoit former ſur ſa tête un orage un peu dangereux. Ces conſidérations déterminerent les principales Villes d'Eſpagne, à former entre-elles une eſpece de confederation. Pour donner plus d'éclat, & de force à la Ligue, les rebelles imaginerent de ſe ſaiſir de la perſonne de la Reine-Mere, qui à cauſe de ſa folie étoit enfermée à Tordevillas. Ce projet s'exécuta ſans beaucoup de peine, & le ſuccès en fut prodigieux. Ceux qui s'étoient engagés dans la revolte, y furent affermis, & tout ce qui balançoit encore fut entraîné par un ſi grand nom.

Le Cardinal Adminiſtrateur, n'avoit pas attendu ce dernier évenement pour être allarmé. L'eſperance d'appaiſer les mécontens, l'avoit déterminé dès le commencement des troubles, à partager avec le Connetable & l'Amiral de Caſtille, l'autorité abſolue

dont il jouiſſoit. Cette condeſcendance ayant inſpiré plus d'audace que de repentir, il fallut recourir à d'autres voies de pacification. On offrit aux ſéditieux de ne plus admettre de Flamands aux charges ni aux bénéfices, pourvû qu'il fut permis à ceux qui en poſſedoient déja, de les retenir. Un temperament qui ſauvoit en quelque maniere la réputation du Souverain, & qui pouvoit raſſurer, juſqu'à un certain point les peuples, auroit été probablement goûté de la multitude, ſans l'ambition des Chefs. Les efforts qui furent faits immédiatement après pour les gagner appuyent cette conjecture.

On s'adreſſa d'abord à l'Evêque de Zamorra, né d'un pere incertain, & formé dès l'enfance au crime. Il joignoit un caractere audacieux & turbulent à des mœurs baſſes & corrompues. On lui trouvoit tous les vices d'un

mauvais Prêtre, excepté l'hypocriſie ; & toutes les vertus d'un ſoldat, excepté la généroſité. Ce Prélat, dont l'ambition n'avoit point de bornes, mit ſa ſoumiſſion à un trop haut prix. Il oſa demander l'Archevêché de Tolede, qu'on eut heureuſement la ſageſſe de lui refuſer. C'eût été un ſcandale horrible pour l'Egliſe, de voir un homme ſans religion ſur le premier Siege d'un grand Royaume ; & un péril preſſant pour l'Etat, de renfermer dans ſon ſein un citoyen aſſez mauvais, pour en vouloir la ruine, & aſſez puiſſant pour la procurer.

Jean Padilla paroiſſoit devoir être plus aiſément détaché de la ligue. C'étoit un homme ſans vices & ſans vertus. Quoique ſa maiſon eût ſervi de berceau à la révolte, il n'y tenoit que par l'ambition & les caprices de ſon épouſe. Cette femme emportée & ſuperſtitieuſe, avoit vû en ſonge ſon mari

Grand-Maître de St. Jacques. L'eſperance de voir réaliſer bientôt cette chimere, l'avoit déterminée à allumer ou à attiſer du moins le feu qui devoroit l'Eſpagne. Elle offrit de l'éteindre, pourvû qu'on la conduiſit au but qu'elle s'étoit propoſé. L'Hiſtoire ne dit pas, ſi on négligea ſes offres, parce qu'on la crût incapable de ramener les eſprits qu'elle avoit aigris, ou bien, ſi on eſpera d'y réuſſir ſans détacher de la Couronne une Dignité importante qui y avoit été unie irrevocablement ſous le précédent regne.

L'inutilité des deux tentatives qu'on avoit faites, ne détourna pas le Conſeil d'en haſarder une troiſieme : il tenta Pedro Giron par de l'argent, des honneurs perſonnels, une dignité héréditaire. Cet eſprit leger & irréſolu, laſſa plus d'une fois la patience des Négociateurs. Il vouloit & ne vouloit pas : on le croyoit content un jour des

conditions qu'on lui offroit, & il avoit le lendemain des prétentions nouvelles. De la certitude presque entiere d'un accommodement conclu, on passoit sans incident & sans intervalle à la crainte de ne le voir jamais terminé. Il paroissoit difficile de prévoir quel seroit le dénouement de cette intrigue, lorsque Giron partit brusquement pour s'aller mettre à la tête de l'armée rebelle.

Les troupes Royales, trop foibles pour tenir la campagne, s'étoient retirées dans la Ville de Medina de Rio-Seco. La facilité qu'on trouva à enlever leurs convois, les alloit forcer à se rendre à discrétion, si une femme adroite & hardie n'eût détourné un si grand malheur. La Comtesse de Medina, demanda à Giron, qui étoit son parent, une conférence, & ce Général, ne crût pas que la bienséance lui permit de la refuser. Les hommes faits pour sentir l'ascendant d'un esprit fort sur

sur une ame foible, prévirent les suites de cette entrevûe. Le chef des rebelles s'y laissa persuader, qu'il assureroit sa gloire en acceptant la place qui offroit de capituler, & qu'il épargneroit le sang de ses soldats, en permettant de se retirer à des troupes nombreuses, dont la valeur & le désespoir seroient redoutables. Il ne comprit pas qu'une Ville ouverte de tous côtés, n'étoit d'aucune importance, & qu'il s'agissoit moins de livrer des assauts à la place, que de couper les vivres à l'armée qui y étoit enfermée.

Le Comte de Haro, Capitaine expérimenté, brave & entreprenant, ne fut pas plutôt sorti du mauvais pas, où les circonstances plus que son imprudence l'avoient engagé, qu'il redonna de la chaleur au bon parti par une action héroïque que le succès a rendu célébre. Il prit avec beaucoup de diligence & de secret la route de Tor-

desillas, escalada la Ville avec une audace extrême, & eut le bonheur de se rendre maître de la personne de la Reine. Les suites de cette démarche hasardée presque à la vûe d'un ennemi infiniment superieur furent très-heureuses. L'esprit de rebellion qui avoit fait des progrès si rapides, depuis que le nom de la Princesse avoit paru l'autoriser, ne fût plus l'esprit général de la nation. Les bons citoyens reprirent courage, & les mauvais furent consternés. Ceux qui n'étoient que foibles ou intéressés furent ramenés à leur devoir par les mêmes vûes qui les avoient déterminés à s'en écarter. Ils virent plus de sûreté & de fortune dans la soumission que dans la révolte; Pedro Giron fut de ce nombre.

Padilla placé par cette défection à la tête d'un parti qui commençoit à être décrié, ne trouvoit de moyen pour le soûtenir, ni dans son courage, ni dans

l'affection des peuples. Sa femme, dont le caractere étoit plus vif & plus agissant, imagina des ressources qui ne devoient pas tomber naturellement dans l'esprit d'une femme superstitieuse: elle se détermina à expolier l'Eglise de Tolede, la plus riche de toute l'Espagne. Les gardiens des trésors sacrés, qui avoient soupçonné quelque chose de ce dessein, avoient mis à couvert tout ce que leur temple renfermoit de plus précieux; mais la femme de Padilla se dédomagea sur les reliques pour lesquels le génie de la nation avoit persuadé, qu'on n'avoit rien à craindre. On la vit se prosterner devant ces restes précieux, les conjurer de se laisser dépouiller de leurs ornemens, & leur jurer solemnellement que leur gloire seroit un jour rétablie, & même augmentée. Après ces ridicules cérémonies, les reliques furent tirées de leurs châsses, enveloppées dans des linges

blancs, & reſpectueuſement remiſes dans les armoires où elles étoient ordinairement gardées. On fit des châſſes l'uſage qu'on avoit projetté ; elles furent converties en monnoye.

Ce ſecours qui étoit paſſager, ne ſuffiſant pas pour des beſoins continuels, les troupes commencerent à vivre dans une ſi grande licence, qu'elles ſe rendirent inſuportables, même à leurs partiſans les plus échauffés : » un Curé » du Village de Mediane, dit Brantome, affectionna ſi fort Dom Juan de » Padilla, un des principaux chefs mutinés, que tous les Dimanches à ſon » Prône, il ne failloit de le recommander d'un *Pater Noſter* & d'un *Ave* » *Maria*, & pour la ſainte ſédition » dont il étoit grand fauteur ; & il » continua les prieres l'eſpace d'un » mois, au bout duquel la fortune voulut que les troupes dudit Padilla vinrent à paſſer par le Village dudit

» Monſieur le Curé, qui lui mange-
» rent ſes poules & ſon lard & bûrent
» ſon vin, & qui plus eſt lui emmene-
rent ſa chambriere ; le Dimanche d'a-
» près, il en fit ſa plainte en ſon Prône
» & leur raconta tout le dommage que
» ces troupes lui avoient fait, & ſur-
» tout de ſa chambriere Catherine, la
» nommant tout à trac, & admoneſ-
» tant le peuple, de ne ſuivre plus le
» parti de Padilla, mais celui du Roi ;
» donnant au diable ſes Partiſans &
» ſéditieux, & les conjurant tous de
» crier, vive le Roi, & meure Padilla,
» ce qui fut fait, & renvoya tous les
» autres à tous les diables.

Les diſpoſitions aſſez générales de la part des peuples, firent croire au Comte de Haro, qu'il ſuffiſoit pour porter le dernier coup aux rebelles, d'avoir ſur eux un avantage conſidérable. Il les attaqua à Villahar, les battit & détruiſit ou diſſipa toute leur armée. Padilla

chercha inutilement la mort dans le combat, & il la trouva le lendemain ſur un échaffaud. Marie Pacheco ſa femme alla pleurer ſes malheurs dans le Portugal, ou ſe livrer au déſeſpoir, de n'avoir pû bouleverſer ſa patrie. L'Evêque de Zamora ſubit l'ignominie & les horreurs d'une fin violente, après avoir été errant & fugitif dix-huit mois. Le bonheur qu'eut le Comte de Salvatierra, chef du Conſeil de la Ligue, d'échapper long-tems à la vigilance de ceux qui le pourſuivoient, eût une iſſue funeſte; mais il fut accompagné de la plus tendre conſolation.

Athanaſe d'Ayala, Page de Charles-Quint, qu'il avoit ſuivi en Allemagne, apprit que ſon pere étoit proſcrit & abandonné. Sa jeuneſſe ne l'empêcha pas de connoître ſon devoir, ni ſon ambition de le remplir. Il vendit un cheval qui lui ſervoit pour le manége, & en envoya le prix à un Gen-

tilhomme Eſpagnol, qu'il connoiſſoit aſſez généreux & aſſez ami de ſon pere, pour lui faire tenir ce ſecours partout où ſes malheurs l'auroient pû conduire. Dès qu'on ſe fut apperçu que le jeune d'Ayala n'avoit plus de cheval, on ſoupçonna qu'il l'avoit ſacrifié à ſes fantaiſies ou à ſes plaiſirs. Les peines qu'on lui impoſa, ou pour lui faire avouer la vérité, ou pour le punir, ne lui arracherent jamais d'aveu qui fût propre à confirmer ou à détruire ces conjectures. Cette opiniâtreté, qui n'étoit ni de ſon âge ni dans ſon caractere, piqua la curioſité & multiplia les perquiſitions. A force de recherches, on réuſſit enfin à ſçavoir tout le détail d'une action qu'il eſt honteux pour l'humanité, qu'on ſoit réduit à regarder comme ſinguliere, & à louer comme héroïque.

Le rafinement eſt ſouvent pouſſé ſi loin en Eſpagne, que le Gouverneur

des Pages ſuppoſa qu'il ſe rendroit coupable du crime de leze-Majeſté, s'il n'avertiſſoit l'Empereur de ce qu'il venoit d'apprendre. Ce Prince qui ſe poſſedoit déja ſouverainement, ne témoigna ni ſurpriſe ni indignation; il loua le délateur de ſon zele, & envoya chercher l'accuſé. D'Ayala ſe préſenta avec le reſpect qu'il devoit à ſon Maître, & avec l'aſſurance qu'inſpire une conſcience tranquille: ſans penſer à ſe juſtifier ni à demander grace, il dit avec une noble ſimplicité ce qu'il avoit fait: ce ſecret qu'il avoit dérobé avec tant de ſoin aux autres, il ſe crût obligé de le réveler à ſon Souverain.

Charles qui donnoit ſouvent une attention ſérieuſe à des actions, que nous en trouverions peu dignes, parût plus embarraſſé que fâché de cet aveu. Il ne voyoit point de parti à prendre qui n'entraînat des inconvéniens. En puniſſant, il manquoit au premier devoir de

la Royauté, qui eſt de ne point laiſſer d'action vertueuſe ſans recompenſe : en recompenſant, il paroiſſoit autoriſer l'eſprit de revolte, qui n'étoit pas tout-à-fait éteint en Eſpagne. Pour éviter à la fois la honte & le reproche d'être injuſte ou imprudent, le Prince prit un milieu, qui lui parut ſage : il feignit contre ſon Page une colere qu'il ne ſentoit pas, & ne ſembla accorder de pardon qu'à ſa jeuneſſe, & un nouveau cheval plus beau que le premier qu'à ſa ſituation. Mais on ſaiſit l'occaſion d'un ſervice que d'Ayala rendit quelques années après à la Monarchie, pour le recompenſer, & de ce qu'il venoit de faire, & des marques de tendreſſe qu'il avoit données autrefois à ſon malheureux pere.

Cette preuve de généroſité, n'eſt ni la ſeule ni la plus marquée que l'Empereur donna dans le cours des diſſenſions domeſtiques : il mit plus de

nobleſſe encore dans le traitement qu'il fit à Fernand d'Avalos. Ce Seigneur qui avoit été excepté avec quelques autres de l'amniſtie accordée aux rebelles, s'étoit d'abort retiré en France. Les efforts qu'il y avoit faits pour obtenir ſa grace, n'ayant trouvé qu'une indifférence cruelle, ou une compaſſion timide, il voulut eſſayer ſi ſa préſence n'inſpireroit pas d'autres ſentimens. Cette reſolution le conduiſit à la Cour Imperiale, où il ne ſe montra qu'à ceux dont il ſe croyoit ſûr; mais il avoit fait trop d'amis pour n'en pas avoir d'infideles, dans un ſéjour où l'amitié ne ſurvit pas à la faveur. Il fut trahi par un Eſpagnol, auquel il avoit donné une confiance ſans bornes, & ſur les ſervices de qui il comptoit le plus. Ce courtiſan perfide & intéreſſé ne s'en tint pas là. Pour cacher la honte de ſa démarche, & lui donner un air plus important, il feignit de croire que

la perſonne du Prince étoit en péril, & il ſuppoſa une conſpiration dont il faiſoit Avalos l'auteur ou le complice.

L'attention que l'Empereur prêta à ce rapport, fit penſer au Délateur qu'on donnoit une créance entiere à ſes calomnies. L'inaction où reſta la Cour durant quelques jours, ne lui parut point ſuſpecte, & ne le fit pas changer d'opinion. Il crut que d'autres affaires avoient fait perdre celle-là de vûe, & il ne craignit pas de la rappeller. Le Prince indigné de ſon audace, lui dit de ce ton de Maître, qu'il ſçavoit ſi bien prendre. *Vous deviez aller dire plutôt à d'Avalos où je ſuis, que de me venir dire & appeller où il eſt, puiſque dans l'état où ſont les choſes, il a plus à craindre de moi, que je n'ai à craindre de lui*: Sa Majeſté en achevant ces mots, fit ſigne à l'accuſateur de ſe retirer, & l'accuſé ne fut ni puni ni recherché. Ce trait de clémence acheva

de gagner les Eſpagnols, que la force avoit déſarmés. Ils ſouhaiterent de répandre pour la patrie le reſte d'un ſang qu'ils venoient de prodiguer contr'elle, & la guerre de Navarre en fournit bientôt l'occaſion.

GUERRE DE NAVARRE.

En 1521.

L'ORIGINE de cette guerre n'étoit pas récente, & la cauſe en étoit fort juſte. Ferdinand le Catholique, Prince plus décrié encore par ſa mauvaiſe foi, que célébre pour ſa politique, s'étoit emparé de la Navarre en 1513. Son ambition toute éclairée qu'elle étoit, ne lui avoit point fourni de prétexte même apparent, qui l'autoriſât à ſe rendre maître de ce Royaume, & il n'en avoit eu que deux, l'un injuſte

& l'autre ridicule pour le retenir. Il s'étoit appuyé d'un côté ſur le droit de conquête, qui, lorſqu'il eſt ſeul n'eſt un droit que chez les nations barbares; il s'étoit fondé de l'autre, ſur une Bulle vraie ou fauſſe du Pape Jules, qui donnoit les Etats du Roi de Navarre au premier qui pourroit s'en ſaiſir: prétention orgueilleuſe, plus propre à deshonnorer la religion qu'à décorer ſes Miniſtres, puiſqu'elle détruiroit toute ſociété.

La mort de l'uſurpateur, parut favorable aux Navarrois pour ſecouer le joug des Arragonois; à Jean d'Albret, pour recouvrer la couronnne qu'il avoit perdue; à François I. pour affoiblir la puiſſance de ſon rival. Ce concert de vûes, d'efforts & de politique, produiſit une armée nombreuſe & brillante, qui auroit ſuffi à la conquête de l'Eſpagne entiere, ſi elle avoit eu un autre Général que le Roi détrôné.

Ce Prince étoit né malheureuſement trop indolent pour s'inſtruire par les évenemens paſſés ; trop foible, pour ſoûtenir avec quelque dignité les diſgraces préſentes ; trop borné pour percer les myſteres de l'avenir. Il n'avoit ni aſſez de pénétration pour ſe conduire par ſes lumieres, ni aſſez de jugement pour profiter des conſeils d'autrui, ni aſſez de courage pour forcer la fortune à changer de parti. Ses ſentimens étoient bas, ſes manieres indécentes, ſes plaiſirs groſſiers, ſes familiarités choquantes ; tout juſqu'à ſes bienfaits annonçoit un caractere rampant & mépriſable. Les grandes occaſions ne lui élevoient pas l'ame, & en travaillant à remonter ſur le Trône, il fit aſſez de fautes pour en être précipité, s'il y eût été aſſis. Ses diſpoſitions furent tout-à-fait mauvaiſes, ſa négligence extrême, ſa lâcheté incroyable ; en diviſant ſon armée en trois corps trop éloignés l'un

de l'autre pour ſe ſoûtenir, il les fit battre ſucceſſivement. Son avant-garde & ſon corps de bataille donnerent l'un après l'autre au paſſage de Roncevaux, dans une ambuſcade, dont un Général un peu vigilant les auroit préſervés. Plus occupé enfin de ſa vie que de ſa gloire, il prit ſon poſte à l'arriere garde, où il donna l'exemple de la fuite à ceux qu'il auroit du mener à la mort ou à la victoire.

Les malheurs de cette journée paroiſſoient irréparables, lorſque les guerres civiles qui agiterent l'Eſpagne, firent voir la poſſibilité de les reparer. Ces troubles réduiſirent les Miniſtres de Charles-Quint, à la funeſte alternative de laiſſer étendre la rebellion, ou de rappeller pour les étouffer les troupes qui gardoient la Navarre : dans le premier cas, ils haſardoient le centre de la Monarchie, & dans le ſecond, une frontiere très-importante. L'im-

poſſibilité où l'on ſe trouvoit de prendre un bon parti, détermina au dernier, dont les ſuites parurent moins dangereuſes. Cette démarche fut accompagnée des marques d'une politique auſquelles les Navarrois ne furent point trompés : on feignit pour eux une confiance qu'on ne ſentoit pas, & ils promirent de leur côté une fidelité, qu'ils étoient bien reſolus de ne pas garder.

En effet, ces peuples ne ſe virent pas plutôt délivrés de leurs oppreſſeurs, qu'ils demanderent un vengeur à la France. La Comteſſe de Château-Brian, qui, comme toutes les maîtreſſes de François I. influoit beaucoup dans les affaires les plus importantes, appuya cette priere de tout ſon crédit. Une entrepriſe, dont l'exécution paroiſſoit facile, qui avoit pour objet le bonheur d'un peuple, dans laquelle ſon amant pouvoit ſe couvrir de gloire,

attira

attira toute ſon attention. Un intérêt ſenſiblement perſonnel ſe joignit à ces grands motifs : ſes trois freres, Lautrec, Loſcun & l'Eſparre ſe trouvoient les plus proches héritiers de Henri d'Albret, que ſa jeuneſſe empêchoit d'agir, & que la délicateſſe de ſa ſanté faiſoit peut-être ſervir avec plus de zele.

Il n'étoit pas beſoin de tout l'aſcendant que la Comteſſe avoit ſur l'eſprit & le cœur du Roi, pour engager ce Prince dans une affaire qui ne pouvoit entraîner que des inconvéniens aſſez légers, & dont les ſuites devoient être naturellement fort heureuſes. On ne lui propoſoit pas de faire la guerre à l'Empereur, mais de permettre ſeulement que les maiſons d'Albret & de Foix la lui déclaraſſent. On conſentoit à ne point tirer des ſecours de lui, pourvû qu'il fermât les yeux ſur ceux que quelques-unes de ſes Provinces pourroient fournir. On le diſpenſoit enfin d'auto-

riſer ouvertement l'entrepriſe ; & il reſtoit le maître de l'avouer ou de la déſavouer dans la ſuite, ſelon qu'il le jugeroit convenable à ſa gloire & à ſes intérêts. Ces avantanges étoient ſenſibles : ils frapperent tous les eſprits, & la guerre de Navarre fut arrêtée.

L'Eſparre qui fut chargé de la conduire étoit d'un caractere également propre à réuſſir & à échouer : hardi & témeraire, vif & inconſideré, ambitieux & opiniâtre, excellent pour un coup de main, & incapable d'un deſſein ſuivi ; les circonſtances pouvoient indifferemment rendre ſes talens inutiles, ou mettre en valeur juſqu'à ſes défauts. La fortune le ſervit admirablement, en lui oppoſant le Duc de Navarre, homme trop ſage en général pour gâter une bonne affaire, mais trop circonſpect pour en accommoder une mauvaiſe. Son imagination lui groſſiſſoit toûjours le péril, & lui diminuoit

les reſſources qu'il avoit pour le ſurmonter. Il ſe croyoit ordinairement plus foible qu'il n'étoit, & cette opinion rendoit ſon ennemi plus hardi & plus fort. Loin de négliger les précautions néceſſaires, il en prenoit le plus ſouvent d'exceſſives. Une guerre ſçavante & méthodique ne l'effrayoit pas; mais il étoit déconcerté par des attaques bruſques & imprévûes. Son plus grand défaut étoit de ne rien haſarder, & les beſoins les plus preſſans de l'état ne l'auroient pas déterminé à livrer ou à accepter une bataille contre les regles.

Le Général François qui connoiſſoit le caractere de ſon rival, ſa lenteur & ſes irréſolutions, ne lui donna pas le tems de former un plan de défenſe, ni de revenir de la ſurpriſe où le jettoit une irruption qu'on n'avoit pas même ſoupçonnée. Il força St. Jean de Pied-de-Port, paſſa fiérement les Pirenées, où les Eſpagnols abandonnés des Mon-

tagnards n'oſerent ſe défendre, & pénétra ſans trouver d'obſtacle juſqu'à Pampelune, qui reçut avec des tranſports ſon Libérateur. La reſiſtance que fit la Citadelle, n'eſt connue dans l'hiſtoire que par la bleſſure qu'y reçut Ignace de Loyola, fondateur de la Societé des Jéſuites. Le Royaume entier ſuivit l'exemple de la Capitale, & le vainqueur ſe trouva maître de toute la Navarre ſans avoir tiré l'épée. Trois cauſes differentes firent ce ſuccès : l'audace des conquerans, l'horreur des peuples pour un joug étranger, & la lâcheté du Vice-Roi, qui, au lieu de diſputer le terrain à l'ennemi, s'étoit rendu auprès du Cardinal Miniſtre, ou pour juſtifier ſa conduite, ou pour demander du ſecours.

Si l'Eſparre eût eu autant de prudence que de bonheur, il y a apparence que ſa conquête ſeroit devenue auſſi ſure, qu'elle avoit été facile. Depuis

que les factions de Grammont & de Beaumont avoient ſacrifié leurs haines à leur patrie, l'Etat n'avoit plus à craindre ces diſſenſions domeſtiques qui l'avoient aſſervi : il étoit poſſible d'un autre côté de le garantir de l'irruption des Eſpagnols, en mettant les places en état de défenſe, & en couvrant la frontiere avec une bonne armée. Les gens ſages opinoient à ſe borner là, & à ne pas haſarder des avantages réels pour des conquêtes douteuſes, éloignées & inutiles.

Tant de modération ne ſe trouva pas du goût du Général François. Il ne lui parut pas qu'il pût y avoir du danger à continuer la guerre contre un ennemi qui la faiſoit ſi mal ; & il penſa, que s'il ſe contentoit des ſuccès faciles qu'il avoit eus, on le regarderoit plutôt comme un avanturier heureux, que comme un Général habile. Ces idées étoient fortifiées par le cri de

toute l'armée, qui menaçoit, ſi on le retenoit dans l'inaction, de s'en retourner en France : le Soldat demandoit d'un air fier & dédaigneux, ſi on ne l'avoit enrollé que pour le rendre témoin de la fuite des Eſpagnols : L'Officier ſoûtenoit de ſon côté, qu'il ne pouvoit pas y avoir d'inconvénient à attaquer une nation tellement occupée de ſes différends, qu'elle ne penſeroit pas à ſe défendre, ou ſi fort affoiblie par ſes diviſions, qu'elle ſeroit hors d'état de faire quelque réſiſtance. Ces diſpoſitions déterminerent les vainqueurs à pénétrer en Caſtille, & ils s'attacherent au ſiege de Logrogno.

Cette Ville, quoique frontiere & conſidérable, étoit ſi peu en état de défenſe, que ſes habitans amollis par un long repos, ſe ſeroient rendus à la vûe de l'armée ennemie, s'ils avoient été inveſtis auſſi-tôt qu'on eût laiſſé éclater le deſſein de les aſſieger. Trois

jours imprudemment accordés au caprice, plutôt qu'au beſoin des troupes, donnerent le tems à la Nobleſſe voiſine de ſe jetter dans la place, & d'y faire entrer les munitions de guerre dont elle avoit beſoin. Le Gouverneur, homme ferme & expérimenté, ſuppléa aux reſſources qui lui manquoient, par deux précautions extrêmes, mais néceſſaires : il renvoya les bouches inutiles & inonda le pays. Tout effrayant qu'étoit cet appareil, il n'intimida pas les François : ils formerent le ſiege avec le courage qui leur eſt ordinaire, & le continuerent avec plus de conſtance qu'ils n'en ont ordinairement.

Les Eſpagnols qui avoient vû aſſez froidement la perte de la Navarre, qu'ils n'étoient pas encore accoûtumés à regarder comme une partie de leur Monarchie, parurent fort allarmés ſur le riſque que couroit Logrogno. Le deſir de ſecourir ſans délai cette fortereſſe ſi

haine, que pour faire éclater leur valeur, & de quelques corps très-aguerris qui n'étoient plus néceſſaires pour couvrir les frontieres du côté de la Biſcaye, depuis que les Eſpagnols en avoient retiré leurs troupes. Avec ces reſſources, l'Eſparre auroit certainement vaincu, puiſque ſans elles il fut ſur le point de vaincre. Sa Gendarmerie pouſſa d'abord ſi vivement les eſcadrons qu'on lui oppoſa, qu'elle parût devoir décider du ſuccès de cette journée. Mais le reſte de ſon armée ayant mal ſoutenu les efforts de l'infanterie ennemie, les premiers ſuccès devinrent inutiles. La défaite des François fut auſſi complette qu'elle pouvoit l'être : ils furent tous tués, pris, ou diſſipés ; & la Navarre entiere fut recouvrée avec la même facilité qu'elle avoit été perdue. Depuis ce tems-là, ce petit Royaume a fait partie de la Monarchie Eſpagnole. Cette uſurpation, il eſt

vrai, a ſucceſſivement cauſé à la mort des remords à Ferdinand, à Charles-Quint, à Philippe II. mais ces retours tardifs à la juſtice, n'ont produit que d'inutiles exhortations à leurs deſcendans, de faire examiner des droits, qui ne manquent jamais de paroître bien fondés aux Princes qui ſurvivent, & à leur Conſeil.

GUERRES DE CHARLES-QUINT ET DE FRANÇOIS I.

Depuis 1521. *juſqu'en* 1544.

LE calme étoit à peine rétabli dans la Navarre, que le Milanés fut vivement agité. Quoique l'Europe s'attendît bien que la jalouſie de Charles & de François ne ſeroit pas long-tems oiſive, on fut auſſi ſurpris de la guerre, que ſi on s'étoit crû aſſuré de la paix. Jet-

tribue cet évenement à la petiteſſe des motifs qui brouillerent les deux Princes.

Le Seigneur d'Aimieres & le Prince de Chimai, prétendoient tous deux à la propriété de la Ville d'Hierge, ſituée dans les Ardennes. Le premier condamné au Tribunal de Bouillon, Juge Souverain en cette matiere, fut reçu appellant de ce jugement à la Chancellerie de Brabant. La Mark, homme fier & violent, déſeſpéré de voir donner cette atteinte à ſa petite Souveraineté, demanda du ſecours au Roi de France, & envoya défier l'Empereur à Wormes.

Les Miniſtres de Charles auroient ſouhaité qu'on méprisât la ridicule audace de ce Souverain, dont la Principauté n'avoit pas ſix lieues d'étendue; mais l'Empereur ne put pas ſurmonter ſon reſſentiment. Il arma d'un côté pour punir la Mark, & François de l'autre, pour le ſoûtenir. Cette étin-

celle alluma un incendie qui embrâſa toute l'Europe, qui dura plus de trente-huit ans, & qui coûta la vie à deux millions d'hommes.

Quoique la Flandre & les Pirenées fuſſent d'abord ravagées par les deux partis, ce fut l'Italie qui fut proprement le théâtre de la guerre. Le Pape & l'Empereur y unirent leurs forces : l'un avoit en vûe de recouvrer Parme & Plaiſance, & l'autre, de chaſſer des Milanés les François, qui, après bien des révolutions, en étoient enfin reſtés les maîtres.

Lautrec qui y commandoit, joignoit à une valeur héroïque le génie de la guerre, une grande expérience, la confiance du ſoldat & une autorité abſolue. Tant d'avantages étoient plus que balancés par une fierté exceſſive, une avidité inſatiable, une préſomption ſans bornes : tous les jours étoient marqués par des injuſtices, des confiſ-

cations, des empriſonnemens : le nombre des bannis s'étoit multiplié juſqu'à faire dire qu'il y avoit autant de citoyens chaſſés de Milan, qu'il y en étoit reſté. L'aſcendant que Madame de Chateaubriant, ſœur de Lautrec, avoit pris ſur le cœur du Roi, aſſuroit ce Général de l'impunité, & le rendoit hardi à tout entreprendre. Si un reſte de reſpect humain, ou quelques conſidérations particulieres l'empêchoient dans certaines occaſions de ſatisfaire lui-même ſa haine ou ſa jalouſie, il rempliſſoit aiſément de ſoupçons l'eſprit du Monarque. Le Maréchal de Trivulce, que ſes richeſſes, ſa naiſſance & ſes ſervices rendoient le premier homme du Milanés, en fit la triſte expérience. Ce Seigneur jouiſſoit d'une grande conſidération, vivoit avec beaucoup de magnificence, & avoit les cœurs des peuples : telles furent les raiſons qu'on eût de le rendre ſuſpect à

la Cour ; le prétexte qu'on prit fut, qu'il s'étoit fait naturaliſer Suiſſe.

Trivulce également fier & de ſon innocence & de ſes ſervices, mépriſa d'abord une accuſation ſi frivole. Inſtruit dans la ſuite, qu'elle avoit fait plus d'impreſſion qu'il ne l'avoit craint, il paſſa les Alpes en Hyver & à quatre-vingt ans, dans la certitude de ſe juſtifier, & avec l'eſperance de faire punir ſon accuſateur. Non ſeulement on ne lui rendit pas juſtice, on refuſa même de l'écouter. Outré d'un traitement qui n'eſt croyable que parce qu'il ſe renouvelle tous les jours, il ſe fit porter dans un endroit où le Roi devoit bientôt paſſer. *Sire, ah ! Sire, un mot d'audience*, s'écria Trivulce, dès qu'il apperçut François. Le Prince détourna la tête & ne répondit rien. Ce trait de mépris fut un coup mortel, que le repentir du Monarque ne pût jamais guerir. Le Maréchal répondit à

celui qui le viſita enſuite de ſa part ; *qu'il n'etoit plus tems. Le dedain que le Roi m'a témoigné*, ajoûta-t-il, *& mon dépit ont déja fait leur opération ; je ſuis mort.* Il ordonna qu'on gravât ſur ſon tombeau cette courte épitaphe, qui exprimoit bien ſon caractere : *hic quieſcit qui numquam quievit :* ici repoſe qui ne ſe repoſa jamais.

Cet évenement pouvoit avoir, & eût en effet des ſuites terribles. Les Milanois qui n'avoient haï juſqu'à lors que leurs Gouverneurs, montrerent une haine extrême contre la nation & contre le Roi même. Les Citoyens tranquilles & modérés ſe bornerent à ſouhaiter de changer de Maître : les eſprits vifs & déterminés chercherent dans les Etats voiſins un abri contre l'oppreſſion : les factieux formerent des ligues, & ne craignirent pas de troubler le repos de leur patrie dans l'eſpérance de briſer ſes fers.

Lautrec

Lautrec vit une partie de ces malheurs & devina le reſte. L'impoſſibilité où il ſe trouvoit de réprimer à la fois les ennemis domeſtiques, que ſes violences avoient aigris, & d'arrêter les étrangers qui menaçoient ſon Gouvernement, le détermina à aller demander des ſecours en France. On lui accorda des hommes, mais on lui refuſa de l'argent. Les diſſipations du Roi & de la Ducheſſe ſa mere, l'avidité des maîtreſſes, des favoris, des Miniſtres: tout cela avoit jetté une telle confuſion dans les Finances qu'on n'avoit ni fonds ni credit. Ce que Lautrec gagna par ſes inſtances; ce fut une promeſſe & des ſermens qu'il trouveroit en arrivant à Milan trois cens mille écus, ſans leſquels il proteſtoit qu'il ne pourroit ſoûtenir la guerre.

Ce Général n'eût pas plutôt repaſſé les Alpes, qu'il marcha aux confédérés qui faiſoient le ſiége de Parme.

La lenteur de leurs Chefs lui donna le tems de raſſembler ſes troupes, & leurs démêlés la facilité de s'en ſervir pour faire échouer leur projet. Avec plus d'activité, il auroit rendu leur retraite dangereuſe & peut-être impoſſible: ſes incertitudes firent leur ſalut, & un renfort de dix-mille Suiſſes qu'ils reçurent à propos leur rendit leur ſupériorité. Ils pouſſerent Lautrec juſqu'à Milan, s'emparerent de la Ville mais non du Château, & réduiſirent les François à ſe réfugier ſur les terres des Veniciens dont ils commencerent alors à eſtimer l'alliance.

Lautrec s'y vit aſſez long-tems réduit à être ſpectateur oiſif des progrès de Proſper Colonne & du Marquis de Peſcaire. Il eſpera pluſieurs fois & avec raiſon, que ſa ſituation alloit devenir meilleure; cependant des contre-tems qu'il ne pouvoit ni prévoir ni ſurmonter, tromperent toûjours ſes

soins & ses conjectures. La mort même du Pape qui paroissoit devoir nécessairement changer la face des affaires fut un évenement presque indifférent. Il est vrai que les troupes confédérées qui ne subsistoient qu'aux dépens du Saint Siége, furent dispersées en partie; mais Jerôme Moroné, vice-Chancelier de Milan, trouva dans sa haine des ressources, pour lever de nouveaux soldats & pour les soudoyer. Ce Magistrat qui, de partisan outré des François, en étoit devenu l'ennemi implacable, parce qu'il en avoit été négligé, outragé même, associa à ses fureurs un Moine Augustin, appellé Ferrari. Ce déclamateur abusant du talent de la parole & de la crédulité des peuples, substitua les matieres d'état dans la Chaire aux Dogmes de la religion & aux régles de la morale. Tour-à-tour, politique & Prophete, il faisoit voir la possibilité de chasser les François de

l'Italie, & en intimoit l'ordre de la part du Ciel. L'enthouſiaſme ſe communiqua ſi bien, qu'au rapport de du Bellai, les habitans de Milan qui n'avoient que deux écus, en portoient un pour continuer la guerre, & que ceux qui étoient en état de prendre les armes, offroient de ſervir ſans ſolde. L'arrivée du jeune François Sforce, fils du dernier Duc, fut un nouveau motif d'encouragement aux peuples de fournir des ſecours, aux Villes de ſecouer un joug étranger, aux Généraux de pouſſer leurs conquêtes.

Dix-mille Suiſſes, & quelques troupes Françoiſes & Italiennes qui joignirent Lautrec dans ces circonſtances, mirent ce Géneral en état de rentrer dans le Milanès. Après quelques entrepriſes ſur la Capitale, que la haine qu'on avoit pour lui rendit inutiles, & le ſiége meurtrier & malheureux de Pavie; il marcha aux Confédérés cam-

pés à la Bicoque, maiſon de plaiſance des anciens Souverains du pays. Son projet, étoit dit-on, de les y affamer ; mais les Suiſſes, auxquels il étoit dû pluſieurs montres refuſerent de ſeconder des vûes ſi ſages & ſi bien-concertées: ils demanderent, ou qu'on les payât, ou qu'on leur permît de ſe retirer, ou qu'on les menât au combat. La premiere de ces demandes étoit viſiblement déplacée, depuis que le convoi, qui conduiſoit quelque argent de France, avoit été coupé par l'ennemi; on ne pouvoit ſans ſe trop affoiblir écouter la ſeconde ; & pour accorder la troiſieme, il falloit haſarder l'armée entiere, en attaquant un camp très-bon par lui-même, entouré d'un large & profond foſſé, & défendu par une artillerie nombreuſe. Ces obſervations qu'on préſenta ſous toutes les formes, & qu'on chercha à fortifier ſucceſſivement par des prieres, des reproches &

des promeſſes ne firent aucune impreſſion. On n'arracha jamais aux Suiſſes que ces trois mots : *argent, congé ou bataille.*

Cette obſtination ne laiſſa pas Lautrec le maître de ſes opérations. Réduit à des partis qui entraînoient tous des inconveniens, il crût devoir préférer celui où les haſards étoient pour lui, & il ſe détermina à combattre. Quoique ſa diſpoſition de bataille & la valeur de ſes troupes aient mérité des éloges, il fut vaincu & il devoit l'être. Sa défaite entraîna la perte du Milanès ; & ſon retour en France donna lieu à des éclairciſſemens, qui ſans le juſtifier entierement, le firent traiter comme innocent, parce qu'ils ſervirent à faire paroître coupable la Ducheſſe d'Angoulême mere du Roi, qu'on appelloit Madame Regente, depuis l'expédition d'Italie de 1515.

Cette Princeſſe ne s'étoit pas plutôt

apperçue de la paſſion du Roi ſon fils pour Madame de Château-Briant, qu'elle avoit redouté le caractere hardi & élevé de cette maîtreſſe. La crainte de voir diminuer ſon autorité, lui inſpira d'abord des projets violens ; mais ſes confidens lui en ayant fait ſentir le danger, elle ſe détermina, quoiqu'avec répugnance à recourrir à des voies obſcures & détournées. La premiere qui lui vint dans l'eſprit, fut de perdre la ſœur par le frere, & la chute de Lautrec lui parut infaillible ſi on pouvoit réuſſir à lui faire faire une guerre malheureuſe dans la Lombardie. Pluſieurs moyens pouvoient produire un effet ſi odieux & ſi funeſte, Madame Regente s'arrêta à celui qui lui parût le plus ſûr & le plus facile. Elle détourna à ſes uſages les fonds deſtinés à la défenſe du Milanés.

Les fruits de cette déteſtable politique ne furent pas tels qu'on les ſouhaitoit

& qu'on les avoit eſpéré. Les François, il eſt vrai, furent chaſſés d'Italie ; mais ce malheur n'entraîna ni la diſgrace de Madame de Château-Briant, ni même la chûte de Lautrec. Ce Général dédaigna de ſe juſtifier, il oſa ſe plaindre ; & rejettant ſur des intrigues de Cour, les revers qu'il venoit d'eſſuyer à la guerre, il accuſa le Sur-Intendant des Finances, de ne lui avoir fait toucher aucune des ſommes qu'on lui avoit promiſes. Le fait étoit vrai : auſſi Semblançai ne s'amuſa-t-il pas à s'inſcrire en faux : il dit ſeulement pour diminuer ſa faute, qu'accablé par l'autorité & intimidé par les menaces de Madame Regente, il lui avoit laiſſé prendre l'argent qu'on ſe plaignoit avec juſtice de n'avoir pas reçu.

Cette Princeſſe accoûtumée à ſoûtenir le menſonge du même air que la vérité, rejetta cette accuſation avec plus d'emportement & d'audace que

l'innocence n'en a ordinairement. François, à qui l'expérience ne permettoit pas de ſoupçonner ſon Miniſtre, ni le reſpect ſa mere, n'oſoit ni croire quelque choſe, ni douter de rien. Cette incertitude ſurprit & offenſa la Regente, dont juſqu'alors l'Empire n'avoit point eu de bornes. Elle craignît qu'une conduite ſi équitable n'affoiblît ſon crédit, en faiſant ſoupçonner qu'il étoit diminué. Pour l'affermir, elle exigea avec toute la hauteur, toute la dureté de ſon caractere qu'on fît le procès au Surintendant.

Le Chancelier Duprat ennemi déclaré de ce Miniſtre, & créature de la Régente, chercha dans tous les Parlemens du Royaume des Magiſtrats diſpoſés à ſacrifier leur honneur & leurs lumieres à ſes intérêts & à ſa paſſion. L'évenement fit voir qu'il ſe connoiſſoit en hommes lâches & injuſtes. Semblançai fut déclaré coupable de pécu-

lat, & puni comme s'il en avoit été convaincu. La plûpart des Hiſtoriens modernes prétendent, uniquement ſur la foi de la tradition, que ce jugement n'eût de fondement, que l'impoſſibilité où ſe trouvoit le Surintendant de repréſenter les quittances qu'il avoit prétendu que la Régente lui avoit faites. Cette Princeſſe les avoit retirées par le moyen de Gentil, premier Commis des Finances, & amoureux d'une de ſes femmes, qui exigea de ſon Amant cette trahiſon. Le ſupplice honteux qu'on fit ſouffrir à ce perfide après la mort de la Ducheſſe, ne permet pas de douter de cette Anecdote.

Tandis qu'on n'étoit occupé à la Cour de France que des démêlés de Madame Regente & du Surintendant, le Pape, l'Empereur, le Roi d'Angleterre, Ferdinand Duc d'Autriche, François Sforce que Charles-Quint avoit rétabli dans le Milanès, les Vé-

nitiens, les Florentins, & les Génois, s'uniſſoient pour aſſûrer le repos de l'Italie. Cette Ligue, quelque redoutable qu'elle fût, ne diminua rien des prétentions de François, & ne changea rien à ſes projets. Il ne réflechiſſoit pas aſſez pour voir le péril, & avoit d'ailleurs trop de courage pour le craindre. Toute l'Europe conſpire contre moi, dit-il, j'eſpere de rendre vains les efforts de toute l'Europe. Je crains peu l'Empereur, parce qu'il manque d'argent; le Roi d'Angleterre, parce que ma frontiere de Picardie eſt bien fortifiée; les Flamans, parce qu'ils ſont mauvais ſoldats. Pour l'Italie, je m'en charge moi-même; j'irai à Milan, je le prendrai, & je ne laiſſerai à mes ennemis aucune des conquêtes qu'ils ont faites ſur mes Généraux. Ce Prince ſe diſpoſoit en effet à paſſer les Alpes avec une armée capable d'exécuter les plus grandes choſes, lorſque la conſpi-

ration du Connétable de Bourbon l'arrêta dans ſes Etats. Cet évenement eut des ſuites ſi terribles, qu'on n'en peut trop exactement développer les cauſes.

Charles de Bourbon, Comte de Montpenſier, devoit originairement l'immenſe fortune dont il jouiſſoit à l'amour qu'avoit eu pour lui Louiſe de Savoye mere du Roi, & à la haine implacable que portoit à cette Princeſſe Anne de France, fille de Louis XI. Ces deux femmes, dont l'une avoit gouverné le Royaume ſous Charles VIII. & l'autre le gouvernoit ſous François I. ſe déclaroient dans toutes les occaſions l'une contre l'autre avec tout l'emportement que peuvent inſpirer l'antipathie, la vengeance, l'orgueil, & la jalouſie. Les projets de l'une étoient toûjours traverſés par l'autre; & Louiſe n'eut pas plutôt laiſſé entrevoir le deſſein d'épouſer Montpenſier, qu'Anne lui propoſa ſa fille Suſanne, ſeule hé-

ritiere des vaſtes Domaines de la branche aînée de Bourbon. Quoique ce jeune Prince prétendit avec quelque fondement peut-être que ces biens lui étoient ſubſtitués, il ne balança pas à ſe marier avec ſa couſine qui lui fit don de tous ſes droits.

La premiere impreſſion que fit ſur Louiſe une union ſi précipitée, reſſembloit à de la haine; celle de la ſeconde fut un redoublement d'amour. Cette Princeſſe perſuadée que ſi ſa rivale avoit aſſez de bonnes qualités pour mériter l'eſtime de ſon mari, elle n'avoit pas aſſez de graces pour fixer ſon cœur, réſolut de le rendre infidele; & comme rien ne perſuade mieux que les grands bienfaits, elle demanda & obtint pour lui l'épée de Connétable.

Bourbon parut très-ſenſible à un procédé ſi noble, ſes attentions prirent un air de tendreſſe qu'on interpréta favorablement. Cependant comme l'a-

mour de la Princeſſe augmentoit avec la réputation de celui qui l'avoit fait naître, elle ne tarda pas à deſirer un retour plus vif. Dans un de ces momens où la paſſion eſt auſſi ingénieuſe à s'alarmer qu'elle l'eſt dans d'autres à ſe flatter, on craignit que l'ambition du Connétable n'étouffât tout autre ſentiment. Pour prévenir cette indifférence, Louiſe donna au Roi ſon fils, Duprat pour Miniſtre, & Bonnivet pour Favori. Elle crut que cet arrangement la rendant néceſſaire au Connétable, l'aſſûroit de lui pour toûjours. Ce ſentiment n'étoit pas délicat, & il devoit naturellement moins allumer l'amour que l'éteindre. Le Prince en jugea ainſi; & ſi ces premiers traits lui firent ſoupçonner ce qu'il devoit craindre d'une femme de ce caractere; il en fut convaincu par ce qu'il éprouva en Italie, où après la victoire de Marignan qu'on peut regarder comme ſon

ouvrage, il reſta en qualité de Vice-roi du Milanès.

Bourbon, quoique Prince du ſang, maître preſque abſolu de cinq Provinces conſidérables, chef d'une Maiſon nombreuſe, revêtu de la premiere dignité du Royaume, ſavoit quand il le vouloit être populaire, & il le voulut être à Milan. Jaloux de jouir de preſque tous les honneurs de la Royauté chez une Nation inſinuante & polie, il parvint à les obtenir, en prodiguant à la Nobleſſe & au Peuple tout ce que l'affabilité, la politeſſe & la douceur ont de plus ſéduiſant. Quelques François qui ne jouiſſoient pas de ces qualités aimables, firent un crime au Prince de ſa complaiſance pour les Italiens; & ſoit qu'ils n'écoutaſſent que leur haine, ou qu'ils ſuiviſſent des impreſſions étrangeres; ils réuſſirent à rendre ſes vûes ſuſpectes, & ſa politique odieuſe. On tourna tout contre lui,

juſqu'à la découverte qu'il fit des intrigues tramées à la Cour de Rome contre les intérêts de la France. Le Roi ſe laiſſa perſuader que cette vigilance, & cette pénétration dans un jeune Prince nourri loin des affaires, & dans les plaiſirs, étoient néceſſairement la preuve, & les ſuites d'une ambition extrême.

Le Connétable qui ne tarda pas à être inſtruit des diſpoſitions où on étoit pour lui, entreprit de les faire changer en quittant ſa place. Une démarche ſi ſage fit tomber les ſoupçons de François, mais ne le réconcilia pas avec la Régente qui avoit contribué à les faire naître. Cette Princeſſe avoit été pénétrée de douleur en voyant Bourbon accepter ſans regret un emploi qui l'éloignoit d'elle. Cette conduite l'avoit preſque convaincue d'une indifférence qu'elle n'avoit voulu juſqu'alors que ſoupçonner. Pour l'en punir,

& pour tâcher de le ramener, elle le força en quelque maniere, en répandant un nuage ſur ſes actions, à repaſſer en France. Lorſqu'il parut à ſes yeux conduit par le devoir, elle le reçut avec autant d'émotion & de joie que s'il eût été amené par l'amour. Ces ſentimens ne durerent point. Le Prince qui étoit inſtruit de tout, & qui le vouloit paroître, ne prit plus la peine de maſquer ſa froideur par des politeſſes reſſemblantes aux expreſſions de la paſſion; & la Régente ne mit plus de bornes à ſa haine & à ſa vengeance. Elle commença à nuire au Connétable du côté de l'intérêt en empêchant qu'il ne fût payé de ſes penſions, & continua par l'attaquer du côté de l'honneur en le faiſant priver dans une occaſion éclatante des plus brillantes prérogatives de ſa Charge.

Sur ces entrefaites, la Ducheſſe Suſanne mourut ſans laiſſer d'enfans. Cet

évenement découvrant à Madame Régente la possibilité de satisfaire sa passion, en ralluma vivement l'ardeur. Elle crut que l'espérance de partager avec elle le gouvernement du Royaume, ou la crainte de se voir ravir une succession sur laquelle elle avoit une apparence de droit, rendroit plus docile le Connétable. L'évenement prouva que ce Prince n'avoit pas été pénétré. Supérieur aux promesses & aux menaces, il conservoit le souvenir des injures passées, & ne montra que du mépris pour les offres qu'on lui faisoit. Tant d'aigreur & tant de hauteur déterminerent la Régente à pousser son ressentiment aussi loin qu'il pourroit aller. Elle revendiqua les biens de la Maison de Bourbon dont elle étoit par sa mere, & qu'elle prétendoit lui appartenir par la proximité du sang, tandis que le Connétable soutenoit au contraire que par l'usage immémorial

de ſa Maiſon, les biens lui appartenoient en qualité de mâle. Les Juges ne ſe trouverent pas aſſez corrompus pour adjuger à la Régente cette ſucceſſion ; mais ils furent aſſez foibles pour la mettre en ſequeſtre.

Cette injuſtice qui dépouilloit Bourbon des richeſſes & de la puiſſance qui l'avoient ſoûtenu juſqu'alors contre la haine & les intrigues de ſes ennemis, le détermina à chercher des appuis hors de ſa Patrie. Il entra en négociation, & fit un Traité avec l'Empereur & le Roi d'Angleterre. Le premier s'engagea à lui donner en mariage ſa ſœur Eléonore, veuve du Roi de Portugal, & à la déclarer par ſon teſtament héritiere de tous les Etats de la Maiſon d'Autriche, ſi lui, & Ferdinand ſon frere mouroient ſans enfans ; Henri s'obligea à l'aider à ſe former un établiſſement indépendant, en lui fourniſſant des hommes & de l'ar-

gent. Le Connétable pour ſoûtenir les prétentions, & favoriſer ſur la frontiere les entrepriſes des Alliés, devoit faire révolter le Bourbonnois, l'Auvergne, le Beaujolois, & quelques autres Provinces dont il étoit le maître. Heureuſement pour la France, le ſecret d'une conſpiration ſi dangereuſe tranſpira, & Bourbon fut obligé de quitter en fugitif un pays où il prétendoit régner. François dans l'incertitude des ſuites qu'auroit cette retraite, craignît de s'éloigner de ſes Etats, & au lieu d'aller conquérir le Milanès comme il l'avoit très-imprudemment projetté, il chargea Bonnivet de cette expédition.

De tous les Généraux qui furent employés durant cette guerre, ce fut le moins heureux, parce que c'étoit le moins habile. Claude de Lorraine, premier Duc de Guiſe, rendit vains les efforts des Allemands en Champagne;

la Trimouille, ceux des Anglois en Picardie, & Lautrec, ceux des Eſpagnols devant Bayonne. L'Amiral, le ſeul proprement qui eût une armée, entra dans la Lombardie à la tête de près de quarante mille hommes François, Suiſſes, ou Lanſquenets, & y fit autant de fautes que de pas.

Proſper Colonne fut le Général que la ligue lui oppoſa. Cet Italien qui paſſa pour un des plus grands Capitaines de ſon ſiecle, faiſoit la guerre avec moins d'éclat que de ſageſſe, & avoit pour maxime de ne rien abandonner à la fortune, même dans les cas les plus preſſans. Il combinoit extrêmement toutes ſes démarches, & dans la crainte de les déranger, il laiſſoit échapper ſouvent des occaſions déciſives que la négligence ou la foibleſſe de l'ennemi lui préſentoient. Sa maniere de faire la guerre étoit bonne en général, mais elle avoit le défaut d'être toûjours la

même. Il ignoroit l'art de varier ſes principes ſuivant les lieux, les tems, & les circonſtances. Il fut lent ſans être irréſolu, & s'il manqua de l'activité néceſſaire pour fatiguer ou pour ſurprendre l'ennemi, il fut aſſez vigilant pour n'être jamais ſurpris. Le brillant & la gloire des batailles ne le tentoit point même dans ſa jeuneſſe. Son ambition dans tous les âges fut de défendre ou de conquérir des Provinces ſans répandre du ſang. Exempt de l'inquiétude qu'on remarque dans la plûpart des Généraux, il attendoit ſans impatience le fruit de ſes manœuvres, & un ſuccès pour venir lentement n'en étoit pas moins un ſuccès pour lui. Si la politique qui le porta à changer ſi ſouvent de parti, le décria du côté de la probité ; d'un autre elle lui donna la connoiſſance du génie militaire de pluſieurs peuples, une autorité ſuffiſante pour les conduire, & l'adreſſe

nécessaire pour les accorder.

La moindre partie de ces talens eut suffi pour fermer l'entrée de l'Italie à Bonnivet vif, imprudent, présomptueux, & inappliqué. Malheureusement pour la Ligue, & peut-être pour la France, Colonne accablé par les maladies, & par l'âge, avoit conservé l'ambition du commandement, la dernière qui quitte les hommes, & avoit perdu les forces nécessaires pour exercer les fonctions du Généralat. Sa foiblesse plus que sa raison l'avoit convaincu que les François n'étoient point en état de penser à recouvrer le Milanès, & que quand ils auroient été assez téméraires pour en former le projet, la révolte du Connétable, & la multitude d'ennemis qu'ils avoient à craindre, le leur auroit fait abandonner. Cette imprudente confiance l'empêcha de faire des recrues, de rassembler ses quartiers, & de rétablir les fortifications.

Les François avoient passé les Alpes que Colonne étoit à peine désabusé. Il ramassa à la hâte ce qu'il put de troupes, & se porta avec assez de célérité sur les rives du Tesin pour en disputer le passage. Le fleuve s'étant trouvé moins profond qu'on ne l'avoit cru ; il fut traversé à gué, ou sur des ponts avec tant de promptitude, & un si bon ordre, que le Général des Confédérés fut forcé de se retirer. Tous les Historiens conviennent que si Bonnivet eut sû profiter de sa supériorité, il auroit détruit sans péril l'armée ennemie, & que Milan ne pouvoit pas balancer à lui ouvrir ses portes. On varie sur les raisons qui l'empêcherent de mettre à profit son activité, le seul talent qu'il eut pour la guerre.

Quelques Ecrivains prétendent qu'il voulut attendre la partie de son armée qui ne l'avoit pas encore joint ; sans faire attention que le tiers des forces

qu'il avoit ſuffiſoit pour faire réuſſir outes les entrepriſes qu'il voudroit forner. D'autres ont chargé de ſon inaction quelques Milanois qui, pour détourner les malheurs qui menaçoient eur Patrie, s'engagerent à faire donner par capitulation à la Capitale plus 'argent qu'on n'en tireroit en la ſacageant. Brantome a écrit que Bonniet étoit devenu paſſionnément amoureux de la Signora Clarice, la plus elle perſonne de Milan, & qu'il avoit ieux aimé prendre la Ville par une oie où ſa Maîtreſſe ne courût aucun iſque, que de haſarder un aſſaut qui 'auroit expoſée à la fureur & à la licene du ſoldat. Un Moderne a avancé, e ne ſai ſur quel fondement, que Gaeas Viſconti méditoit de remettre ſa Maiſon en poſſeſſion du Milanès, enrepriſe plus difficile ſi les François s'en endoient les maîtres, que s'il n'y avoit u'à prévenir ou à attendre la mort de

Sforce qui étoit infirme, & qui probablement n'auroit point d'enfans. Dans cette eſpérance Viſconti s'étoit rendu agréable à Bonnivet, & lui avoit perſuadé de ménager & de laiſſer repoſer ſes troupes, pour qu'il excitât plus d'admiration ou de crainte, lorſqu'il iroit prendre poſſeſſion de Milan.

Quoiqu'il en ſoit, quelques jours que l'Amiral donna mal-à-propos aux plaiſirs ou au repos furent autrement employés par Colonne. Une longue expérience ayant appris à ce Général, que les hommes même les plus éclairés, ne prennent pas toûjours le meilleur parti, il imagina que les François dont il avoit très-mauvaiſe opinion, pourroient bien lui donner le tems de réparer les fortifications de la Ville, & il ne ſe trompa point. Cette prévoyance, & cette activité rétablirent les affaires de la Ligue, & réduiſirent Bonnivet à ne former qu'un blocus devant Milan,

à ſouhaiter de pouvoir couper les convois de l'armée confédérée, & à ſurprendre de petites Villes ou quelques poſtes. Ces légers avantages mêmes ne durerent pas long-tems. Les François qui avoient le pays contre eux, un Général qu'ils n'eſtimoient pas, un ennemi qui devenoit tous les jours plus fort, & à qui on faiſoit faire une guerre lente & à l'Italienne, ſe découragerent. Dès-lors leurs partis ſe laiſſerent battre, leurs ſubſiſtances devinrent difficiles; & Bonnivet dans la crainte de ſe voir forcer ou affamer dans ſon camp recula ſes quartiers juſqu'au Teſin.

L'armée de Colonne, & les peuples du Milanès, demandoient qu'on attaquât les François dans leur marche. On le pouvoit peut-être avec avantage: mais le caractere du Général Italien s'y oppoſa. Il ſoûtint que Bonnivet acheveroit bien lui ſeul de ruiner

ſon armée; que la prudence ne permettoit pas de preſſer un ennemi mal habile, qui n'avoit de reſſource que ſon déſeſpoir; que c'étoit un triomphe bien complet & bien glorieux que d'avoir ſû forcer les François à la retraite ſans péril & ſans effuſion de ſang, que la perte d'une bataille ſeroit plus funeſte dans la ſituation où on ſe trouvoit, que la victoire ne pouvoit être avantageuſe; & qu'enfin il ne vouloit pas à la fin de ſa carriere adopter de nouveaux principes, & négliger une méthode à laquelle il devoit ſa gloire & ſa fortune.

Bonnivet profita de la tranquillité dont on le laiſſa joüir, pour ſe fortifier à Biagraſſa, Place à quatorze mille de Milan. Ce poſte étoit très-bon, & il y a apparence qu'il s'y ſeroit maintenu juſqu'à l'arrivée des ſecours qu'il attendoit, ſi la mort de Colonne n'eût fait paſſer le commandement de l'armée

Impériale à des Généraux plus actifs que lui.

Ces Généraux étoient l'Annoi Viceroi de Naples, le Marquis de Pesquaire & Bourbon, qui depuis sa sortie de France, étoit passé en Italie. Il fut arrêté entr'eux & le Duc d'Urbin, & Pierre Pesaro, l'un Chef des troupes de l'Eglise, & l'autre de celles de Venise, qu'on laisseroit Sforce dans sa Capitale pour la rassûrer contre la hardiesse, & les entrepriſes de quelques garnisons voisines, & qu'on passeroit le Tesin en force pour s'emparer des derrieres de Bonnivet, lui couper les vivres, & peut-être l'envelopper. Ce plan qui fut exécuté avec toute la vivacité & l'intelligence possibles obligea les François à abandonner Biagrassa. Cette démarche, pour être trop tardive, leur fit perdre leur communication avec le Piémont, & ils se trouverent renfermés dans le Novareze, pays

entierement ruiné. Bonnivet ſe flatta long-tems qu'une diverſion que ſix mille Griſons devoient faire chez les Venitiens & les Milanois, pourroit changer quelque choſe dans ſa ſituation : mais ces peuples ayant été repouſſés dans leurs montagnes, il ne lui reſta d'autre reſſource que de ſe porter à Romagno ſur la Seſſia, pour y recevoir ſix mille Suiſſes qu'on lui envoyoit. Quoiqu'ils ne fuſſent ſéparés de l'armée que par la riviere, ils refuſerent de joindre ſous prétexte qu'on ne leur avoit pas envoyé à Ivrée les quatre cens Gendarmes qu'on leur avoit promis pour les eſcorter. Cette défection entraîna celle de leurs Compatriotes. Ils déſerterent du camp en foule, & ſe firent une eſpece de devoir de ſuivre un exemple plus propre à affermir dans le devoir des hommes courageux qu'à les en écarter.

L'Amiral au déſeſpoir de ſe voir

erdu par l'endroit qui devoit faire ſon
lut, ne penſa plus qu'à ramener s'il
ouvoit les débris de ſon armée en
rance. Quoique ce projet fut rempli
: difficultés, il auroit réuſſi ſelon les
)parences ſans l'activité, & peut-être
haine de Bourbon. Depuis long-
ms ce Prince diſoit qu'une extrême
ligence étoit néceſſaire pour profiter
:s fautes du Général François, que
s Officiers expérimentés de ſon armée
)uvoient réparer, ſi on leur donnoit
tems de ſe faire entendre ou d'agir
ux-mêmes : ce conſeil le meilleur
ı'on pût ſuivre n'avoit pas été écou-
: par des hommes accoûtumés à agir
vec lenteur, & qui craignoient trop
e lui voir attribuer le ſuccès de la
ampagne pour en régler ſi exactement
:s opérations ſur ſes vûes. Le péril où
: trouvoient les François le rendit plus
if, & ſes envieux plus traitables : ils
onſentirent à preſſer leur marche, &

le firent ſi heureuſement qu'ils ſe trouverent à portée de charger la Gendarmerie Françoiſe, dans le moment même que l'Infanterie commençoit à défiler ſur un pont qu'on avoit jetté.

Bonnivet que ſon devoir & ſon courage avoient placé à l'arriere-garde, y ſoutint quelques-tems les efforts des Confédérés. Une bleſſure conſidérable, & peut-être auſſi la crainte de tomber entre les mains du Connétable, le détermina à s'aller mettre à couvert au-delà du Pont. Baïard chargé par cette retraite du ſalut de la Gendarmerie qui s'étoit ſacrifiée au reſte de l'armée, le procura par des prodiges de hardieſſe & de conſtance. Il ouvrit à cette généreuſe Nobleſſe le chemin de la France, auſſi-bien qu'à l'Infanterie; mais il lui en coûta la vie. Bleſſé à mort dans cette action par un coup de mouſquet, dont on ſe ſervoit alors pour la premiere fois, il ſe fit deſcendre de cheval,

& mettre au pied d'un arbre. C'eſt-là que le viſage tourné du côté de l'ennemi, regardant la croix de ſon épée, & après s'être confeſſé par humilité à ſon Maître-d'Hôtel, il attendoit la fin de ſa deſtinée. Bourbon qui pourſuivoit les fuyards, paſſa devant lui, & s'attendrit ſur ſon ſort. *Je ne ſuis point à plaindre, Monſieur*, lui dit ce brave homme avec une noble fierté, *je meurs en faiſant mon devoir; c'eſt de vous qu'il faut avoir pitié, en vous voyant armé contre votre Patrie, votre Roi, vos amis, votre ſerment, votre honneur, & vos intérêts.* Peſcaire le plus grand ennemi des François; mais l'ami de tous les gens de mérite, n'eût pas été plutôt inſtruit du malheur arrivé à Baïard qu'il accourut à lui, & ne le quitta pas qu'il n'eût rendu le dernier ſoupir. Nous avons perdu, dit-il alors, le véritable modele d'un grand homme, & les François un grand Ca-

pitaine. Il mourut comme tous ſes ancêtres. Son triſayeul avoit été tué ſous le Roi Philippe de Valois à la bataille de Crecy : ſon biſayeul à la bataille de Poitiers ſous le Roi Jean : ſon ayeul à la bataille d'Azincourt ſous le Roi Charles VI ; & ſon pere à la bataille de Montlheri ſous Louis XI.

La nouvelle de la mort de Baïard, portée aux François y cauſa une déſolation générale. Les Officiers, les Gendarmes, les ſoldats s'attroupoient & ſe confondoient enſemble, comme réunis par le même ſentiment de douleur : ils avoient tous perdu un pere, un ami, un bienfaiteur. Quelques-uns emportés par leur zele ou leur reconnoiſſance, allerent ſe rendre aux Confédérés pour avoir la conſolation de revoir encore le Chevalier : mais l'ennemi touché d'une réſolution ſi héroïque ſe joignit à leurs regrets, & voulut qu'ils fuſſent libres. Ses amis envoyerent demander

ſon corps au vainqueur : la généroſité de Peſcaire avoit prévenu leurs ſoins ; on l'avoit déja embaumé, & il leur fut remis pour être porté à Grenoble ſa Patrie. Le Duc de Savoye ordonna qu'il recevroit dans ſes Etats tous les honneurs qu'on rend à des Souverains, & que ſa Nobleſſe l'accompagneroit juſques ſur la frontiere. Les peuples du Dauphiné vinrent l'y recevoir & le conduiſirent parmi des gémiſſemens & des pleurs juſqu'à la Capitale de la Province. Il y fut enterré ſous une tombe ſimple, ſans ornement & ſans inſcription, ſépulture convenable à ſa modeſtie, & aſſez décorée par ſon ſouvenir.

L'hiſtoire eſt pleine des actions héroïques de cet homme ſingulier. Une des premieres eſt de 1500. Un parti François ayant rencontré un parti Italien, le pouſſa vivement. On étoit ſi animé de part & d'autre, que les uns

ne s'appercevoient preſque pas qu'ils reculoient, ni les autres qu'ils avançoient. Les deux troupes étant arrivées aux portes de Milan, un Gendarme François cria d'une voix forte : *tourne, homme d'armes, tourne :* mais Baïard tranſporté du plaiſir de vaincre fut ſourd à ces cris répétés, & entra au galop dans la Ville, comme s'il eût voulu, dit ſon Hiſtorien, emporter ſeul cette Capitale. Les ſoldats, le peuple, tout juſqu'aux femmes, ſe jetta ſur lui : mais le brave Cajazze que ſa valeur avoit toujours tenu à portée de ſes coups, le fit couvrir par ſes hommes d'armes, & le reçut priſonnier. Cajazze le conduiſit dans ſa maiſon dont il le rendit le maître, & alla enſuite au ſouper du Prince, où il parla avec admiration du Chevalier. Ludovic ſi défiant, ſi artificieux avec les Souverains, étoit ſouvent ouvert & magnanime avec les hommes : il avoit

vû des fenêtres de son Palais les actions du brave François ; il demanda à l'entretenir & voulut connoître son caractere.

Mon Gentilhomme, lui dit le Duc ; *qui vous a conduit ici ? L'envie de vaincre, Monseigneur*, répondit Baïard. *Et pensiez-vous prendre Milan tout seul ? Non*, repartit le Chevalier ; *mais je croyois être suivi de mes Camarades. Eux & vous*, ajoûta Ludovic, *n'auriez pû exécuter ce dessein. Enfin*, dit Baïard, qui ne pouvoit disconvenir de sa témérité, *ils auroient plus sages que moi : ils sont libres, & me voici prisonnier ; mais je le fais de l'homme du monde le plus brave & le plus généreux.* Le Prince lui demanda ensuite d'un air de mépris quelle étoit la force de l'armée Françoise. *Pour nous*, dit Baïard, *nous ne comptons jamais nos ennemis : ce que je puis vous assurer, c'est que les soldats de*

mon Maître ſont gens d'élite, devant leſquels les vôtres ne tiendront pas. Ludovic piqué d'une franchiſe ſi hardie, répliqua que les effets donneroient une autre opinion de ſes troupes, & qu'une bataille décideroit bientôt de ſon droit & de leur courage. *Plût-à-Dieu*, s'écria Baïard, *que ce fût demain pourvû que je fuſſe libre.* *Vous l'êtes*, repartit le Duc; *j'aime votre fermeté & votre courage, & j'offre d'ajoûter à ce premier bienfait tout ce que vous voudrez exiger de moi.* Baïard pénétré de tant de bonté ſe jette aux genoûx du Prince, le prie de pardonner en faveur de ſon devoir, ce qu'il y avoit de hardi dans ſes réponſes, demande ſon cheval & ſes armes, & retourne au camp publier la généroſité de Ludovic, & ſa reconnoiſſance.

La fortune & ſa vertu le mirent ſouvent en occaſion d'inſpirer ce dernier

ſentiment, à Breſſe ſur-tout en 1512. Cette Ville s'étant révoltée contre les François qui en étoient les maîtres depuis la bataille d'Aignadel, elle fut ſaccagée avec une fureur qui a peu d'exemples. Baïard qui avoit été bleſſé au commencement de l'action, fut porté chez des gens de qualité, qu'il raſſûra par ſes diſcours, & par la précaution qu'il prit de placer à leur porte deux ſoldats qu'il dédommagea par un don de huit cens écus du ſacrifice qu'ils lui avoient fait en ne pillant pas. Lorſque l'impatience de joindre l'armée, plutôt que ſa guériſon, qui n'étoit qu'imparfaite, eût déterminé le Chevalier à partir; la Maîtreſſe de la maiſon ſe jetta à ſes genoux: « Le droit » de la guerre, lui dit-elle, vous rend » le maître de nos biens & de nos vies, » & vous nous avez ſauvé l'honneur. » Nous eſpérons pourtant de votre gé» néroſité que vous ne nous traiterez

» pas avec rigueur, & que vous vou-
» drez bien vous contenter d'un pré-
» ſent plus proportionné à notre fortu-
» ne qu'à notre reconnoiſſance. » Elle lui préſenta en même-tems une boëte remplie de ducats d'or. Baïard la regarda en ſouriant, & demanda enſuite combien il y en avoit. « Deux mille » cinq cens, Monſeigneur, répondit » la Dame en tremblant : mais ſi vous » n'êtes pas content, nous ferons nos » efforts pour en trouver davantage. » Non, Madame, dit le Chevalier, » je ne veux point d'argent : les ſoins » que vous avez pris de moi ſont bien » au-deſſus des ſervices que j'ai pû » vous rendre. Je vous demande votre » amitié, & vous conjure d'accepter » la mienne. » Une modération ſi rare cauſa plus de ſurpriſe que de joie à la Dame : elle ſe jetta de nouveau aux pieds du Chevalier, & lui dit qu'elle ne ſe releveroit point qu'il n'eût accep-

té cette marque de ſa gratitude. « Puiſ-
» que vous le voulez, reprit Baïard,
» je ne vous refuſerai point: mais ne
» pourrai-je pas avoir l'honneur de ſa-
» luer vos filles. » Dès qu'elles furent arrivées, il les remercia de leur attention à lui faire compagnie & à l'amuſer. « Je voudrois bien, ajoûta-t-il,
» vous témoigner ma reconnoiſſance:
» mais les gens de guerre ont rarement
» des bijoux convenables aux perſon-
» nes de votre ſexe. Madame votre
» mere m'a fait préſent de deux mille
» cinq cens ducats, je vous en donne à
» chacune mille pour vous aider à vous
» marier. Je deſtine les cinq cens au-
» tres aux Religieuſes de cette Ville,
» qui ont été pillées, & je vous prie
» d'en faire la diſtribution. »

Ce trait de généroſité préparoit Baïard à une action plus glorieuſe & plus difficile. Il apperçut à Grenoble l'hiver ſuivant une jeune perſonne d'une

beauté parfaite. Tout ce qu'il apprit de ſa naiſſance & de ſa ſituation, lui laiſſant croire qu'il pouvoit donner une liberté entiere à ſes deſirs, il les confia à ſon Valet de Chambre. Ce Domeſtique trouva dans ſa commiſſion plus de préjugés à ſurmonter que de véritables ſentimens d'honneur à vaincre, il gagna la mere, & il lui fut permis d'emmener la fille; elle ſuivit ſans grande réſiſtance ſon conducteur, parce qu'elle comptoit beaucoup ſur la probité du Chevalier. « Monſeigneur, lui » dit-elle, en tombant à ſes pieds, & » en verſant un torrent de larmes, vous » ne déshonorerez pas une malheureuſe » victime de la miſere, dont votre » vertu devroit vous rendre le défen- » ſeur. » Ces mots toucherent Bajard. « Levez-vous, lui dit-il, ma fille, » vous ſortirez de ma maiſon auſſi ſage, » & plus heureuſe que vous n'y êtes » entrée. » Sur le champ il la condui-

sît dans une retraite sûre, & le lende-
main il fit appeller la mere ; après lui
avoir fait les reproches qu'elle méri-
toit, il lui donna six cens francs pour
marier sa fille à un honnête homme,
qui consentoit de l'épouser avec cette
dot. Il ajoûta cent écus pour les ha-
bits, & les frais de la cérémonie. *C'est
ainsi*, dit l'Auteur de sa Vie, *que le
bon Chevalier changea de vice à vertu.*

Il lui étoit aussi très-ordinaire d'aug-
menter sa réputation jusques dans les
occasions où sa nation perdoit la sien-
ne ; & la déroute de Guinegate si hon-
teuse en 1513. pour les François qui
se laisserent vaincre sans combattre,
tourna à sa gloire. Son courage qui n'a-
voit pas besoin d'être soûtenu par l'e-
xemple, & qui ne dépendoit pas des
évenemens, ne lui permit pas de fuir
avec les autres. Il soûtint fort long-
tems avec quelques hommes aussi dé-
terminés que lui les efforts de plusieurs

corps très-considérables. Forcé de se rendre, il le fit d'une maniere également sage & hardie. Il apperçut de loin un Gendarme richement armé, qui voyant qu'il n'y avoit point de péril, & dédaignant de faire des prisonniers, s'étoit jetté au pied d'un arbre pour se reposer, & avoit quitté son casque. Il pique droit à lui; faute de son cheval, & lui appuyant l'épée sur la gorge : *Rends-toi homme d'armes*, lui dit-il, *ou tu es mort*. L'Anglois imaginant qu'il est survenu du secours aux François, se rend sans résistance; & demande le nom du Vainqueur. *Je suis*, répondit-il d'un ton plus adouci, *le Capitaine Baïard qui vous rend votre épée avec la sienne, & qui se fait aussi votre prisonnier.*

Quelques jours après le Chevalier voulut s'en aller : *Et votre rançon*, dit le Gendarme; *Et la vôtre*, répondit Baïard, *je vous ai pris avant de me*

rendre à vous, & j'avois reçu votre parole lorſque vous n'aviez pas encore la mienne. L'avanture étoit ſi extraordinaire que les Rois d'armes ne l'avoient pas prévûe, & le cas ſi difficile qu'ils n'oſerent prononcer. On convint de s'en rapporter à l'Empereur & au Roi d'Angleterre : ils décideront que les deux Priſonniers étoient mutuellement quitte de leurs promeſſes : mais Henri ajoûta que Baïard qui avoit vû leur camp & leurs travaux, ſeroit obligé de faire un voyage de ſix ſemaines dans les Pays-Bas, avant de rejoindre ſon armée. Ce Prince avoit une vûe plus étendue, que de priver pendant ce tems-là les François des lumieres, & de la valeur d'un de leurs meilleurs Officiers : il méditoit de ſe l'attacher ; mais les offres, les careſſes, les éloges même des eſprits ſéduiſans qu'il chargea de cette négociation, n'obtinrent rien, & ne pouvoient rien obtenir.

Toutes les actions du Chevalier Baïard partoient d'une ame ſimple, noble & ſenſible. Il réuniſſoit les qualités qui gagnent les hommes, la douceur, la franchiſe, le déſintéreſſement, la généroſité. Ces vertus lui procurerent la confiance générale, diſtinction plus flatteuſe que toutes celles que peuvent donner le crédit ou les grandes places. Content de cette eſpece d'empire qu'il avoit ſur les cœurs; il n'en brigua jamais d'autre; & il ne ſe plaignît jamais de la Cour, quoiqu'elle ne rendît pas juſtice à ſes ſervices, & qu'elle les avouât ſans les récompenſer. Comme les qualités du cœur portées à un degré éminent donnent plus de conſidération que les titres: il eût plus d'autorité qu'aucun Capitaine de ſon tems: ſes Compagnons accorderent ſouvent à ſes prieres, ce qu'ils avoient refuſé à l'autorité de leurs Chefs. Sa réputation faiſoit naître l'émulation ſans exciter

l'envie ; & nous devons remarquer à l'honneur de ſon ſiecle, que les Généraux qui ſont ſi aiſément jaloux des ſubalternes ne le furent point de lui, tout inſtruits qu'ils étoient qu'on attribuoit à ſes conſeils, & à ſa valeur la plus grande partie de leurs ſuccès. Quoiqu'il ſut la guerre, comme ceux qui de ſon tems la ſavoient le mieux, il dut ſa réputation à une intrépidité audacieuſe & brillante, qui déconcertoit les arrangemens des Guerriers méthodiques. La paſſion qu'il avoit pour les combats n'étouffoit pas en lui l'amour de l'humanité. Sa maxime favorite étoit que la force des armes ne devoit être employée que pour rétablir l'équité, & non pour exercer des vengeances ou des barbaries. Sans fortune il étoit généreux à l'excès ; mais il l'étoit à propos ; & ſes libéralités ſervoient toûjours de récompenſe à une action louable, ou d'encouragement à une vertu.

L'hiſtoire ne lui reproche pas d'avoir jamais rien dit ni rien fait de blâmable, quoique tous les Hiſtoriens contemporains aient ſouvent & long-tems parlé de lui. Il mérita avant trente ans, & porta juſqu'au tombeau le ſurnom de *Chevalier ſans peur & ſans reproche*; qualification honorable, qu'on n'accordoit alors qu'à des hommes ſupérieurs qui joignoient l'honneur & la probité à la plus haute valeur & aux talens militaires.

La mort de Baïard, & la déroute de l'armée de Bonnivet, étendirent les vûes d'une partie des Confédérés. Le Pape, les Venitiens, & Sforce, ſe voyant trop heureux d'avoir chaſſé les François de l'Italie, vouloient, il eſt vrai, qu'on ſe contentât de ce ſuccès : mais on aima mieux ſe paſſer de leur ſecours que d'adopter leurs idées. Bourbon avoit propoſé & fait goûter une irruption en France. Le projet de ce fameux

meux Rebelle, étoit de traverſer le
auphiné ſans s'attacher à aucun ſié-
:, de marcher droit à Lyon, Ville
ible, & où il avoit des intelligen-
s, de pénétrer enſuite dans le Forès ;
les autres Provinces de ſon patrimoi-
, où il s'aſſûroit que la Nobleſſe qui
imoit l'aideroit de ſon épée, & que
peuples qui étoient mécontens, lui
rniroient des vivres : il eût paſſé
-là ſans obſtacle dans le centre du
yaume, & fait courir à la Monar-
ie un des plus grands périls où elle
fût jamais trouvée. Ce plan étoit
llant & ſolide en même-tems. Ce-
ndant il ne fut goûté ni par l'Empe-
r ni par le Roi d'Angleterre. Ils
ignirent que ſi le Connétable, qui
it & devoit être mécontent de ſa ſi-
tion, pénetroit trop avant, il ne
ccommodât, & ne livrât peut-être
rmée Imperiale. Cette conſidéra-
n les détermina à lui envoyer ordre

de porter la guerre en Provence.

Il y entra par le Comté de Nice, à la tête d'environ dix-huit mille hommes, & s'empara ſans de grands efforts d'Antibes, de Frejus, de Grace, de Brignoles & d'Aix. Peut-être eût-il été ſage de continuer à ſe rendre maître des petites Villes pour enrichir les troupes ſans les expoſer, & de détruire par force ou par adreſſe ce qui reſtoit de l'armée Françoiſe avant qu'elle eût reçû ſes renforts : alors la Ville de Marſeille qui auroit vû l'ennemi maître de la Province, & qui n'auroit pû compter ſur aucun ſecours, ſe ſeroit, ſelon les apparences, rendue ſans réſiſtance. Ce raiſonnement du Connétable ne plût pas au Marquis de Peſcaire, qui partageoit avec lui l'honneur du commandement, & qui avoit encore plus d'autorité. Comme il avoit eu toûjours mauvaiſe opinion de cette expédition, & qu'il perſiſtoit à croire

ıe l'iſſue en ſeroit funeſte, il penſoit
ı'on ne pouvoit trop-tôt s'aſſûrer d'un
ort pour la retraite ou pour les ſe-
ıurs qui viendroient d'Eſpagne. Les
aintes bien ou mal fondé[illegible] prévalu-
nt ſur tout ce qu'on y oppoſa, & le
ége de Marſeille fut commencé le 19
oût 1524.

On ſe flattoit que les Bourgeois ef-
ıyés par l'effet de l'artillerie, & dans
crainte du pillage, forceroient la
ırniſon à capituler : leur autorité,
ur courage, leur fermeté détruiſirent
s eſpérances, & déterminerent les
ſiégeans à attacher le mineur à la
uraille. Ce nouveau genre d'attaque
oit plus terrible, & ne parut pas plus
doutable. On montra pour décou-
ir les mines le zele qu'on avoit mon-
é pour réparer les bréches. Les fem-
ıes même les plus diſtinguées de la
ille, concoururent à la défenſe com-
ıune avec tant d'ardeur, que les con-

tremines qui furent faites à cette occaſion furent appellées la tranchée des Dames.

Dans le déſeſpoir de réuſſir par la force ouverte, les aſſiégeans eurent recours à la ruſe, ils parvinrent à faire entrer dans la Ville des hommes choiſis qui devoient profiter du trouble d'un aſſaut prémédité, pour mettre le feu à divers quartiers. Ces ſoldats qui ne pouvoient pas communiquer avec le camp, prirent mal leurs meſures; ils furent découverts & pendus à la vûe de l'armée. Pour prévenir de nouvelles ſurpriſes, on ordonna qu'il y auroit la nuit des lumieres à toutes les fenêtres.

Bourbon, chagrin des longueurs du ſiége, parut plus déterminé que jamais à ſortir heureuſement de ſon entrepriſe ou à y périr avec gloire. Dans cette idée il s'expoſoit aux plus grands périls, & ſe conſoloit en attendant l'effet de

la fortune par l'applaudiſſement que le ſoldat donnoit à ſa valeur. Les difficultés en ſe multiplant, lui ravirent même cette conſolation. En vain il ſe trouvoit ſans ceſſe aux batteries & aux tranchées; on ſe plaignoit d'une reſiſtance, qu'il ne pouvoit empêcher, ſans lui tenir compte de ce qu'il entreprenoit pour la vaincre. Bientôt il ne fût plus regardé que comme un traître à ſa Patrie, dont il étoit affreux de ſervir la haine & le déſeſpoir.

Le Marquis de Peſcaire autoriſoit cette conduite par ſon ſilence, & peut-être en étoit le premier mobile par les reſſorts ſecrets qu'il faiſoit agir. Un projet qu'il avoit ſi hautement blâmé excitoit ſon mépris & ſouvent ſes railleries. Un jour entr'autres, un boulet de canon ayant tué dans ſa tente deux Gentilshommes, & un Prêtre qui y diſoit la Meſſe; & le Duc de Bourbon qui étoit accouru au bruit que faiſoit

cet accident, demandant ce que c'étoit : Ce ſont, Monſieur, lui dit-il, les Conſuls de Marſeille qui viennent vous en apporter les clefs. Faiſant alluſion à ce que ce Prince avoit dit au commencement du ſiége ſur la facilité de prendre la Ville.

Tandis que l'armée Imperiale dépériſſoit en Provence, François Premier aſſembloit ſes forces. L'avantage qu'il pouvoit s'en promettre eût été médiocre, ſi les Eſpagnols en ſe jettant dans la Guienne, & les Anglois dans la Picardie l'avoient forcé à les diviſer. Ce projet dont l'exécution pouvoit aiſément entraîner le démembrement de la Monarchie, n'avoit pas eu lieu parce que les premiers avoient manqué d'argent, & que les autres avoient craint les Ecoſſois. Ces contre-temſ[illegible]nrent lieu à François de politique, & lui permirent de mener lui-même toutes ſes troupes à la défenſe de la ſeule de

es frontieres qui fut attaquée. Bour-
bon & Pescaire savoient trop la guerre
pour attendre une armée de quarante
mille hommes ; ils décamperent après
quarante jours de siége, & avant qu'on
eût les joindre ou leur couper la re-
traite.

Il y avoit certainement des raisons pour poursuivre les Imperiaux, & des raisons pour ne les poursuivre pas. D'un côté ils étoient découragés, leur armée étoit ruinée, l'Italie étoit sans défenseurs : il falloit ou renoncer tout-à-fait au Milanès, ou saisir l'occasion qui se présentoit de le recouvrer. D'autre côté la saison étoit trop avancée pour faire des conquêtes ; on ne pouvoit pas compter sur une Infanterie toute composée de Suisses ou de Lansquenets qui pouvoient ou se laisser corrompre ou se rebuter ; le Royaume resteroit exposé aux irruptions qu'y pourroient faire les Anglois, les Flamans, & les Espagnols,

François ne prit pas la peine de balancer les avantages & les inconvéniens des deux partis qu'on pouvoit prendre. Toûjours emporté par les moindres proſpérités plus loin que la prudence & l'incertitude des évenemens ne ſembloient devoir le permettre, il ſe livra ſans réſiſtance & ſans reflexion à Bonnivet, quoiqu'il eût pour lui moins d'eſtime que de goût. « Ce fut lui ſeul, dit Brantome, qui » conſeilla au Roi de paſſer les Monts, » & ſuivre M. de Bourbon ayant laiſſé » Marſeille, non tant pour ce bien & » ſervice de ſon Maître, que pour aller » revoir une grande Dame de Milan, » & des plus belles qu'il avoit fait pour » maîtreſſe quelques années devant, & » en avoit tiré plaiſir, & en vouloit » retaſter. J'ai oui dire ce conte à une » grande Dame de ce tems-là, & mê- » me qu'il avoit fait cas au Roi de » cette Dame, qu'on dit que s'appel-

loit la Signora Clarice, pour lors eſtimée des plus belles d'Italie, & lui en avoir fait venir l'envie de la voir & coucher avec elle; & voilà la principale cauſe de ce paſſage du Roi qui n'eſt à tous connue. »

Comme le ſuccès de cette entrepriſe épendoit abſolument de la diligence, arce que le Milanès étoit ſans troupes, s Imperiaux hâtoient leur marche our le couvrir, & les François la leur our les prévenir. Les deux armées rriverent le même jour; la premiere a cotoyant la mer à Albe dans le Iontferrat; & la ſeconde à Verſeil ar le Mont-Cenis: juſques-là tout oit égal: mais les Imperiaux ayant it quarante mille le lendemain pour indre Lannoi à Pavie, ils ſe trouve-nt en état de prendre le parti qui leur aroîtroit le plus convenable. La dé-enſe de la Capitale fut d'abord réſolue. Dependant tout bien examiné, à Milan

même ; on déſeſpera de ſe maintenir dans un lieu où la peſte venoit d'enlever une partie des habitans, & de réduire l'autre à la miſere qui ſuit ordinairement ce terrible fleau. On ſe contenta de jetter dans le Château des troupes capables de s'y défendre, & on ſortit de la Ville par la Porte Romaine, dans l'inſtant même que les François ſe préſentoient à la porte du Teſin.

L'armée Imperiale étoit perdue ſans reſſource, ſi elle eût été pourſuivie un peu vivement. Sa retraite ſe faiſoit avec une précipitation qui n'étoit guere différente d'une fuite. Les troupes épuiſées par les travaux du ſiége de Marſeille, fatiguées par des marches longues & continuelles, affoiblies par la diſſenterie & d'autres maladies, ſans vivres, ſans munitions, la plûpart même ſans armes, n'étoient pas en état de ſoutenir l'attaque d'un ennemi dont le moindre des avantages étoit la ſupé-

riorité du nombre. Cette armée, la ſeule reſſource du Milanès, une fois diſſipée ou ruinée, c'étoit une néceſſité pour ce beau Duché de ſubir ſans différer le joug du vainqueur.

Ces obſervations étoient ſenſibles; cependant on ne les fit pas, & le malheur de la France voulut qu'on crût devoir, avant toutes choſes, s'aſſûrer de Milan. Les gens qui ſavoient la guerre, avoient autrefois blâmé Bonnivet de n'avoir pas profité de la conſternation du Milanès pour ſe rendre maître de la Capitale. François ne voulut pas qu'on put lui faire le même reproche: mais les circonſtances n'étoient plus les mêmes. Le favori avoit eu beſoin des murailles de Milan pour ſe défendre contre Colonne, qui lui étoit fort ſupérieur, & qu'il ne pouvoit ni éviter ni vaincre en pleine campagne. Le Roi au contraire plus fort que ſes ennemis devoit les pourſuivre pour

les battre, bien assûré qu'une Ville consternée & privée de tout espoir de secours ne lui opposeroit aucune résistance.

Quoiqu'il en soit, le tems que les François perdirent à Milan, les Imperiaux l'employerent à faire de très-bonnes dispositions. Antoine de Leve se chargea de défendre Pavie, Pescaire se fortifia dans Lodi, quelques autres Officiers tous excellens furent envoyés à Cremone, à Come, à Alexandrie; & Lannoy, le Connétable, & le Duc de Milan, camperent avec le reste des troupes à Soncino sur l'Oglio, pour régler leurs mouvemens suivant le besoin & les circonstances.

Les Imperiaux avoient fini leurs arrangemens, lorsque les François commencerent à délibérer sur le parti qu'ils avoient à prendre. On pouvoit ou détruire le camp de Soncino pour n'en être point inquiété, ou prendre Come

our ouvrir un chemin facile aux Suiſ-
s qu'on attendoit, ou forcer Lodi
our jetter l'ennemi fort loin. Toutes
es opérations paroiſſoient faciles aux
énéraux, & l'utilité en étoit éviden-
. Bonnivet prétendit que pour s'aſſû-
er de ces dernieres, il falloit aſſiéger
'avie ; & cette Place fut auſſi-tôt in-
eſtie.

Antoine de Leve qui y comman-
loit, avoit autant de génie que de va-
eur, & plus d'expérience encore que
l'activité. Né dans un état obſcur, &
l'abord ſimple Soldat, il étoit parve-
au au commandement par d'utiles dé-
couvertes, & une ſuite d'actions la
plûpart hardies & toutes heureuſes. Un
extérieur bas, ignoble même, ne lui
ôtoit rien de l'autorité qu'il devoit
avoir, parce qu'il avoit le talent de la
parole, & une audace noble à laquelle
les hommes ne réſiſtent pas. Ce qu'il
y avoit d'inquiet, d'auſtere, & d'un

peu barbare dans ſon caractere, étoit corrigé ou adouci, ſelon les occaſions, par ſon ambition qui étoit vive, forte, & éclairée. Il ne connoiſſoit de la religion & de la probité que les apparences. Sa fortune, & la volonté ou les intérêts du Prince, étoient pour lui la ſuprême loi.

Les talens & les reſſources d'un Officier auſſi diſtingué rendirent long-tems inutiles les efforts que faiſoient les François pour prendre la place, & tournoient contr'eux juſqu'aux avantages qu'ils avoient pour y réuſſir. Le déſeſpoir & la honte de voir tous leurs deſſeins prévenus ou ruinés, les conduiſirent à vouloir détourner le Teſin de devant Pavie. Cette riviere ſe partage à une lieue au-deſſus de cette Ville, en deux parties inégales, qui ſe réuniſſent à une lieue au-deſſous avant de ſe jetter dans le Pô. Bonnivet crut pouvoir réuſſir à couper la plus conſidérable,

qui baigne les murs de Pavie, & à la faire entrer dans l'autre qui s'en écarte, & qu'on nomme le Graveloné. Il comptoit qu'en la mettant ainſi à ſec, il viendroit aiſément à bout de prendre la Place, qui de ce côté-là n'étoit défendue que par la profondeur des eaux. Trois ſemaines entieres s'écoulerent dans cette entrepriſe qui coûta beaucoup de monde & de dépenſe : mais lorſque les Aſſiégés commençoient à craindre quelque choſe, & les aſſiégeans à eſpérer beaucoup, la riviere groſſie par des pluies abondantes, & par la fonte des neiges, entraîna les digues élevées pour détourner ſon cours.

Cet évenement avoit été précédé, & fut ſuivi de pluſieurs autres ſi malheureux qu'après deux mois de ſiége, on n'étoit guere plus avancé que le premier jour. Cependant l'armée diminuoit tous les jours par le feu continuel

de la Place, les maladies contagieuſes, les fréquentes déſertions, les rigueurs de la ſaiſon, le défaut de vivres; ſur-tout par les allarmes continuelles que donnoient les ſorties fréquentes, & bien conduites d'Antoine de Leve, & les mouvemens des Généraux Impériaux qui avoient raſſemblé leurs troupes.

François, malgré tant de raiſons d'abandonner le ſiége, s'y opiniâtra. Ayant promis à une Dame qu'il aimoit d'être à Lyon au commencement de Mars, vainqueur de ſes ennemis, il ne pouvoit ſe réſoudre à paroître devant ſa Maîtreſſe après avoir échoué dans la premiere entrepriſe qu'il avoit formée. Le murmure du ſoldat, & les repréſentations des Chefs auroient pû ſurmonter peut-être cette ridicule répugnance: mais il y étoit malheureuſement affermi par Bonnivet, qui avoit dit qu'il mourroit devant la Place, ou qu'il la prendroit.

rendroit. Cet Amiral abuſant du ta-
nt commun à la Cour de donner un
ur odieux aux ſentimens les plus loua-
les, & aux actions les plus héroïques
'on a intérêt de décrier, réuſſiſſoit
faire regarder par le Roi tous ceux
ui cherchoient à l'éclairer, ou comme
es hommes méchans qui vouloient le
uvrir de honte, ou comme des hom-
es bornés qui ne voyoient pas dans
venir les moyens de réuſſir qui ſe
éſenteroient en foule. Le Maître
oit avec le Favori une telle confor-
ité de caractere, qu'il croyoit com-
e lui qu'il ſuffiſoit d'avoir le courage
attendre le péril pour le vaincre; &
ne confiance ſi aveugle en ſes promeſ-
s qu'il attendoit tranquillement dans
s plaiſirs; que Pavie lui ouvrît ſes
rtes.

Bourbon qui connoiſſoit la bonté
la Place, l'habileté du Gouverneur,
s diviſions des François, & l'incapa-

cité de l'Amiral ſur qui tout rouloit ; avoit prévû ce qui arriva, & réglé ſes démarches ſur ſes conjectures. Il ſavoit qu'on lui attribuoit les déſaſtres de la derniere campagne, & il connoiſſoit trop les hommes pour eſpérer qu'on rendît juſtice à ſa conduite, tant que les effets en ſeroient malheureux. Pour faire ceſſer ces plaintes, il abandonna à Peſcaire & à Lannoy le ſoin des affaires d'Italie, & ſe rendit à la Cour du Duc de Savoye ſon ami particulier. Il ne réuſſit pas ſeulement à le détacher des intérêts de la France, & à le déterminer à une alliance avec l'Empereur ; il en obtint encore les ſecours dont il avoit beſoin pour aller lever des troupes en Allemagne où il trouva moins de facilité qu'il ne l'avoit eſpéré.

Les Princes de l'Empire, quoique liés en quelque maniere d'intérêt avec Charles-Quint, ne voyoient pas ſans

nquiétude l'accroiſſement d'une Puiſ-
ance énorme dont on pourroit abuſer
eut-être un jour pour les aſſervir. Ils
n'oſoient pas, à la vérité, s'oppoſer
uvertement aux entrepriſes de l'Em-
ereur : mais ils ſouhaitoient vivement
ue le Roi de France pût réuſſir à ſe
endre maître du Milanès. Ces diſpoſi-
ions déterminerent Bourbon à s'adreſ-
er à Fronſperg. Ce Gentilhomme à
ui la connoiſſance des affaires d'Alle-
nagne, & la confiance des gens de
uerre donnoient dans toutes les par-
ies de l'Empire une autorité preſque
ndépendante, reçut avec empreſſe-
nent les ouvertures qu'on lui faiſoit.
aloux de la gloire de ſa Nation, &
âché de la voir un peu obſcurcie par
es Suiſſes depuis un ſiecle, il trouvoit
a cauſe de ce malheur dans la facilité
u'avoient les avanturiers Allemands
le ſe ranger indifféremment ſous tou-
es ſortes de drapeaux. Un chef de la

naiſſance & de l'habileté du Connétable lui parut très-propre à redonner aux troupes de ſon pays leur ancien orgueil, & leur premiere réputation. Cette eſpérance le rendit ſi actif & ſi adroit qu'en moins de trois ſemaines, il ramaſſa dix mille vieux ſoldats. Avec ce Corps, & ſix mille hommes que le Comte de l'Odron avoit faits dans le Virtemberg, Bourbon rentra en Italie, & y trouva les François qui ſe conſumoient devant Pavie, où il les avoit laiſſés en partant il y avoit quatre mois.

Ce Prince aſſervi juſqu'alors aux caprices d'autrui, devint le maître des opérations, parce que ſes ſoldats étant à lui, il étoit en état de rendre à ſon gré des ſervices, ou de ſe faire craindre. Il n'eut pas plutôt joint l'armée Imperiale, qu'il fit arrêter qu'on marcheroit aux François, lui à la tête des Allemans, Lannoy des Italiens, & Peſcaire des Eſpagnols. Ce parti étoit

ellement ſage, & plus ſage qu'il ne paroiſſoit peut-être d'abord. Une défaite ne faiſoit que détruire une armée qui, faute de paye, s'alloit diſſiper d'elle-même, au lieu qu'une victoire ſauvoit Pavie, délivroit le Milanès, & ouvroit le chemin de la France.

La même politique qui faiſoit ſouhaiter une bataille aux Imperiaux devoit la faire craindre à leur ennemi. Il n'avoit qu'à lever le ſiége, prendre un poſte où il ne put pas être attaqué, temporiſer quelques ſemaines ou même quelques jours, & il auroit vû diſparoître des troupes qu'on n'avoit retenues dans Pavie, & à l'armée que par l'eſpérance d'une action déciſive, & du pillage d'un riche camp. Cette retraite finiſſoit la guerre, du moins la campagne; & les François ſans tirer l'épée, ſe trouvoient maîtres d'un Duché conſidérable, pour lequel ils avoient tant de fois prodigué leur ſang. Ces

conſidérations, quoique fortifiées du ſuffrage de tous les Généraux, ne changerent rien aux idées de gloire mal-entendue de François Premier. Ce Prince qui avoit confondu toute ſa vie une ſage retraite avec une fuite honteuſe, & les démarches dictées par la prudence, avec celles qu'inſpire la crainte, ſe crut obligé à recevoir le combat : il fut battu par ſa faute, & par les ſavantes manœuvres de ſes ennemis.

La faute qu'il fit fut déciſive. Son artillerie admirablement poſtée & ſervie avec toute la vivacité poſſible par Gaillot de Genouillac, tira d'abord avec un ſi grand ſuccès ſur les Impériaux que chaque volée en emportoit une file entiere. L'Infanterie Eſpagnole ne pouvant réſiſter à ce feu terrible, ſe débanda avec précipitation, & en déſordre pour s'aller mettre à couvert dans un chemin creux. Un commen-

cement ſi heureux ébloüit François. Croyant la victoire ſûre & voulant en avoir l'honneur, il ſortit de ſes retranchemens pour achever à ce qu'il penſoit la déroute. Ce mouvement ayant placé le Prince entre l'artillerie & les fuyards, rendit le canon inutile. Dès-lors le combat ſe rétablit, & la victoire ſe déclara enſuite pour le parti qu'on avoit cru quelque-tems vaincu.

La défaite des François vint ſur-tout de leur Gendarmerie qui avoit paſſé juſqu'alors pour la meilleure de l'Europe, & qui dans cette journée ne ſoûtint pas tout-à-fait ſa réputation. Elle fut vaincue & preſque détruite par deux mille Baſques d'une agilité merveilleuſe, qui ſe ſéparant par pelotons de dix, de vingt, de trente hommes, l'attaquerent avec une vivacité, & une adreſſe très-redoutable. Ils faiſoient une décharge pour diſparoître enſuite, & revenoient à l'improviſte pour diſpa-

roître encore. On prétend qu'Antoine de Leve avoit dreſſé depuis quelques-tems ces Arquebuſiers à combattre par pelotons entre les eſcadrons de la Cavalerie Eſpagnole, & qu'il avoit emprunté cet uſage des Grecs. Les Généraux qui depuis ce tems-là s'en ſont ſervis le plus ſavemment, ſont l'Amiral de Coligni, Henri IV. le Grand Guſtave, Weimar, Montroſe, & M. de Turenne en 1674. à Svitzin, & à Ensheim.

Un ſtratagême de Peſcaire contribua encore beaucoup au ſuccès de cette journée. Ce Général s'étant approché du camp ennemi un peu avant le commencement du combat rentra dans le ſien pour y annoncer que le Roi de France venoit de faire publier dans ſon armée une défenſe ſous des peines capitales de faire quartier à aucun Eſpagnol. Cette nouvelle quoique fauſſe, fût crue de ſi bonne foi, & fit des im-

preſſions ſi fortes que preſque tous les Impériaux jurerent de n'accorder la vie à aucun des François, & de plutôt mourir que de ſe rendre. Ce ſerment eût les ſuites terribles qu'il devoit avoir ; il rendit l'Eſpagnol invincible dans l'action & féroce après la victoire.

Il n'y a guere de bataille plus célébre dans l'hiſtoire que celle de Pavie. Les vaincus y perdirent huit ou dix mille hommes, Bonnivet, la plûpart des Officiers conſidérables, & le Milanès entier. Cependant ces évenemens ſont ſi communs à la guerre, qu'on en auroit preſque perdu le ſouvenir, s'ils ne s'étoient trouvés liés au malheur de François I. Ce Prince, après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre de l'homme du monde le plus intrépide, fut forcé de ſe rendre ; mais il ne voulut ſe rendre qu'au Viceroi : *Monſieur de Lannoy*, lui dit-il en Ita-

lien, *voilà l'épée d'un Roi qui mérite d'être loué, puiſqu'avant de la perdre, il s'en eſt ſervi pour répandre le ſang de pluſieurs des vôtres, & qu'il n'eſt pas priſonnier par lâcheté, mais par un revers de fortune.* Lannoy ſe mit à genoux, reçut avec reſpect les armes du Prince, lui baiſa la main, & lui préſenta une autre épée, en diſant: *Je prie Votre Majeſté d'agréer que je lui donne la mienne qui a épargné le ſang de pluſieurs des vôtres. Il n'eſt pas convenable à un Officier de l'Empereur de voir un Roi déſarmé, quoique priſonnier.*

La crainte qu'on eut que les Lanſquenets, qui depuis long-tems n'avoient point reçu de ſolde, ne penſaſſent à ſe ſaiſir de François, pour en avoir la rançon, fit prendre la réſolution de le conduire au Château de Piſigithoné. Il y fut traité en Roi. Lannoy avoit pour lui le plus grand reſ-

pect, Pescaire une admiration sans bornes; & Bourbon une soumission approchante du repentir. Toute l'armée prenoit à ce Prince un vif intérêt qui étoit la plus grande consolation qu'il pût recevoir dans l'état où il se trouvoit. Un soldat Espagnol le lui témoigna d'une maniere singuliere : J'avois fondu, la veille de la bataille, lui dit-il, une balle d'or pour Votre Majesté, & six d'argent pour les principaux Seigneurs qui combattroient à ses côtés. Il ne m'est resté que la vôtre que je n'ai pas trouvé l'occasion d'employer. Je vous conjure, Sire, de l'accepter pour faire partie de votre rançon. Le Roi reçut avec bonté ce présent, loua celui qui le faisoit de sa franchise, & le remercia de sa générosité. Ce trait avoit été précédé d'un autre qui me paroît mériter de passer à la postérité. Un soldat François, dont l'histoire auroit dû conserver le nom, donna cent

écus à un Garde pour obtenir la permiſſion d'approcher du Roi priſonnier, & de lui ôter ſes bottes qu'il avoit encore long-tems après le combat. Le Prince fut extrêmement touché de cette attention, & il conçut pour ce ſoldat une eſtime qui procura ſon élévation.

Les Impériaux commençoient à peine à jouir de la tranquillité qui ſuit la victoire, lorſque des mouvemens leur firent craindre que quelques Puiſſances voiſines ne penſaſſent à délivrer leur Priſonnier. Ces ſoupçons bien ou mal fondées, firent arrêter qu'on le conduiroit dans le Royaume de Naples. Peſcaire jaloux de montrer à ceux de ſon pays le plus grand Roi de l'Europe, pris particulierement par ſa conduite & par ſa valeur, vouloit que ce fût par terre. Bourbon qui craignoit qu'une foible eſcorte ne laiſſât enlever ce Prince, & qu'une trop forte n'ex-

poſât le Milanès, vouloit avec tous les Généraux que ce fût par mer. Lannoy qui répondoit de tout, ne ſavoit à quoi ſe réſoudre : il ſentoit que même dans la Vice-Royauté, Bourbon & Peſcaire, maîtres abſolus des troupes, le ſeroient du Roi, & il croyoit très-dangereux de commettre un dépôt ſi précieux à la foi de deux mécontens, dont l'un accuſoit publiquement l'Empereur de perfidie, & l'autre d'ingratitude.

Le Vice-Roi étoit dans cet état d'incertitude, le plus terrible de tous pour un homme de ſon caractere, lorſqu'il en fut tiré par un événement des plus ſuprenans. Pour conſoler François I. dans ſa priſon, on l'avoit flatté que l'Empereur ſeroit ou aſſez généreux pour l'élargir ſans rançon, ou aſſez juſte pour n'exiger que des conditions raiſonnables. Les premieres propoſitions qu'on lui fit l'ayant détrompé, il imagina que s'il pouvoit aller lui-mê-

me en Eſpagne, il avanceroit plus les affaires dans une entrevûe avec Charles-Quint, que les Miniſtres des deux Cours, par des négociations de pluſieurs années. Il ſe confirma dans ſon opinion par l'habitude où il étoit de juger des inclinations d'autrui par les ſiennes; & il la propoſa au Vice-Roi comme l'unique moyen de donner bientôt la paix à la Chrétienté.

Lannoy charmé d'une ouverture que quelques Hiſtoriens prétendent qu'il fit le premier, y entrevit pourtant des inconvéniens. Il craignoit d'un côté que Bourbon & Peſcaire n'approuvaſſent pas une idée qui dérangeoit peut-être leurs projets, & il n'oſoit de l'autre éloigner des côtes d'Italie la flotte Eſpagnole qui devenoit néceſſaire au tranſport du Roi priſonnier. Le Prince applanit ces difficultés en ne laiſſant rien échapper qui pût faire pénétrer ſes vûes par ceux à qui on auroit inté-

t de les cacher, & en fourniſſant ſes
opres galeres pour le voyage. Il par-
: pour l'Eſpagne ; & lui qui avoit
mandé de n'être pas conduit à Pavie
rès la bataille ne craignît point d'al-
r ſervir de ſpectacle à une nation fiere
: dédaigneuſe.

L'Empereur qui ne fut inſtruit de
ette réſolution qu'à l'arrivée du Roi
ême, diſſimula la joie qu'elle lui
auſa avec autant de ſoin qu'il avoit
aché celle qu'il avoit reſſentie en ap-
renant le ſuccès de la journée de Pa-
ie. L'Europe entiere avoit eu les yeux
ur lui, pour voir de quelle maniere il
ecevroit la nouvelle d'une ſi belle vic-
oire, & toute l'Europe avoit été éton-
ée de la ſageſſe & de la modeſtie d'un
eune & puiſſant Prince, qu'aucun re-
vers de fortune n'avoit accoûtumé à
tant de modération. Il avoit pouſſé la
feinte juſqu'à défendre des feux de joie :
Les Chrétiens, avoit-il dit, *ne doivent*

ſe réjoüir que des victoires qu'on remporte ſur les Infideles. Charles continua ce perſonnage juſqu'à ce qu'il convint à ſes intérêts d'en prendre un autre. Alors il mit la liberté de François aux conditions les plus dures, les plus humiliantes, & pour lui ôter l'eſpérance d'y faire rien changer, il déclara qu'il ne le verroit point juſqu'à ce que les prétentions reſpectives des deux Couronnes euſſent été réglées. Cette dureté du Monarque inſpira de l'orgueil aux Grands, ou les autoriſa à le faire éclater. Ils prétendirent que le Roi de France devoit s'incliner en les ſaluant, au lieu de ſe découvrir ſeulement, ainſi qu'il étoit d'uſage. Ils obtinrent à cette occaſion, diſent quelques Hiſtoriens, qu'on diminueroit la hauteur de la porte de ſa chambre, afin que ſe tenant en déçà, ils puſſent s'attribuer l'inclination que le Prince ſeroit obligé de faire pour ſortir : mais il confondit

leur

r audace & leur adreſſe en ſortant à
ulons, & en leur préſentant le dos.
trait de mépris que méritoient peut-
: ceux ſur qui il tomboit; mais qui
it certainement trop bas pour le
nce qui ſe le permettoit, jetta dans
s les cœurs un commencement d'ai-
ur qui augmenta dans la ſuite, &
éclata à l'occaſion d'un évenement
s ſérieux.

Un des plus grands Seigneurs du
yaume joüoit avec le Roi, & joüoit
lheureuſement. François plus ſenſi-
au gain que la généroſité ne permet
l'être, & la bienſéance de le paroî-
, ſe livroit à une joie qui avoit quel-
: choſe d'inſultant. Il fit plus, il
itta aſſez bruſquement le jeu, quoi-
: l'Eſpagnol qui ſe montroit offenſé,
priât d'un air froid de le continuer.
ors le Grand perdant toute retenue,
ta ſur la table la ſomme qu'il avoit
rdue, & dit inſolemment; *Tu as rai-*

ſon de garder cet argent, il ſervira pour ta rançon. Cet outrage mit le Prince dans une ſi violente colere qu'il donna à l'Eſpagnol un grand coup d'épée dont il mourut peu de jours après. La Cour entiere ſe mit en mouvement pour obtenir juſtice de cette violence. L'Empereur qui ne pouvoit la punir quand même il l'eût deſiré, ne voulut pas la condamner : il répondit aux amis & aux parens du mort, que ſon inſolence méritoit la punition qu'il avoit reçue, & qu'il auroit dû ſe ſouvenir qu'un Roi étoit Roi par tout.

La Nation oublia bien-tôt cette leçon importante, ou en profita mal. Elle autoriſa long-tems par ſon aſſiduité, & par ſes éloges une Comédie ſur la bataille de Pavie, dans laquelle on voyoit le Roi de France terraſſé par un Eſpagnol qui lui mettoit le pied ſur la gorge, & qui l'obligeoit à lui demander la vie dans les termes les

s humilians. Cette indécente & ri-
ule farce fut joüée juſqu'à ce que
ieric Jobier de Barrault, Ambaſſa-
r de Henri IV. à la Cour de Phi-
e II. s'y étant trouvé par haſard,
nta ſur le théatre, & en préſence de
t le monde paſſa ſon épée au tra-
s du corps du perſonnage qui inſul-
ſi cruellement François I.

Ce Prince que la politique de l'Em-
eur retenoit en Eſpagne, & qui y
ffroit beaucoup de la hauteur des
nds, étoit d'un caractere trop vif
rop impatient pour ſoûtenir ſes mal-
rs avec fermeté. Il ſuccomba au-
: ſous le poids de ſa foibleſſe que
s celui de ſes revers ; & il fut at-
t d'une maladie dangereuſe. L'in-
t que Charles prenoit à la conſer-
on d'une vie dont la fin ruinoit ſes
jets, lui fit faire des réflexions : il ſe
ermina enfin à voir ſon priſonnier,
eſſayer de lui rendre par les fauſſes

promeſſes d'une liberté prompte, l'eſpérance & la ſanté que trop de dureté lui avoit ravies. Son Chancelier Gattinara qu'il conſulta ſur cette réſolution, la déſapprouva. Il ſoutint que l'Empereur ne devoit pas voir le Roi de France, ou qu'il devoit briſer ſes fers; parce qu'autrement cette civilité paſſeroit pour intéreſſée, & que la poſtérité auroit ſujet de ſoupçonner d'avarice une action qu'il pouvoit rendre la plus belle de ſon regne en la faiſant par un motif de généroſité. Ce langage tenu par le même homme qui, quelques mois auparavant, avoit été d'avis de rendre la priſon de François perpétuelle, parut à Charles une contradiction : il ne s'apperçut pas que les deux conſeils partoient d'un Miniſtre porté au grand, & qui n'ayant pû lui perſuader de recueillir tout le fruit qu'il pouvoit de ſa victoire, vouloit du moins l'engager à en tirer toute la gloire.

'Empereur qui n'avoit pas eu la fer-
té néceſſaire pour ſe fixer au premier
ces deux partis, manqua du déſin-
ſſement qu'il falloit pour embraſſer
econd. Il ſuivit le plan qu'il s'étoit
mé, d'abuſer de la crédulité de Fran-
s pour lui perſuader qu'il alloit être
re, dès que ſa ſanté ſeroit rétablie.
tte promeſſe arracha ce Prince au
nbeau, & l'arrivée de la Ducheſſe
Alençon ſa ſœur, chargée de traiter
ſa rançon lui rendit ſes forces. Il
avoit beſoin, non comme il l'avoit
ıéré pour prendre la route de ſes
ats, mais pour ſoutenir encore les
goûts & l'ennui de ſa ſituation. A
ſure que ſa guériſon avançoit, l'Em-
reur trouvoit des prétextes pour ré-
ler la négociation, convaincu qu'il
acheroit à l'impatience de ſon Pri-
nnier des ſacrifices qu'il n'avoit pû
ıtenir de ſa raiſon. François laſſé de
nt de délais, eut un mouvement de

dépit qui pouvoit paroître un effort de vertu : il proteſta qu'il étoit réſolu de finir ſes jours dans ſa priſon, & il donna à la Ducheſſe d'Alençon, qui repaſſoit les Pirenées, un acte ſigné de ſa main, par lequel il remettoit le gouvernement du Royaume entre les mains du Dauphin ſon Fils aîné, & lui permettoit de prendre la Couronne.

L'Empereur qui avoit approfondi le caractere de ſon Priſonnier, ne fut que médiocrement allarmé de cette démarche : il la regarda ou comme une feinte concertée, à laquelle on n'auroit aucun égard en France, ou comme un trait de légereté qui ſeroit bien-tôt retracté en Eſpagne. Pour ſavoir plus préciſément à quoi s'en tenir, & pour avancer peut-être le dénouement d'une ſcene, qui au gré de l'Europe entiere, duroit trop long-tems, il fit joüer un reſſort dont la force & la bonté lui étoient parfaitement connues.

Bourbon étoit passé d'Italie en Es-
gne pour veiller à ses intérêts durant
s négociations qui commencerent
abord après la bataille de Pavie, &
ıns lesquelles il prévoyoit bien que
s intérêts seroient discutés. Il avoit
é si mal reçu d'abord, que le Marquis
: Villane n'avoit consenti à le loger
ıez lui qu'en assûrant à l'Empereur
ı'il brûleroit son Palais dès que ce
rince en seroit sorti, ne pouvant se
:soudre à occuper dans la suite une
:meure qu'un traître auroit souillée.
)ès qu'il fut devenu nécessaire de don-
er de l'inquiétude aux François, on
ommença à témoigner au Connétable
ne considération extraordinaire. Char-
:s feignît de vouloir tenir toutes les
aroles qu'il lui avoit données, & il
arut déterminé à commencer par lui
aire épouser sa sœur.

Le Roi de France qui ne pouvoit
)as douter qu'il ne fût bien-tôt forcé

de rétablir Bourbon dans ſes biens ; fut effrayé du péril que couroit la Monarchie, ſi un Prince ſi puiſſant devenoit beaufrere de l'Empereur. Pour prévenir cet inconvénient, il demanda la Princeſſe pour lui-même, eſpérant que Charles qui s'opiniâtroit à ſe faire céder la Bourgogne conſentiroit à la laiſſer à la France comme dot de la Reine Eléonore, & que cette difficulté, la ſeule qui éloignât la paix, étant applanie, la tranquillité ſe trouveroit rétablie preſque d'elle-même entre les deux Nations.

Il eût été à ſouhaiter pour le bonheur de l'Europe, que l'Empereur eut eu aſſez de modération pour goûter ce tempérament. Malheureuſement il perſiſta à exiger la ceſſion d'une Province ſur laquelle il prétendoit avoir des droits, & comme & il l'avoit prévû, on eut la foibleſſe de la lui abandonner. François ne mit qu'une condition à ce

ſacrifice, c'eſt que ſa liberté précéderoit l'évacuation de la Bourgogne. Les Miniſtres Flamans peu éclairés, ou corrompus, comme on le publia depuis, opinerent pour cette condeſcendance : les Eſpagnols plus déliés ou plus fideles s'y oppoſerent. Charles, qui ne regardoit peut-être cet arrangement que comme une vaine formalité, ou qui croyoit avoir pris du moins des meſures infaillibles pour s'aſſûrer qu'on ne lui manqueroit pas de parole, ſe prêta à la délicateſſe de ſon Priſonnier. Alors rien ne s'oppoſant plus à la paix, elle fut ſignée aux conditions ſuivantes. 1°. Que le Roi de France céderoit la Bourgogne en pleine ſouveraineté. 2°. Qu'il renonceroit à tous ſes droits ſur Naples, ſur le Milanès, ſur Genes, & à l'hommage que lui devoient les Comtés de Flandres & d'Artois. 3°. Qu'il rétabliroit le Connétable dans ſes biens, Charges, & dignités. 4°.

Qu'il payeroit pour ſa rançon deux millions d'écus d'or. 5°. Qu'il donneroit à ſon choix pour ôtages ſes deux fils, ou le Dauphin, & douze Seigneurs qu'on déſignoit. 6°. Que s'il ne vouloit ou ne pouvoit tenir ſa parole, il retourneroit dans ſa priſon. Le ſceau de la réconciliation fut ſon mariage avec Eléonore, ſœur aînée de l'Empereur, & Veuve du Roi de Portugal.

Perſonne ne douta que ce traité de paix, ne devint l'époque d'une guerre longue & ſanglante. On ſuppoſoit que François I. qui avoit ſa gloire à réparer, ſes intérêts à ménager, & ſa vengeance à ſatisfaire, ſe livreroit à toute la vivacité, à toute l'impétuoſité de ſon caractere. Cette conjecture étoit d'autant mieux fondée, que le Prince trouva en rentrant dans ſes Etats, que ſon abſence n'avoit pas nui aux affaires, & que la Régente ſa mere avoit

profité avec beaucoup de courage, & de bonheur de l'inaction presqu'incompréhensible de l'Empereur, pour mettre les frontieres en état, & pour lever des troupes.

Les dispositions du Roi ne se trouverent pas telles qu'on les imaginoit ; les malheurs qu'il venoit d'éprouver lui avoient fait souhaiter une situation tranquille. Il étoit disposé de très-bonne foi à exécuter le traité de Madrid tout humiliant qu'il étoit, pourvû qu'au lieu de la cession de la Bourgogne, on se contentât de deux millions d'écus d'or : moyennant cet adoucissement, il promettoit d'observer une neutralité parfaite, & il abandonnoit l'Italie entiere au ressentiment & à l'ambition de son Rival.

Pour juger de la faute que fit l'Empereur en n'acceptant pas les offres de la France, & pour sentir qu'il se laissa plutôt emporter par le dépit de s'être

trompé, que conduire par la connoiſſance de ſes vrais intérêts, il ſuffit de rappeller ce qui s'étoit paſſé depuis la journée de Pavie.

Avant cet évenement mémorable, les Puiſſances d'Italie ſouffroient aſſez patiemment les Imperiaux dans le Milanès, & le Duc lui-même ne reſpectoit pas ſeulement les ordres de l'Empereur, il ſe ſoumettoit encore aux capriſes de ſes Généraux. La haine qu'on avoit conçûe contre les François étoit ſi vive qu'on ne croyoit pas pouvoir trop acheter l'avantage de les accabler. Lorſque le ſort des armes eût changé la face des affaires, les diſpoſitions des cœurs changerent auſſi. Le Pape & les Vénitiens craignirent un Vainqueur puiſſant, qui ne trouvoit preſque plus d'obſtacle, & dont les ſuccès pouvoient étendre les vûes juſqu'à leurs Etats. Cette conſidération leur fit ſouhaiter qu'on ne différât pas davantage

e donner à Sforce l'inveſtiture du Du-
ié de Milan, & qu'on en fît ſortir
ne armée, qui depuis ſa derniere vic-
oire, n'avoit plus d'ennemis à com-
attre. Pour forcer l'Empereur à ces
eux démarches qu'on ſentoit qu'il ne
roit jamais volontairement, il fut ar-
êté que tous les Princes d'Italie uni-
oient leurs forces, & qu'ils ſerviroient
a cauſe commune de tout leur pouvoir.
l falloit une ame forte & agiſſante pour
nouvoir & pour régler ce corps com-
oſé de tant de membres : on crut la
oir dans Peſcaire qui commandoit
lors l'armée de l'ennemi commun.

Ce Général avoit les vices qu'il fal-
oit pour ſe laiſſer ſéduire, & les talens
néceſſaires pour bien ſervir le parti
qu'il embraſſeroit : il étoit altier, faux
& ambitieux ; mais brave, vigilant,
ferme, actif, inépuiſable en reſſour-
ces, l'idole des troupes. Un méconten-
tement qu'il avoit eu de l'Empereur

l'avoit disposé à écouter des propositions contraires à ses engagemens. De cette disposition à une défection réelle le chemin est facile & court. On espera qu'il le feroit si cette importante négociation étoit conduite avec l'art, le secret, & les ménagemens convenables. En effet, après avoir eu, ou montré des scrupules qui pouvoient être également les suites d'un reste de probité, ou des preuves de son ambition, il céda à l'éloquence de Jerôme Moroné, & à l'offre qu'on lui fit de la Couronne de Naples. A cette condition il s'engagea à disposer les troupes Impériales de telle sorte qu'elles pourroient être aisément accablées par les Milanois, & à marcher si rapidement avec l'armée des Confédérés vers les Etats qu'on lui destinoit, qu'ils ne feroient point ou peu de résistance. Par ce sistême l'Empereur se trouvoit chassé de l'Italie qui recouvroit son ancienne

rté, & ſa premiere tranquillité.
Ce projet n'avoit rien de chimérique ; mais on s'étoit vû réduit à le communiquer à tant de perſonnes, qu'il étoit preſque impoſſible qu'il reſtât ſecret ; auſſi Charles en fut-il inſtruit, comme qu'on ait jamais ſu, ni preſque ſoupçonné par quel canal. Peſcaire, averti à propos que ſes menées étoient découvertes, envoya un homme de confiance à l'Empereur pour lui apprendre une choſe qu'il ſavoit déja, & pour tâcher de lui perſuader qu'il n'avoit feint d'épouſer les intérêts des confédérés que pour ſe mettre à portée de connoître & de traverſer leurs deſſeins. Ce Prince qui imagina qu'il étoit indigne convenable à ſa dignité de faire ſemblant de croire ce qu'on lui diſoit, & de s'eſſayer de tirer de cette trahiſon une vengeance qui n'étoit pas ſûre, donna à ſon Général de recueillir le plutôt qu'il pourroit le fruit de ſon in-

trigue, & d'en amener insensiblement le dénouement. Il fut tel que Charles le souhaitoit, & que ses intérêts le demandoient. Moroné attiré à Novare sous prétexte de prendre des arrangemens décisifs, & une derniere résolution, fut arrêté par son complice, & interrogé juridiquement. Dès qu'il eût avoué qu'il avoit agi dans toutes ses démarches par ordre de son Maître, Pescaire se crut obligé à traiter ce Prince en criminel de lese-Majesté : il lui demanda la garde de ses fortereſſes, comme nécessaire à la sûreté des troupes Imperiales, & comme une preuve de soumission qui pourroit calmer l'Empereur. Le Duc qui se trouvoit sans force, sans conseil & sans espérance, n'osa refuser ce qu'on exigeoit, & mit lui-même ses ennemis en possession de toutes ses Places. Il croyoit qu'un sacrifice si grand & si difficile seroit suivi de quelque tranquillité : mais son persécuteur

uteur qui avoit une perfidie à faire
olier, pouſſa l'outrage juſqu'à vou-
ſe rendre maître du Château de
lan. Sforce qui n'avoit que cette
aite refuſa de la livrer, & y fut aſſié-
Peſcaire la preſſoit vivement, lorſ-
il périt d'une mort qui parut violen-
Les ſoupçons de poiſon tomberent
lement & ſur les Eſpagnols qui ne
toient pas qu'il ne fût entré dans la
ſpiration, & ſur les confédérés qui
laignoient d'en avoir été trahis. Cet
nement n'eut pas les ſuites qu'il
voit avoir, par l'attention qu'eut
npereur d'envoyer ſans délai Bour-
pour continuer le ſiége.
elle étoit la ſituation des choſes,
que François I. ſorti de priſon con-
à Cognac le 22 Mai, 1526. un
é avec le Pape, les Venitiens, &
)uc de Milan. Le but de cette li-
dont le Roi d'Angleterre fut de-
déclaré Protecteur, étoit de faire

mettre en liberté les Fils de France, d'affermir Sforce dans ſes Etats, & de remettre l'Italie entiere dans la ſituation où elle étoit avant la guerre. Il faut développer comment des prétentions ſi juſtes, & des projets ſi ſages eurent une iſſue tout-à-fait funeſte.

Le Roi de France qui n'étoit entré dans la confédération que pour intimider l'Empereur & l'engager à accepter un équivalent pour la Bourgogne, agit d'abord mollement. Outre cette raiſon qui étoit connue, il y en avoit une autre qu'on ne ſoupçonna pas : il craignoit que s'il faiſoit des efforts trop prompts & trop heureux pour chaſſer les Impériaux de la Lombardie, il ne ſe vit abandonné dans la ſuite des Alliés, ou que du moins ils n'agiſſent pas avec aſſez de vigueur & de zele pour lui faire rendre ſes enfans. Ces conſidérations politiques étoient fortifiées par ſon goût pour le plaiſir, par le déran-

ment de ſes finances, & par le mé-
ntentement des Suiſſes qui lui refu-
ent des troupes.

Le Roi d'Angleterre qui ſans s'en
percevoir avoit été entraîné juſqu'a-
s dans le parti de la Maiſon d'Autri-
e par l'ambition de Wolſey, n'étoit
tré dans la ligue que pour ſervir la
ngeance de ſon Favori. Ce Cardinal
i avoit compté deux fois ſur les ſer-
ces de l'Empereur pour parvenir au
Siége; avoit été trompé deux fois
ns ſes eſpérances. Cette ingratitude
oit jetté dans ſon cœur un commen-
nent d'aigreur que les manieres plei-
s de froideur & de mépris qui ſuivi-
nt la journée de Pavie tournerent en
ne: le Prince qui, juſqu'alors, lui
oit écrit lui-même toutes ſes lettres
ec cette ſouſcription: *Votre fils &*
ſin Charles, ne ſigna plus depuis
te victoire *que Charles*, des lettres
ites de la main d'un Sécretaire.

L'orgueilleux Wolsey voulut punir cet outrage en armant son Maître contre son ennemi : mais comme c'étoient les insinuations de son Ministre plutôt que des raisons d'état, ou ses passions particulieres qui avoient engagé Henri dans cette démarche, il ne la regarda presque pas comme un engagement sérieux.

Le Pape qui étoit irrésolu par caractere, intriguant par goût, & par le malheur des circonstances en guerre avec les Colonnes, ne pouvoit pas servir fort utilement la cause commune. Il étoit refroidi d'ailleurs par l'inaction des Rois d'Angleterre, & de France, qui ne faisoient point de diversion dans les Pays-Bas, & du côté des Pirenées, quoiqu'ils s'y fussent engagés, & qui n'envoyoient pas en Italie, l'un l'argent, & l'autre les troupes qu'ils avoient promis.

Les Venitiens étoient dans une posi-

on fort dangereuſe, parce que l'Em-
reur qui les haïſſoit formoit des pré-
itions ſur les Etats de terre ferme, &
'ils étoient voiſins du théatre de la
erre. Ces raiſons devoient naturelle-
nt les déterminer à déployer leurs
rces & à prodiguer leurs richeſſes
ur faire finir le péril, ou du moins
ur l'éloigner; d'autres raiſons s'y
poſoient: ils ſe perſuadoient que plus
feroient d'efforts, moins les autres
onfédérés ſe croiroient obligés d'en
re; ainſi la République s'expoſoit à
rir pour vouloir trop engager ſes Al-
s à ſa conſervation.

François Sforce n'avoit été qu'un
rſonnage de théatre, depuis qu'il
oit rentré dans le Milanès. On s'étoit
abord ſervi de ſon nom pour en chaſ-
les François, & enſuite de ſes liai-
ns avec Peſcaire pour l'en dépouiller.
orſqu'il entra dans la ligue, il étoit
iégé par les Imperiaux dans le Châ-

teau de ſa Capitale, & à la honte des Confédérés, il fut obligé de le rendre peu de tems après. Le Duc d'Urbin fut la principale cauſe de ce malheureux évenement.

Ce Général étoit lent & irréſolu : il voyoit toujours tant de raiſons d'agir, & de n'agir pas, qu'il paſſoit à diſcuter le tems qu'il auroit dû employer à combattre. Son imagination qui ſe frappoit aiſément, groſſiſſoit toûjours à ſes yeux les forces de l'ennemi, & diminuoit le nombre de ſes propres troupes. Il avoit le défaut ordinaire aux hommes timides d'ôter le courage à ſes ſoldats, en ne leur en croyant point, & d'enfler celui de l'ennemi en lui en ſuppoſant trop. Les avantages qu'il avoit pour attaquer, & ceux que lui procureroit la victoire ne ſe préſentoient jamais à lui : ſon eſprit ne voyoit que les haſards d'une action, & les ſuites d'une défaite ; tout juſqu'à la réputation qu'il

voit de ſavoir ſupérieurement la guer-
e, nuiſit à la cauſe qu'il défendoit :
es Maîtres ébloüis par l'éclat de ſon
om, approuvoient aveuglément tou-
es ſes démarches ; & ſes ſubalternes
ccablés par le poids de ſon autorité,
'oſoient être d'un avis différent du
ien, ou craignoient de le ſoutenir.

Avec le caractere que nous venons de tracer, il n'étoit pas poſſible de rien faire qui exigeât un peu de hardieſſe ou d'activité. Auſſi le Duc d'Urbin, quoiqu'à la tête de vingt mille Venitiens, d'un corps conſidérable de troupes de l'Egliſe, & d'environ cinq mille Suiſſes, laiſſa-t-il prendre le Château de Milan à ſa vûe par un Général infiniment moins fort, mais plus hardi, & plus vigilant. Les ſecours qui lui vinrent de France pouvoient l'aider à réparer ſa faute : jamais les Imperiaux n'auroient reſiſté aux conſpirations qu'occaſionnoient tous les jours dans

Milan leur cruauté & leur avarice ; & aux efforts de l'armée confédérée. Heureuſement pour eux, le Duc d'Urbin s'amuſa à aſſiéger Cremone. Les affaires de la ligue furent ruinées par cette entrepriſe fatale quoiqu'heureuſe. Un orage qui auroit été infailliblement diſſipé, ſi on eût pris un meilleur parti, força le Pape à rappeller ſes troupes ; & le Connétable de Bourbon eut le tems de recevoir d'Allemagne les Lanſquenets qu'il en attendoit.

Ce Prince que l'inexécution du traité de Madrid fixoit néceſſairement dans le parti où il s'étoit jetté, ſe maintenoit dans la Lombardie avec fort peu de troupes & ſans argent. L'Empereur étoit hors d'état de fournir ni l'un ni l'autre ; il lui convenoit mieux de les employer dans les Pays-Bas, & en Eſpagne pour y faire échoüer les entrepriſes qu'y devoient naturellement former les Rois de France & d'Angle-

terre. L'Allemagne pouvoit fournir des ſecours à ſon Chef, & elle le fit; non comme on l'eſpéroit, mais d'une maniere qui mérite d'être remarquée par l'hiſtoire.

Quelques Lanſquenets enrichis par les dépouilles des malheureux Milanois que Bourbon avoit été obligé, par les circonſtances de leur abandonner, s'étoient hâtés d'aller dépoſer leur butin dans leur pays, montrant en cette occaſion deux exemples rares, d'économie dans un ſoldat, & de fortune arrivée par le moyen de la guerre. Leurs Compatriotes frappés par cette ſingularité, parurent déterminés à s'expoſer aux mêmes périls, pour ſe procurer les mêmes avantages. Georges Fronſberg qui s'étoit ſi fort diſtingué dans les dernieres guerres d'Italie, & qui depuis la journée de Pavie, vivoit dans ſa Patrie avec beaucoup d'éclat & de dignité, remarqua ces diſpoſitions, & penſa

à en profiter. Cet homme ſingulier étoit comme ſûr de ne point trouver d'obſtacle : malgré l'obſcurité de ſa naiſſance, il pouvoit compter ſur la conſidération des Princes, & ſur le zele des Officiers & des ſoldats qui avoient autrefois ſervi avec lui & auxquels ſa maiſon avoit été toûjours depuis ouverte. Son projet ne fut pas plutôt devenu public qu'il vit venir à lui de toutes parts tout ce qui ſe ſentoit du goût pour la guerre. Il choiſit dans cette multitude environ vingt mille hommes, qui moyennant un écu chacun payé d'avance, le ſuivirent du fond de l'Allemagne juſques dans le Milanès. Une attaque d'appoplexie qui le mit hors d'état d'agir, dès qu'il eut joint les Eſpagnols dans le Plaiſantin, rendit Bourbon plus fort en le rendant maître abſolu des deux armées.

Ce Général tranquille pour le Milanès, où il avoit laiſſé Antoine de Leve

avec ſept ou huit mille hommes, & ſûr de n'être que foiblement traverſé par un ennemi irréſolu & découragé, ſe trouva le maître de ſes opérations. Il eut ſucceſſivement des vûes ſur Plaiſance, ſur Boulogne, & ſur Florence: quelques difficultés & d'autres vûes plus étendues lui firent abandonner ces projets; il ſe fixa au Sac de Rome. Une réſolution auſſi violente pouvoit partir de pluſieurs principes; ou du deſir d'enrichir ſon armée pour ſe l'attacher; ou de l'envie de donner de l'éclat à ſon parti; ou du deſſein de ſe rendre agréable à l'Empereur, en le vengeant du principal inſtrument de la ligue; ou enfin, ce qui n'eſt pas ſans vraiſemblance, de l'eſpérance de s'ouvrir un chemin au Trône de Naples, où il pouvoit s'aſſûrer qu'il ſeroit maintenu par la meilleure partie de l'Europe, ſi elle l'y voyoit une fois aſſis. Il ne ſeroit pas impoſſible auſſi que Bour-

bon n'eût été déterminé à cette entrepriſe la plus utile & la plus brillante de toutes celles qu'il pouvoit former, que parce qu'elle étoit devenue la plus facile, depuis que le Pape qui venoit d'acheter du Vice-Roi de Naples une Tréve de huit mois, avoit licencié ſes troupes.

Quoiqu'il en ſoit de ces conjectures qui ont toutes quelque fondement dans l'hiſtoire, la marche de l'armée Imperiale n'eut pas plutôt averti Rome du péril qu'elle couroit, qu'on réclama les engagemens contractés par le Comte de Lannoy de garantir de toute invaſion l'Etat Eccleſiaſtique. Soit que le Vice-Roi agit ou qu'il n'agit pas de bonne foi, il fit part du traité au Connétable, qui pour amuſer le Pape, promit d'abord de s'y conformer, & qui enſuite prétendit être dans l'impoſſibilité de le faire, ſous prétexte qu'il étoit pourſuivi par les Confédérés, & qu'il

'étoit pas le maître de ſes troupes.

Tandis que ces négociations du-oient, l'armée avançoit à grandes jour-ées. Elle ne craignoit ni la faim, ni la atigue, ni l'ennemi, depuis qu'on lui voit annoncé ſon terme. L'eſpérance l'un riche & immenſe butin faiſoit une mpreſſion ſi vive & ſi agréable ſur ous les ſoldats, qu'ils étoient diſpoſés, liſoient-ils, à ſuivre le Connétable, *voulût-il les mener à tous les diables*, ajoûtant que ſi on s'oppoſoit à leurs volontés, *ils renverſeroient le monde entier*. L'habitude qu'il avoit contractée de marcher à leur tête, d'être vêtu comme eux, & de les entretenir familierement ſans nuire au reſpect, ajoûtoit beaucoup à la confiance, & à l'attachement. Ils pouſſoient leur admiration pour lui juſqu'à le préférer à Scipion, à Annibal, & à Céſar. Ces diſpoſitions entretenues, augmentées même par le pillage des petites Villes

qu'ils trouvoient dans leur marche, les soutint jusqu'au cinquieme Mai 1527, jour auquel ils camperent à la vûe de Rome.

Bourbon demanda sur le champ passage par la Ville sous prétexte de continuer sa marche vers le Royaume de Naples. Le Pape qui n'avoit pas à craindre un siége, & qui se flatta de pouvoir resister à une attaque brusque, refusa ce qu'il ne pouvoit accorder sans risque, & se prépara à soutenir avec des Bourgeois contre des troupes aguerries un assaut qui ne fut renvoyé qu'au lendemain. Le Connétable vêtu exprès d'un habit blanc pour être, disoit-il, le premier but des Assiégés, & la premiere enseigne de ses soldats, appuyoit lui-même une échelle contre la muraille, lorsqu'il reçut un coup mortel. Dans cette extrémité il ne perdit ni le courage, ni le jugement. Comme ce malheur pouvoit n'avoir pas été remar-

ié dans la chaleur de l'action, & qu'il iroit pû, s'il étoit devenu public gla-er l'ardeur du ſoldat, il ordonna froi-ement au Capitaine Jonas ſon ami de couvrir d'un manteau ſous lequel il xpira quelques inſtans après. Les trou-es continuerent vivement l'attaque ans être inſtruites de la perte qu'elles voient faite. Lorſqu'elles l'eurent ap-riſe après la victoire, elles ſe jette-ent ſur les Romains, en criant pour 'exciter au carnage : *Carne, carne, angré, ſangré, ſierra, ſierra, Bour-on, Bourbon.*

Rome ne fut pas ſeulement quelques jours en proie à l'avarice, à la brutali-té, à la barbarie du Vainqueur, com-me le ſont ordinairement les Villes em-portées d'aſſaut. Ces horreurs durerent deux mois entiers. Palais, Monaſteres, Egliſes, tombeaux, tout fut fouillé & dégradé. On maſſacroit le Citoyen pauvre, parce qu'il n'avoit rien à don-

ner, & on mettoit le riche à la torture pour le forcer à donner tout ce qu'il avoit. Les Allemans, la plûpart Luthériens, ſe plaiſoient à couvrir d'opprobre les Evêques & les Cardinaux, & à les accabler des plus ſanglans outrages. Les Italiens violoient les vierges dans leur Cloître; & les Eſpagnols forçoient les Romains les plus diſtingués par leur rang ou par leur naiſſance à être les témoins du déshonneur de leurs femmes. La Capitale du monde Chrétien avoit été ſaccagée cinq fois, & n'avoit vû que la moindre partie des forfaits dont elle étoit alors la victime.

Le Pape qui, au lieu de ſortir de Rome comme il le pouvoit pour ſa ſûreté, & comme il le devoit pour le bien de ſes Sujets, s'étoit retiré par entêtement dans le Château S. Ange, y fut aſſiégé par le Prince d'Orange, qui depuis la mort de Bourbon, commandoit l'armée Imperiale. Il comptoit pour

ſa délivrance ſur les forces des
fédérés : mais le Duc d'Urbain
contre tous les Médicis, depuis
Leon X. l'avoit dépouillé de ſes
s, ſacrifia ſon devoir, ſa gloire,
Ligue à ſa haine. Par un rafine-
: de vengeance qui n'eſt que de
ins peuples, il ſe montra à Cle-
: ſur les hauteurs, & il ſe retira dès
eût été vû. Cette retraite, en
t tout eſpoir de ſecours au Pape,
ſtermina à s'accommoder avec ſes
ıqueurs. Il s'engageoit par ſon trai-
livrer quelques Places que les Ve-
ns, André Doria, les Florentins,
uc de Ferrare qui en étoient en
ſſion, ſes propres Sujets eux-mê-
ıu'il avoit fait avertir ſecretement
es intentions, refuſerent conſtam-
: de rendre. Comme on étoit con-
ı qu'il ne ſeroit mis en liberté qu'a-
que cette condition auroit été rem-
, il fut cinq mois entiers dans le

Château Saint Ange. Son ſort changea pourtant, parce que lorſqu'il ne fut que priſonnier, il ſe vit à l'abri de la famine, dont il avoit éprouvé toutes les horreurs dans le tems du ſiége.

Tandis que toutes ces ſcenes ſe paſſoient en Italie, l'Eſpagne en fourniſſoit encore de plus ſingulieres. L'Empereur qui auroit pû mettre le Pape en liberté par une ſimple lettre, ordonnoit des Proceſſions pour demander à Dieu ſa délivrance. Il faiſoit différer les réjouiſſances qu'on avoit préparées pour la naiſſance de ſon fils Philippe, & il prenoit le deuil pour un évenement qu'il avoit ſouhaité, & qui le combloit de joie. Cette comédie dura juſqu'à ce que l'armée des Alliés s'étant miſe en mouvement, il jugea qu'il lui ſeroit plus honorable de relâcher ſon Priſonnier, que facile ou avantageux de le retenir.

La nouvelle ligue formée contre

npereur fut compoſée des Rois de
ıce & d'Angleterre, des Venitiens
es Florentins, des Ducs de Milan
e Ferrare, & du Marquis de Man-
. Lautrec commanda leurs forces
ıies. Loin de briguer cet honneur,
refuſa, parce qu'il craignoit qu'on
e laiſſât manquer des ſecours néceſ-
ıs pour faire heureuſement la guer-
& François qui ne l'eſtimoit gue-
& qui ne l'aimoit plus, opinoit lui-
ne pour un autre choix. Ils furent
gés de ſacrifier l'un ſes raiſons, &
tre ſes répugnances à la cauſe com-
ıe : pluſieurs Membres de la Con-
ération ayant déclaré qu'ils ſe reti-
ıient ſi on leur donnoit un autre Gé-
ıl. Lautrec paſſa les Alpes à la tête
ıe belle armée : il s'en ſervit pour
ıire la plus grande partie du Mila-
ſous les loix de Sforce; ſes opéra-
ıs furent vives, ſages & ſavantes.
es auroient procuré la priſe de la

Capitale, ſi le Duc de Milan, & les Venitiens avoient été crus. Ils s'appuyoient ſur la facilité d'y forcer Antoine de Leve trop foible pour réſiſter à la fois aux ennemis du dehors & du dedans; ſur l'importance de couper les ſecours de l'Allemagne aux Imperiaux pour les empêcher de ſe ſoutenir à Rome & à Naples. Enfin, ſur la néceſſité d'aſſûrer une retraite aux François, au cas que les expéditions qu'ils alloient commencer fuſſent malheureuſes.

Ces avantages étoient ſenſibles : mais on craignoit d'un côté en France que ſi les Venitiens n'avoient plus rien à redouter des Imperiaux, ils n'agiſſent mollement pour la conquête de Naples; & on vouloit de l'autre laiſſer indéciſe la poſſeſſion du Milanès afin de pouvoir le ſacrifier s'il en étoit beſoin à l'Empereur pour l'engager à ſe relâcher ſur l'article de la Bourgogne. C'étoit ſur ces deux pivots que devoit

porter la conduite de Lautrec. Tout eût été perdu s'il ſe fût laiſſé pénétrer : heureuſement les circonſtances favoriſerent ſon ſecret. Tandis qu'on lui faiſoit le plus d'inſtances pour le déterminer au ſiége de Milan, le Pape le preſſoit de marcher à Rome pour le mettre en liberté, puiſque c'étoit le principal motif de la ligue : les Florentins appuyoient vivement ce ſentiment dans la crainte que les Imperiaux ne quittaſſent Rome pour ſecourir le Milanès, & ne fiſſent en paſſant leurs ravages ordinaires ſur les terres de la République. Quoique ces raiſons ne fuſſent pas celles du Général, elles lui ſervirent de prétexte pour laiſſer au Duc de Milan & aux Venitiens le ſoin d'achever la réduction de la Lombardie, & pour prendre avec ſon armée la route de Rome. Sa marche, quoique lente, parce qu'il attendoit l'iſſue d'une négociation qu'on avoit entamée

en Eſpagne, produiſit peut-être plus d'effet qu'il ne s'en étoit promis. Clement fut relâché, & cet évenement mit Lautrec à portée d'exécuter les vûes qu'il avoit ſur le Royaume de Naples. Il y arriva ſur la fin de Février 1528.

Les Imperiaux l'y avoient précédé de quelques jours. Ils arrivoient, ſi fort affoiblis par la peſte & par la débauche, de l'Etat Eccleſiaſtique où ils avoient vêcu environ huit mois ſans regle & ſans diſcipline, que ſi on les eût pourſuivis un peu vivement, il n'en ſeroit pas échappé un ſeul, & il n'auroit fallu que parcourir enſuite le Royaume pour le ſoumettre. Les François en s'amuſant mal-à-propos à prendre les Places qu'ils trouverent ſur leur route, laiſſerent au nouveau Vice-Roi Moncade, le tems de ſe fortifier dans la Capitale. Cette faute en rendit le ſiége long, difficile, meurtrier; & don-

occaſion à un évenement qui eût ſuites importantes.

André Doria le plus grand homme mer de ſon ſiecle, étoit entré au vice de François I. & y avoit appor- la hauteur, le courage & les mœurs ın Républicain. Les Miniſtres ac- ıtumés aux déférences, & aux baſ- es des Courtiſans, conçurent aiſé- nt de la haine contre un Etranger i ne vouloit recevoir des ordres que Roi. Comme l'habitude de dépen- : d'eux n'étoit pas encore bien for- ée parmi les Grands, ils craignirent 'un exemple comme celui-là, ne re- dât les progrès de la ſervitude géné- e qu'ils introduiſoient avec ſuccès ns le Royaume. Pour prévenir le pé- qui menaçoit leur autorité naiſſante, conſpirerent la perte d'un homme ont ils n'étoient devenus ennemis que arce qu'il n'avoit pas voulu être leur clave. On ne pouvoit y parvenir

qu'en dégoûtant le Roi de lui, ou en le dégoûtant du Roi. Ces deux moyens ſe prêtoient de la force l'un à l'autre, ils ne furent pas ſéparés. Doria ſe vit inſenſiblement négligé, oublié, inſulté même. Il n'étoit ni payé de ſes penſions, ni écouté dans les Conſeils, ni conſulté ſur les affaires. Ce traitement lui arracha des plaintes & des menaces fort vives, qui rapportées dans de certains tems, & dans certaines circonſtances, le firent paſſer, par degrés, dans l'eſprit du Monarque qu'il ſervoit pour un importun, un avare, un orgueilleux; & enfin pour un homme d'une humeur incompatible.

Telle étoit la diſpoſition des eſprits, lorſque Doria reçut à Gênes où il demeuroit ordinairement, ordre de bloquer Naples par mer, tandis que Lautrec l'aſſiégeoit par terre. Son neveu ſur lequel il ſe déchargea de cette commiſſion, toute importante qu'elle étoit,

porta une victoire complette sur les
ignols, & lui envoya du Guart,
onne, & d'autres Prisonniers de
que, pour qu'il en tirât rençon,
ormément au Traité qu'il avoit
vec la France. Le refus qu'on fit
consentir, quoiqu'on s'y fût enga-
augmenta le mécontentement de
ia. Il ne se borna plus dès-lors à
oir disposer à son gré des Prison-
, il exigea qu'on rendit la liberté
Patrie, & qu'on lui restituât Sa-
ie, qu'on en avoit démembrée pour
iblir.
e Roi qui dans le fonds estimoit
a, & qui craignoit de le perdre,
hoit à le contenter. Il trouvoit que
élité d'un homme si utile, & l'en-
n de douze galeres que la Répu-
e lui offroit, étoient un dédom-
ment suffisant des sacrifices qu'on
opposoit de faire. Malheureusement
ntérêts particuliers qui ruinerent

toûjours les affaires de ce regne, empêcherent l'accommodement. Montmorency à qui on avoit abandonné les impôts qui ſe levoient à Gênes ne fut pas aſſez généreux pour ſacrifier au bien de l'Etat cette eſpece d'uſurpation. Pour ſe l'aſſûrer même davantage, il ſe propoſa de perdre le ſeul homme qui pouvoit lui en rendre la poſſeſſion incertaine, & avec le ſecours de Duprat il en vint à bout. François pris par le foible commun à tous les Princes, de croire trop légérement leur autorité mépriſée, ordonna que Doria fut arrêté.

Quand l'exécution de cet ordre eût été ſûre & facile, il eût été toûjours très-imprudent de le donner. La bonne politique ne vouloit pas qu'on ſe privât volontairement du ſeul homme capable d'établir d'abord, & de maintenir enſuite la domination Françoiſe en Italie. Le Favori & le Miniſtre

uglés par leur haine, leur orgueil
eur avarice, firent une plus grande
e encore : ils traiterent cette im-
ante affaire avec ſi peu de miſtere
Doria fut averti de tout, & ils
ent ſi mal leurs meſures qu'il leur
appa. Les intérêts de ſa vengean-
utant que les précautions pour ſa ſû-
le déterminerent à porter aux Im-
aux ſon crédit, ſes conſeils, ſa ré-
ation, & ſon expérience. Il parut
ant Naples, non pour lui couper
vivres, comme il s'y étoit engagé
efois, mais pour lui en fournir. Ce
tre-tems acheva d'abattre Lautrec,
luttoit depuis long-tems contre
nemi, la peſte, la miſere, & la fa-
ne. Il mourut en déteſtant les mau-
s Citoyens dont l'Etat, l'Armée,
ui étoient les victimes. *

Le corps de Lautrec n'ayant pas été en-
eli avec la décence convenable, un Sei-
ur Eſpagnol lui fit élever généreuſement

Quoique ce Général eut de grands défauts, & que dans le cours de cette expédition, il eut fait des fautes capitales, aucun de ſes ſubalternes n'étoit capable de le remplacer. Le Marquis de Salupes qui prit après lui le commandement des troupes, étoit celui qui avoit le plus d'expérience; mais il manquoit de vûes, d'audace, & d'activité; trop borné pour tirer un grand parti même d'une poſition excellente, il étoit bien éloigné de rendre utile ou honorable la dangereuſe ſituation où il ſe trouvoit. Le ſuccès du ſiége étoit une eſpece de chimere dont Lautrec s'étoit trop long-tems entêté, & que

quelques années après un Tombeau de marbre, avec cette Epitaphe : *Odeto faxio Lautreco Conſalvus Ferdinandus, Ludovici filius Corduba, magni Conſalvi nepos, cum ejus oſſa, quamvis hoſtis in avito Sacello ut belli fortuna tulerat, ſine honore jacere comperiſſet, humanarum miſeriarum memor, Gallo Duci, Hiſpanus Princeps poſuit.*

ſucceſſeur fit bien d'abandonner.
rit malheureuſement un parti ſi ſage
ıomme ſans cœur & ſans conduite.
lieu de raſſembler les membres
rs de ſon armée, & de la mener,
ıme cela étoit facile, dans un poſte
, ou un air ſain & de bonnes ſubſiſ-
ces l'auroient rétablie, il ſe retira en
ordre avec le peu qu'il avoit de trou-
. Elles furent battues & preſque
ruites dans leur retraite par les Im-
iaux ſortis de Naples. Ce qui avoit
ıappé ſe rendit bien-tôt après dans
erſe à des conditions honteuſes, &
bligea à évacuer le Royaume ſans
peaux & ſans armes. Le Général
enu priſonnier, fut aſſez lâche pour
ıloir engager les François, les Ve-
iens, & les autres Alliés à rendre
ĸ mêmes conditions les Places dont
étoient les maîtres dans la Capita-
te, l'Abruzze, & la Calabre: ils
uſerent de le faire, & leur courage

fut juſtifié par le ſuccès. Avec un peu de bonheur, & beaucoup de conduite, ils réuſſirent à ſe maintenir dans leurs conquêtes juſqu'à la Paix.

Il eſt vrai qu'une circonſtance particuliere les favoriſa. Doria qui étoit aſſez fort pour les forcer ou pour leur couper les vivres, regarda avec raiſon leur ſoumiſſion comme une choſe à-peu-près indifférente, & s'occupa de vûes plus étendues. Des deux projets qu'il avoit formés de ſe venger des François, & de rendre la liberté à ſa Patrie, il avoit exécuté le premier en aſſûrant à l'Empereur le Royaume de Naples; & s'étoit préparé le ſuccès du ſecond par les ſages meſures qu'il avoit priſes. Inſtruit par l'hiſtoire & convaincu par ſes reflexions que la déſunion des Génois les avoit dans tous les tems préparés à la ſervitude, il imagina pour la finir d'anéantir les factions qui continuoient à les diviſer. Ses

iffaires ſe conduiſirent avec tant
reſſe qu'ils réuſſirent à réunir tous
eſprits ſans être traverſés par les
nçois qui ne pénetrerent pas le but
ie politique ſi ſimple. Alors Doria
procha de Genes avec ſes Galeres.
ɔique Barbezieux commandât ſur la
: une flotte nombreuſe, il n'oſa diſ-
:r l'entrée du Port à un homme d'un
nt ſi ſupérieur au ſien ; & Trivulce
, pour éviter la contagion qui ra-
eoit la Ville, s'étoit retiré dans le
ìteau, & avoit diſperſé ſes forces
s la campagne, ſe trouva hors d'é-
de défendre ſa Place. Le ſort de la
ɔitale décida la révolution. La Ci-
ele, Savone, toutes les terres de la
publique ſecouerent le joug étran-
; & le Libérateur qui auroit pû
rvir ſa Patrie, eut la généroſité d'y
blir le Gouvernement qui ſubſiſte
:ore aujourd'hui. On lui érigea une
;ue, avec cette inſcription : *Andreæ*

Auriæ, civi opt. felicissimoque vindici, atque autori publicæ libertatis : Senatus populusque Genuensis posuit.

La destinée de Genes décida du sort de la Lombardie. Les Espagnols se servirent heureusement des Ports de la République pour faire passer à Antoine de Leve des secours foibles en eux-mêmes, mais considérables par l'usage qu'il en savoit faire. Ce Général presque réduit à la seule Ville de Milan, s'y voyoit toûjours à la veille d'être accablé par les forces réunies de Venise, du Milanès, & de la France. Sa politique étoit & devoit être de traîner les choses en longueur. Il pouvoit espérer ou qu'il diviseroit ses ennemis, ou qu'il les lasseroit, ou enfin qu'il feroit naître quelque occasion favorable de les accabler. Avec l'esprit de système qu'il avoit, & le génie de la guerre, il devoit vaincre tôt ou tard des Chefs irrésolus, foibles & imprudens, tels

: qu'étoient le Duc d'Urbin, Sforce
e Comte de S. Pol. Ce moment ſe
ıttendre, mais il arriva ſur la fin de
n 1529. à l'occaſion que nous al-
ɜ dire.
es Confédérés ayant remporté quel-
s avantages, penſerent à en profi-
pour ſe rendre maîtres de Milan. Les
ls d'un ſiége régulier les détermi-
:nt à un blocus. Comme cette opé-
on ne parut pas aſſez difficile au
ıéral François pour devoir occuper
es les forces de ſon parti, il crut
voir ſe détacher pour former une
epriſe ſur Genes. Des intelligen-
qu'il y avoit, & l'éloignement de
ia lui firent eſpérer qu'il réuſſiroit.
ſuccès le flattoit d'autant plus qu'il
:oyoit également utile à ſon Maître
ı la Ligue. Il trouvoit qu'il n'y
it rien de plus beau que de rendre
ı même coup un bel Etat à ſa Patrie,
l'aſſûrer à la cauſe commune une

Ville importante, en forçant l'Empereur qui venoit en Italie d'aller descendre à Naples, d'où il ne pourroit pas secourir Milan, comme il l'auroit fait, s'il eût pû débarquer à Genes. Quoique Sforce & le Duc d'Urbin n'approuvassent pas ce projet, S. Pol ne s'en mit pas moins en marche pour l'exécuter. Il fut joint par les Impériaux à Landriano, parce que les pluies avoient rallenti sa marche, & surpris, parce qu'il faisoit la guerre avec négligence. Antoine de Leve aussi vigilant & plus entreprenant qu'aucun Capitaine de son siecle, le batit si bien que toute l'armée fut détruite ou dissipée, & que du reste de la campagne, on ne vit pas paroître dix soldats François ensemble. Cet évenement produisit le bien de tous les évenemens décisifs. Il avança les négociations pour la paix qui étoient commencées, mais qui languissoient.

Cambray étoit le lieu qui avoit été choisi pour discuter les prétentions des deux plus puissans Monarques de l'Europe, & pour tâcher de les concilier. Les Plénipotentiaires étoient deux femmes célebres, Marguerite d'Autriche, tante de Charles-Quint, & la Duchesse d'Angoulême, mere de François I. Comme ces Princesses connoissoient les affaires, s'estimoient mutuellement & craignoient la guerre, elles pousserent vivement les Conférences, dès qu'il leur fut permis d'agir. L'Empereur qui prévoyoit l'irruption des Turcs en Hongrie, & qui craignoit les mouvemens des Protestans d'Allemagne, se détacha de la Bourgogne pour désarmer le plus redoutable de ses ennemis. Le Roi de France qui ne recevoit que peu de secours d'Angleterre, & qui ne pouvoit compter sur ses Alliés d'Italie, qu'autant qu'ils craindroient pour le Milanès, renonça

à ſes prétentions ſur Genes, ſur Milan, ſur Naples, & paya deux millions d'écus d'or pour tirer de priſon les Princes ſes fils. Ce Traité conclu le 3 d'Août 1529. auroit pû paſſer pour aſſez raiſonnable, ſi François n'y avoit pas perdu ſa réputation & la confiance de toute l'Europe, en abandonnant ſes Alliés à ſon Rival.

L'accommodement particulier de Rome, qui avoit précédé celui de la France, ne le juſtifioit pas, parce que la politique des petits Etats ne doit pas être toûjours celle des grandes Puiſſances. Il étoit difficile que le Pape qui n'avoit jamais eu des principes fixes ſur rien, excepté ſur la grandeur de ſa Maiſon, reſiſtât à l'offre que lui faiſoit l'Empereur de rétablir l'autorité des Médicis dans Florence. Cette République défendit preſque un an entier ſa liberté; mais à la fin elle fut aſſervie. Cet avantage, & le recou-

vrement de pluſieurs Places importantes ne coûterent à Clement que l'inveſtiture du Royaume de Naples qu'il accorda à Charles à condition qu'on offriroit tous les ans de ſa part au ſaint Siége, une haquenée blanche pour redevance.

Si l'envie de faire oublier à la Chrétienté les outrages faits au Chef de la Religion, avoit déterminé l'Empereur à être généreux envers le Pape; la crainte de Soliman le força à être moins injuſte à l'égard de ſes autres ennemis. Le Duc de Milan fut rétabli dans ſes Etats, en payant quatre cens mille écus comptant, & en s'engageant à en payer encore cinq cens mille en dix ans. Les Venitiens acheterent la paix par le ſacrifice de tout ce qu'ils avoient conquis dans Labruzze & dans la Calabre, & par des ſommes aſſez conſidérables. Le Duc de Ferrare qui en reſtant dans l'inaction dans une occa-

sion où il auroit pû servir utilement la ligue, avoit disposé l'Empereur à lui être favorable, ne perdit aucune de ses possessions. Pour le Roi d'Angleterre, quoiqu'il eut déclaré la guerre à Charles, comme il ne la lui avoit pas faite, il n'y eut aucun traité entr'eux.

La paix de Cambray fit joüir la France & l'Espagne d'un repos de quelques années, sans raprocher les cœurs des deux Souverains. La concurrence à l'Empire avoit fait naître entre eux une haine vive & forte, que leurs prétentions sur Gênes, sur Milan, sur Naples, rendirent plus vive & plus forte encore. Leur fureur avoit été pouſſée jusqu'à se donner publiquement des démentis, & à s'envoyer des cartels dressés dans toutes les formes de l'ancienne Chevalerie. Comme s'ils eussent ignoré que c'est à la tête des armées, & non dans un champ clos qu'il fied bien aux Rois de combattre, parce que ce

ſt pas leurs injures, mais celles de
:at qu'ils doivent venger, ils avoient
ntré pour des combats ſinguliers un
êtement qui les avoit rendu la fable
l'Europe. L'accommodement au-
:l ils avoient conſenti avec ces diſ-
itions, étoit viſiblement l'ouvrage
la néceſſité & des circonſtances. Les
rigues des deux Cours après cet éve-
ment appuient cette conjecture.
L'Empereur forma le plan d'une li-
e, où il invita les grandes & les pe-
es Puiſſances d'Italie : toutes, excep-
les Venitiens y entrerent, mais dans
autres vûes que celles qu'on ſe pro-
ſoit. Le but de Charles étoit de fer-
ar le paſſage des Alpes aux François,
de tenir ſous le joug l'Italie même,
ſe faiſant entretenir une armée nom-
euſe qui ſeroit compoſée de ſes trou-
:s, & commandée par un de ſes Gé-
éraux. Le piége étoit adroit, mais les
onfédérés n'y donnerent pas. Ils pré-

tendirent au contraire, que leur union & l'engagement qu'ils avoient contracté de se secourir s'ils étoient attaqués, suffisant à leur sûreté; l'Italie devoit être délivrée de cette foule d'étrangers qui l'avoient opprimée si longtems. Cette résolution étoit si unanime, & parut si ferme, que l'Empereur qui étoit hors d'état de payer son armée, en licencia une partie, & envoya l'autre en Espagne.

Tandis qu'on négocioit d'un côté, on n'étoit pas dans l'inaction de l'autre. Le Roi de France ne négligeoit rien pour susciter des ennemis à son Rival. Il aigrissoit contre lui les Luthériens d'Allemagne, en se récriant hautement contre les persécutions qu'on leur suscitoit; le Roi d'Angleterre en le pressant de répudier Catherine d'Arragon, & d'épouser Anne de Boulen; le Pape en blâmant le jugement qui avoit assûré Reggio & Modene au Duc

Ferrare ; le Duc de Milan en lui
ant de l'aider à ſe décharger d'une
ece de tribut honteux pour lui, &
ieux pour ſes peuples, qu'il devoit
er pendant dix ans. Ces intrigues
oient depuis long-tems, lorſqu'un
nement arrivé ſur la fin de l'année
34. en prépara le dénouement.
Un Gentilhomme Milanois, nom-
Merveille, qui vivoit ordinairement
France, étoit retourné dans ſa Pa-
, ſous prétexte de quelques affaires
ticulieres : mais en effet pour ci-
nter l'union qui commençoit à ſe
mer entre Sforce & François I. Les
ix Princes perſuadés qu'il y auroit
de l'imprudence à donner publique-
nt un caractere à leur confident,
ivinrent que ſa qualité de Miniſtre
ſeroit connue que d'eux. Cependant
t vanité du côté du Négociateur,
t ſagacité de la part des Politiques,
nyſtere fut ſoupçonné. L'Empereur

fut ſi convaincu de cette intelligence ; qu'on ne put pas réuſſir à le déſabuſer, & ſi offenſé, que le Duc de Milan qui croyoit avoir tout à craindre de ſon reſſentiment, chercha tous les moyens imaginables de l'appaiſer. Le haſard ou ſon imprudence lui en fournirent un affreux. Quelques Domeſtiques de Merveille ayant tué dans une querelle un Milanois qui faiſoit profeſſion de les inſulter eux & leur Maître, l'Agent de France fut arrêté & décapité.

Cet attentat, un des plus crians que l'hiſtoire fourniſſe contre le droit des gens, fit ſur l'eſprit de François I. toute l'impreſſion qu'il y devoit faire. Cependant ce Prince d'ordinaire eſclave de ſes premiers mouvemens, eut cette fois aſſez d'empire ſur lui-même, pour différer une vengeance qu'il eût été dangereux de précipiter. Il demanda une réparation qu'il n'auroit pas acceptée, & fit croire par cette démar-

che à ceux qui le connoiſſoient le mieux, qu'on ne riſquoit rien à ne le point ſatisfaire, & qu'il s'appaiſeroit avec le tems. L'Empereur lui-même trompé par ces apparences de modération, crut la tranquillité de l'Europe établie ſur des fondemens ſolides. Dans cette perſuaſion il porta la guerre en Afrique pour détrôner le Pirate Barberouſſe qui s'étoit fait Roi d'Alger, & pour le mettre hors d'état de continuer à infeſter les côtes de Naples & de Sicile.

Le Roi de France ſaiſit un inſtant ſi favorable pour ſatisfaire ſon reſſentiment, réparer ſa gloire, humilier Sforce, & envahir le Milanès. L'exécution de ces projets eût été facile, ſi on avoit pû obtenir du Duc de Savoye paſſage ſur ſes Terres, ou ſi, comme il eſt plus vrai-ſemblable, on n'avoit pas voulu ſe ſaiſir de ſes Etats pour le punir des torts qu'il avoit, ou qu'on lui impu-

toit. François l'accuſoit d'avoir fourni des ſecours à Bourbon durant ſa révolte, d'avoir fait tous ſes efforts pour dégoûter les Suiſſes de l'alliance de la France, d'avoir écrit après la journée de Pavie des lettres pleines d'une joie maligne & indécente, d'avoir pouſſé ſon dévoûment pour l'Empereur, juſqu'à faire élever ſon fils aîné en Eſpagne, de ne lui avoir point enfin rendu juſtice ſur aucune de ſes prétentions, ſur le Comté de Nice, ſur quelques Places du Marquiſat de Saluces, ſur l'hommage de Faucigny, & ſur la ſucceſſion de Philippe pere de Louiſe de Savoye.

Le Duc de Savoye, homme de cabinet, plus qu'homme de guerre, n'oppoſant à tous ces Sujets de mécontentement que des raiſons, des prieres, des reſpects, & des propoſitions de paix ne fut pas écouté. L'Amiral de Chabot entra dans ſes Etats au commencement

l'année 1535. à la tête d'une belle nombreuſe armée. Toutes les Villes u Bugey, de la Breſſe, & de la Sa-oye lui ouvrirent leurs portes ſans ſe éfendre. Il s'empara la campagne ſui-ante avec la même facilité du Pié-ont, juſqu'à la Doine, & en auroit rement achevé la conquête, avancé ême celle de la Lombardie, s'il n'eût is lui-même des bornes à ſes ſuccès. e trouve les Hiſtoriens partagés ſur s motifs de cette inaction.

Les uns prétendent que l'Amiral e pouſſa pas ſes avantages dans la rainte d'avoir affaire à un Général uſſi brave, auſſi ferme, auſſi habile u'Antoine de Leve qui commandoit ans le Milanès, & qui s'étoit avancé ıſqu'à Verceil. D'autres aſſûrent que e Cardinal Charles de Lorraine, qui ſpiroit à l'honneur de pacifier l'Euro-e, & qui comptoit aſſez ſur ſon génie our eſpérer d'y réuſſir, craignit que

les ennemis de la France ne fussent plus aigris qu'abbatus par des disgraces trop multipliées & trop humiliantes ; qu'il communiqua cette idée à Chabot en passant par son camp pour aller à Rome, & que l'Amiral qui étoit plus courtisan que Capitaine, avoit sacrifié son devoir & sa gloire à l'envie de plaire à un Favori plus accrédité que lui. Il paroît plus vrai-semblable que François qui s'étoit laissé tromper si souvent, se laissa amuser encore dans cette occasion, & que pour lui épargner la honte que méritoit sa crédulité, on jetta des nuages sur tout ce qui s'étoit passé. Le silence qu'on observa quatre ans après sur cette affaire dans le procès de malversation qui fut fait à Chabot est peut-être une démonstration en faveur de cette conjecture.

Quoiqu'il en soit, la Cour de France se trouvoit alors dans des conjonctures où une politique plus profonde & plus

vie que la ſienne auroit peut-être ıoué. Le Duc de Milan étoit mort s enfans dans l'intervalle des campa- es de Savoye & de Piémont. Par : évenement tout-à-fait imprévû, ançois rentroit dans tous ſes droits · le Milanès qu'il n'avoit cédé par Traité de Cambray qu'à Sforce & à poſtérité. Il s'agiſſoit de les juſtifier ns des négociations ou de les faire loir par les armes. Le dernier parti oit le plus ſûr & le plus facile par le ractere du Prince, & par les forces ı'il avoit alors au-delà des Monts. ne modération foible & timide, qui t preſque toûjours la ruine des gran- es affaires, fit préférer le premier. On péra qu'à force de ménagemens on arviendroit à raſſûrer l'Italie qui re- ardoit l'établiſſement des François ans la Lombardie comme le tombeau le ſa liberté. Cette condeſcendance pa- ut d'autant moins dangereuſe qu'on

croyoit l'Empereur qui revenoit d'Afrique disposé à concilier de bonne foi tous les intérêts. Il offroit de donner l'investiture du Milanès au Duc d'Angoulême, troisieme fils de France. L'inimitié que cette préférence pouvoit faire naître entre les deux freres, & le desir du Roi leur pere le faisoit pancher ensuite du côté du Duc d'Orléans. Il trouvoit peu après du danger à faire régner un Prince qui étoit trop près du Trône, & il revenoit à son premier choix. Les prétentions de François à l'usufruit pendant sa vie, étoit un nouveau prétexte d'examen & de délais. Ainsi de difficultés en difficultés l'Empereur gagna assez de tems pour s'emparer du Milanès en qualité de Seigneur suserain, pour décrier son Rival dans toute l'Europe, lui débaucher tous ses Alliés, & rassembler ses propres forces.

L'armée Imperiale se trouvant forte de

ixante mille hommes, entra dans émont. Les François qui y ſubſiſt difficilement, & qui pouvoient aiſément accablés par des forces ieures avoient repaſſé les Alpes. avoient retenu de leurs conquêtes Turin, Foſſan & Coni, trois Pla qu'on croyoit capables d'arrêter emi s'il les vouloit prendre, ou forcer à laiſſer un corps conſidé de troupes pour contenir les gar s, s'il vouloit paſſer outre. Ce étoit peut-être le plus ſage que pût former dans les circonſtances on ſe trouvoit : mais l'exécution roit dû être confiée à un homme eſprit plus étendu & moins foible Saluces. Ce Général dont l'inca é étoit généralement reconnue de l'expédition de Naples, nuiſit à parti d'une autre maniere, dont ré la mauvaiſe opinion qu'on avoit i, il ne pouvoit pas être ſoupçon-

né. Convaincu ſur la foi d'un Aſtrologue que la France ſeroit ſubjuguée dans une campagne, il ſe jetta dans les bras de l'Empereur pour n'être pas enſeveli ſous les ruines de ſa Patrie. Le projet de cette trahiſon l'avoit empêché de réparer les fortifications de Coni qui ſe rendit ſans réſiſtance, & de fortifier & pourvoir de vivres Foſſan qui ne laiſſa pas de ſe bien défendre. Montpeſat, Gentilhomme de Quercy qui y commandoit, montra une activité, une audace, une capacité, une conſtance qui ont rendu ce ſiége mémorable. Il ne ſe rendit après ſeize jours d'attaque, que parce qu'il manquoit de ſubſiſtances, & qu'à condition que la capitulation ſeroit nulle, s'il étoit ſecouru dans les quinze jours qu'il devoit être encore dans la Place. Par cette adreſſe, il arrêtoit un mois entier Antoine de Leve, avantage conſidérable que la France avoit plutôt ſouhaité qu'eſpéré.

ıit jours après que les articles eu-
ɛté ſignés, l'Empereur arriva au
. Montpeſat lui envoya la Roche-
laine pour le complimenter en ſon
& en celui de ſa garniſon. Ce
ɛe qui connoiſſoit le Député de
ɛation, fit devant lui la revûe de
rmée, & voulut ſavoir ce qu'il en
ɔit: *Je la trouve*, dit-il, *plus belle*
e ne voudrois: mais ſi Votre Ma-
paſſe les Monts, elle en verra une
leſte encore. L'Empereur lui ayant
ɛnſuite qu'il alloit viſiter les Pro-
ɛeaux qui étoient ſes Sujets: *Je*
ɾ *aſſûre, Sire*, reprit-il, *que vous*
rouverez fort déſobeiſſans. L'entre-
s'échauffant inſenſiblement, Char-
demanda combien il y avoit de
ɛnées depuis le lieu où ils étoient
ju'à Paris: *Si par journées vous en-*
dez des batailles, il y en a douze
moins, répondit l'Officier François,
oins que vous ne ſoyez battu dès la
miere.

Ni cette confiance, ni les repréſentations du Pape, des Venitiens, & du Duc de Savoye, ni la poſſeſſion de Turin par les François, ne purent empêcher l'Empereur de ſuivre le projet de campagne qu'il avoit formé. Convaincu que les diſcours de la Roche-du-Maine étoit des rodomontades, que l'humeur des Princes d'Italie paſſeroit bien-tôt, & que le danger de laiſſer dans ſes derrieres une Ville forte entre les mains de ſes ennemis, étoit un péril médiocre dont le Marquis de Marignan, & le Général Scalenge qui en faiſoient le ſiége avec dix mille hommes, le délivreroient bien-tôt; il prit d'abord après la reddition de Foſſan la route de Provence. Le ſuccès de cette expédition lui paroiſſoit ſi ſûr, qu'il dit à Paul Jove ſon Hiſtorien, de faire proviſion d'encre & de papier, & qu'il alloit lui tailler bien de la beſogne.

Ceux qui jugent de la grandeur des

s par l'importance des évenemens
heront dans le ſiſtême politique
ieme ſiecle, les raiſons qui déter-
rent Charles-Quint à cette entre-

Elle eut pourtant, dit-on, une
ne puerile & burleſque, que les
eurs verſés dans l'étude des hom-
& des ſiecles, croiront ſans peine
a connoiſſance des mœurs de ce
là, & ſur le témoignage d'un
d nombre d'Hiſtoriens. Un Aſtro-
e fort renommé, avoit aſſûré An-
: de Leve encore enfant, qu'il
roit en France, & qu'il ſeroit en-
à S. Denis. Cette prédiction lui
t long-tems une fable groſſiere qui
nvertit à ſes yeux en une vérité
neuſe, dès qu'il ſe vit à la tête
e armée victorieuſe & redoutable,
es frontieres d'une Monarchie qu'il
oit ſans Miniſtres, ſans reſſources,
ans Généraux. S'imaginant être
ellé par ſa fortune à la conquête de

ce beau Royaume, il commença à le regarder comme une Province d'Eſpagne qu'il gouverneroit juſqu'à la mort. Sa crédulité lui perſuadoit que ſes cendres ſeroient confondues avec celles des Rois, & que cette récompenſe étoit une des moindres diſtinctions qu'on décerneroit à ſa gloire, & qui étoient dûes à ſes ſervices. La contagion de l'enthouſiaſme eſt ſi dangereuſe, que l'Empereur fut entraîné malgré les lumieres de ſa raiſon, par les viſions de ſon Général. Il eſt vrai qu'Antoine de Leve le flatta par un trait qui eſt plus dans les mœurs d'un Courtiſan conſommé, que d'un homme nourri dans des camps & à l'armée. Tandis qu'il le preſſoit en ſecret de paſſer les Alpes, il ſe jettoit à ſes genoux en public pour l'en détourner, afin qu'il eut viſiblement tout l'honneur d'une expédition dont le ſuccès lui paroiſſoit infaillible.

Le ſpectacle qui s'offrit à l'armée Imperiale, lorſqu'elle entra par le Comté de Nice en Provence vers la mi-Juillet 1536, devoit un peu diminuer des grandes eſpérances qu'elle avoit conçues. Pour lui ôter les moyens de s'établir & de ſubſiſter, on avoit abandonné les Villes, & fait de grandes bréches aux murailles, envoyé les Payſans dans les bois ou dans les montagnes, détruit les fours & les moulins, & briſé ou emporté les matériaux qui auroient pû ſervir à les rétablir, comblé les puits ou gâté leurs eaux, en y jettant tout ce qu'on trouvoit de plus propre à les corrompre, défoncé les tonneaux d'huile & de vin, & brûlé les grains & les fourages. On n'avoit épargné que les vignes & les arbres, dont la deſtruction auroit ruiné la Province durant pluſieurs années, & dont les fruits déja avancés pouvoient par leur abondance cauſer des maladies aux

ennemis. Le dégat s'étendoit depuis les Alpes juſqu'à Marſeille, & depuis la mer juſqu'au Dauphiné. C'eſt à travers toutes ces horreurs que ſans être beaucoup inquieté dans ſa marche, l'Empereur arriva à Aix qu'il trouva ſans habitans.

Montmorenci chargé de l'arrêter avec une armée inférieure par l'expérience, par le nombre & par la confiance, s'étoit déterminé malgré les murmures des peuples, & les railleries des Courtiſans à ſacrifier la Province entiere au ſalut du reſte de l'Etat. Il s'étoit ſagement arrêté à trois points fixes dont il ne s'écarta jamais : c'étoit de ne défendre qu'Arles & Marſeille, de tenir ſon armée ſous Avignon couverte par le Rhône & par la Durance, & de ne haſarder de bataille qu'avec une certitude entiere de ſuccès. Ce plan réduiſoit les Imperiaux ou à s'en retourner ſans avoir rien fait, ce qui

paroiſſoit honteux ; ou à s'arrêter
ttendant des circonſtances favora-
, ce qui étoit impoſſible faute de
ſtances ; ou à paſſer outre, ce qui
xpoſoit à être coupés ; ou enfin, à
:r Marſeille pour recevoir des vi-
par mer, Arles pour s'ouvrir le
ıin du Languedoc, le camp Fran-
ɔour faire tout ce qu'ils voudroient.
:ntrepriſes que le Duc d'Albe, &
ſarquis du Guaſt formerent ſur les
Villes n'ayant pas réuſſi, ils ré-
ıirent avec le corps qu'ils com-
loient le gros de l'armée à Aix,
examiner avec l'Empereur & An-
de Leve s'il ne ſeroit pas poſſi-
l'entreprendre quelque choſe ſur le
ɔ d'Avignon. L'attaque des re-
:hemens ayant été jugée impratica-
on ſe borna à en répandre le bruit
eſſayer d'en faire ſortir Mont-
nci, & de l'engager à une ba-

Les vœux des François s'accordoient ſur ce point avec ceux des Imperiaux. Les Chefs & les ſoldats également ennuyés de l'inaction où on les retenoit demandoient avec ardeur le combat. Ils ne s'accoutumoient pas à voir des troupes ennemies ravager paiſiblement leur pays ſans les attaquer. Eloignés par leur caractere des opérations lentes, & peu accoutumés par l'uſage du tems à une ſavante défenſive, ils mépriſoient preſque ouvertement la conduite de leur Général. Sa circonſpection leur paroiſſoit de la poltronerie, & ſa conſtance à ſuivre ſon plan de l'entêtement. Les ſages même qui avoient d'abord applaudi à ſa conduite ſe laiſſerent entraîner par le torrent : ils dirent comme la multitude, que puiſqu'on avoit reçu tous les renforts qu'on attendoit, & que la moitié de l'armée Imperiale avoit péri par les maladies ou la mauvaiſe nourriture, il

convenoit de redonner de l'éclat aux armes Françoiſes par un coup hardi & déciſif. Ce concert de voix unanimes étoit impoſant, & il éblouit d'abord le Roi. Ce Prince ſoupçonna que Montmorenci pourroit bien outrer la prudence, & que les accuſations qu'on formoit contre lui avoient quelque fondement. Son goût pour tout ce qui avoit l'air grand acheva de le ſéduire ; & il partit après le Dauphin d'un camp qu'il avoit formé à Valence, pour aller à celui d'Avignon y recevoir le combat des Imperiaux, & peut-être le leur préſenter.

Montmorenci qui n'avoit pas été ébranlé dans ſes principes par les murmures de l'armée, & par les bravades de l'ennemi, ne le fut pas non plus par l'impatience de François. Il changea ſeulement de méthode pour les faire prévaloir : après y avoir aſſujetti par une autorité dure & auſtere, les fougues

de ſes ſubalternes, il eut recours à une inſinuation qui ne lui étoit pas ſi naturelle pour le faire goûter de ſon Souverain. Les évenemens paſſés qui étoient tous pour lui, & qui l'autoriſoient à être ferme, donnerent du poids à ſes raiſons, & ramenerent le Roi à ſon ſentiment. Ce Prince jugea comme il avoit déja fait, ce ſiſtême le ſeul qu'on pût ſuivre ſans inconvénient; le ſuccès ne tarda pas à juſtifier & à couronner cette conduite.

Les Imperiaux quitterent la Provence vers la fin de Septembre, conſumés par la faim, par les maladies, par la honte & par le chagrin. Les chemins depuis Aix juſqu'au-delà des Alpes, étoient jonchés de chevaux, d'armes, de bagages, & d'hommes morts ou mourans. Le Payſan toûjours brave & entreprenant lorſqu'on fuit devant lui, rendit aux ennemis le mal qu'il en avoit reçu. Il en fit périr ſans nombre en leur

ſant des embuſcades, en rompant
ponts & les chemins, en les char-
it à l'improviſte, & dans des lieux
ciles, en roulant ſur eux des roches
aut des montagnes. Une armée de
uante mille combattans ſe trouva
ite à quinze ou vingt mille hom-
, la plûpart hors d'état de porter
rmes. Le ſalut de ces reſtes infor-
s fut même l'effet d'un bonheur ſi
péré, que l'Empereur diſoit depuis
raillant, qu'il s'en ſeroit retourné
ſi Montmorenci n'avoit pas eu la
dération de ne le point pourſuivre.
Ce Général ſavoit certainement la
rre, & il aimoit l'Etat. Comment
ic put-il ſoupçonner que les Impe-
ix étoient en état de lui reſiſter? ou
rquoi négligea-t-il de les accabler
s leur fuite? C'eſt un de ces évene-
ns que l'hiſtoire raconte, mais qu'el-
'explique pas. Tous les motifs qu'on
rêtés à une conduite ſi déraiſonna-

ble, me paroiſſent ou trop rafinés, ou trop bas pour un homme qui avoit de la médiocrité dans l'eſprit, & de l'élévation dans le cœur. Pour nous, nous ſerions portés à croire que Montmorenci naturellement circonſpect, étoit devenu timide en faiſant une guerre défenſive, & en reſtant dans des retranchemens. Son ame qui contractoit aiſément des habitudes, avoit reçu des impreſſions trop profondes pour qu'une poſition avantageuſe les effaçât. Cette conjecture eſt appuyée ſur les diſcours qu'il tint dans cette occaſion. Il répétoit ſans ceſſe qu'il y avoit plus de prudence à laiſſer échapper le lion qu'à le pouſſer au déſeſpoir, & qu'il falloit faire un pont d'or à ſon ennemi lorſqu'il fuyoit.

Quoique ces maximes & la conduite qu'elles juſtifioient, ne fuſſent ni dans le caractere ni dans les principes de la Nation, elles n'ébranlerent point la

ıne ni la faveur de Montmorenci.
ıçois qui avoit d'autres yeux que
ıblic, ne vit que ce que ce Géné-
ıvoit fait, & non pas ce qu'il au-
pû faire. Dans l'ivreſſe où étoit ce
ıce de l'humiliation que ſon Rival
oit d'eſſuyer en Provence, & de
e que le Duc de Guiſe avoit fait
yer à ſes Généraux devant Peron-
il ne vouloit rien appercevoir de
ıui pouvoit empoiſonner ſa joie. Il
oit occupé que de ce que ſes flat-
s lui répetoient continuellement,
ſes derniers ſuccès ne l'avoient pas
lement rendu le premier, mais en-
e le ſeul Monarque de l'Europe, &
aucune Puiſſance ne ſeroit déſormais
able de lui reſiſter. Cette diſpoſi-
ı devoit entraîner néceſſairement
ous de la victoire, & cela arriva d'u-
maniere qui nous paroît mériter d'ê-
remarquée.

Les Comtés de Flandre & d'Artois

relevoient de tems immémorial de la France. Charles-Quint en avoit rendu l'hommage comme ſes prédéceſſeurs ; juſqu'à ce qu'on lui en eut cédé la ſouveraineté à Cambray. Ce Prince ayant depuis violé ce traité en recommençant la guerre, on prétendit qu'il étoit déchu de tous les avantages qu'on lui avoit faits, qu'il étoit redevenu Vaſſal de la Couronne, que cette qualité le rendoit coupable de félonie, & devoit faire confiſquer ſes Fiefs. Ce raiſonnement expoſé en plein Parlement au Roi, aux Princes du Sang, à tous les Pairs du Royaume par l'Avocat Cappel dans le mois de Janvier 1537, fit ordonner que l'Empereur ſeroit cité ſur la frontiere, pour répondre lui-même, ou du moins par ſes Députés. Le tems preſcrit pour comparoître s'étant écoulé ſans que perſonne ſe fût préſenté, la Flandre & l'Artois furent déclarés réunis à la Couronne.

François

François étoit sans doute assez éclai-
our regarder cette procédure com-
une vaine formalité : mais cette
viction, loin de le justifier, comme
prétendent ses Panégyristes, le ren-
: évidemment plus blâmable. Il ne
it qu'une vengeance inutile de
mpereur, qui par des calomnies se-
s adroitement, l'avoit décrié dans
e l'Europe, & il perdoit la réputa-
de générosité qu'il avoit eue jus-
alors, sans qu'il lui en revint aucun
ntage. Cette conduite étoit la preu-
que ce Prince ne faisoit la guerre
à Charles, tandis que Charles la
oit à la France. Qu'on y prenne
de, & on trouvera dans cette obser-
ion qui, pour être nouvelle, n'en
pas moins fondée, la raison des
ntages que la Maison d'Autriche
mporta sur celle de Bourbon dès les
miers tems de leur concurrence. Le
ef de la premiere n'étoit déterminé

à agir que par des intérêts d'Etat ; & celui de la seconde n'avoit en vûe ordinairement que des passions particulieres. Il portoit ce motif petit & bas qui entraîne toûjours l'humiliation ou la ruine des Empires, jusques dans les évenemens qui paroissoient partir d'une politique profonde & lumineuse ; tels, par exemple, que l'alliance qu'il contracta avec Soliman.

Cette union qui fut universellement blâmée, parce que le nom des Turcs réveilloit alors dans tous les cœurs une haine aveugle, & que les Protestans & les Catholiques se piquoient par jalousie d'une grande ardeur pour les intérêts de la Chrétienté, avoit un côté fort grand & très-brillant. Elle redonnoit à la France dans un seul Allié qui, par sa situation & ses intérêts, ne pouvoit ni concevoir ni causer d'ombrage, plus de force que cette Couronne n'en avoit perdu en sacrifiant mal-à-

propos ſes Alliés. Dès que le traité entre les deux Puiſſances eut été conclu, le Grand Seigneur entra en Hongrie à la tête de cent mille hommes, & envoya ſa flotte ſur les côtes de Naples, pour y agir ſelon les circonſtances. L'armée de terre ayant remporté une victoire complette, & celle de mer quelques avantages aſſez conſidérables, l'Empereur pour mettre à couvert d'un côté ſes Places maritimes, & ſes Etats d'Autriche de l'autre, y fit marcher précipitamment des troupes qu'il retira du Piémont où étoit alors le théatre de la guerre. Si François eut paſſé dans l'inſtant les Alpes avec une nombreuſe armée comme il s'y étoit engagé, & comme il le pouvoit, il auroit aiſément pénétré dans le Milanès, & s'en ſeroit rendu le maître. Les Impériaux battus de tous côtés ſe ſeroient peut-être découragés, & la ligue affermie par ce ſuccès auroit pris de la conſiſtance.

Trop de lenteur releva les eſpérances des vaincus, & ruina celles des Turcs qui abandonnerent leurs conquêtes. Dès-lors il ne reſta à la France de ſon alliance avec les Infideles que la honte, que l'opinion publique y attachoit. Son Roi, malgré d'aſſez grands avantages qu'il remporta en Italie où il étoit enfin paſſé, quitta par légéreté les armes qu'il avoit priſes par reſſentiment. Il conclut le 19 Juin 1538 à Nice une Treve de dix ans avec l'Empereur.

Cet accommodement qui raſſuroit Charles-Quint contre les entrepriſes de Soliman, & qui l'affermiſſoit dans le Milanès, devenoit encore plus important par la circonſtance d'une fermentation dangereuſe qui commençoit déja à agiter les Pays-Bas. Ces Provinces étoient gouvernées par Marguerite d'Autriche, qui avoit obtenu des Etats de Flandre en 1536 un don de

douze cens mille florins, pour faire la guerre à la France. Les Gantois sur qui devoit tomber le tiers de l'imposition, prétendirent qu'elle étoit contre leurs priviléges, & refuserent de payer. Quelques Espagnols que le hasard avoit conduits à la Cour de la Gouvernante, lui firent envisager comme un attentat odieux une démarche que des droits bien établis pouvoient rendre très-permise. Cette Princesse jalouse de son autorité, comme la plûpart des personnes de son sexe, & toutes celles d'un caractere foible, crut sa dignité intéressée à punir séverement une résistance qu'avec un peu d'adresse, & quelques ménagemens on auroit pû vaincre. Dans l'impossibilité où elle se trouvoit de rien entreprendre sur Gand, elle prit le parti de faire arrêter ceux des principaux Habitans de cette Ville qui se trouverent répandus dans les autres Places des Pays-Bas. Cette ven-

geance qui ſuppoſoit plus d'aigreur ; que de force dans le Gouvernement, fut ſuivie d'aſſez longues négociations dans leſquelles on ſe flattoit d'un côté de tout obtenir par des careſſes, & de l'autre de ſe faire tout céder à force de fermeté. Lorſque l'impoſſibilité de concilier les différentes prétentions eut été bien établie par une multitude de démarches inutiles ; Marguerite travailla à diviſer les mécontens, & les mécontens à s'unir avec d'autres Villes. L'hiſtoire ne dit point ſi toutes ces intrigues étoient mal conduites, ou ſi elles furent traverſées par quelqu'un de ces haſards qu'on ne peut ni prévoir ni expliquer ; mais enfin elles ne réuſſirent point. Les Gantois ne parvinrent pas à mettre leurs voiſins dans leurs intérêts, & on ne vint pas à bout d'en détacher les parens des Priſonniers, quoiqu'on leur fit craindre pour leur vie. Tous les Habitans prirent les armes en 1539.

La Cour de France ſe partagea ſur
conduite qu'il falloit tenir avec les
ebelles qui ne pouvoient ſe ſoutenir
ıe par ſa protection, & qui l'implo-
ient. Le Cardinal de Tournon vou-
it qu'on ſaiſît cette occaſion d'affoi-
ir une Puiſſance ennemie & redou-
ble. Il penſoit avec toute l'Europe,
ıe les Flamans ſouhaitoient d'être
ouvernés par un Souverain particu-
er, & il ne doutoit pas que ſi on leur
ı offroit un capable de les défendre,
el qu'étoit le Duc d'Orléans, ils ne
: joigniſſent tous aux Gantois pour lui
béir. Cet établiſſement lui paroiſſoit
référable à celui du Milanès, qu'on
voit toûjours en vûe : le renouvelle-
nent des guerres d'Italie étant à ſes
eux le plus grand mal qui pût arriver
ı la Monarchie : ce ſiſtême, tout ſenſé
ju'il étoit, & peut-être parce qu'il l'é-
toit, fut vivement combattu par Mont-
morency. Il juſtifia ſa répugnance par

de mauvaiſes défaites ; mais les gens déliés en chercherent les raiſons, & ils les découvrirent : ils comprirent que le Connétable, qui par un bonheur fort rare, étoit à la fois Favori du Roi & du Dauphin, & qui eſpéroit gouverner le fils comme il gouvernoit le pere, ne contribueroit jamais à établir dans les Pays-Bas le Duc d'Orléans, qui étant naturellement remuant, & jaloux du Prince ſon frere, pourroit profiter de ſa ſituation pour troubler quelque jour le Royaume. Il lui paroiſſoit plus avantageux de l'envoyer au-delà des Alpes où il trouveroit des ennemis qui exerceroient ſa valeur, & des intrigues pour occuper ſon inquiétude. François laiſſoit raiſonner ſes Miniſtres ſur ce qui convenoit ou ne convenoit pas à ſon état, & ſe déterminoit lui-même à ne pas ſoutenir les Gantois. Il imaginoit que ce trait de généroſité le placeroit infiniment au-deſſus de ſon Rival ;

pour augmenter encore ſa ſupériorité il lui fit ſavoir tous les projets, toutes les vûes, toutes les eſpérances des mécontens.

L'Empereur qui connoiſſoit la franchiſe de François I. fut raſſuré ſur les ſoupçons qu'il avoit eus que les Gantois avoient été pouſſés à la révolte, & ſur la crainte qu'il avoit qu'ils ne fuſſent ſoutenus : mais cette aſſûrance ne le diſpenſoit pas du voyage des Pays-Bas, & il ne ſavoit par où s'y rendre. Le trajet par l'Italie, & par l'Allemagne étoit trop long ſans être ſûr. Les Proteſtans étoient trop aigris pour qu'il n'y eut pas du danger à paſſer ſans forces ſur leurs terres. La voie de l'Océan l'expoſoit ou à être pris par des vaiſſeaux Anglois, ou à être jetté par la tempête ſur les côtes d'Angleterre, deux inconvéniens également à craindre depuis ſa rupture avec Henri VIII. Le chemin le plus aiſé & le plus court

étoit de traverſer la France. Charles mépriſa aſſez la politique de cette Couronne pour eſpérer que ce paſſage lui ſeroit accordé ; & l'évenement prouva qu'il avoit bien jugé. Envain Tournon & ſes Partiſans voulurent-ils empêcher cette complaiſance que la juſtice n'ordonnoit pas, & que la prudence défendoit, Montmorency ſéduit par la promeſſe qu'on faiſoit de donner l'inveſtiture du Milanès au Duc d'Orléans, rendit inutile cette réſiſtance. Il ſoutint même qu'il ne convenoit pas de preſſer l'Empereur de s'obliger par écrit à cette ceſſion ; & ce ſentiment prévalut encore, parce qu'étant romaneſque, il parut & devoit paroître généreux au Roi.

Charles n'attendoit que cette réſolution pour ſe mettre en marche. Sa confiance affligea & ſurprit un Cavalier Eſpagnol, qui lui dit pour l'arrêter, que ſi les François ne le retenoient pri-

nnier, ils ſeroient les plus foibles, : les plus aveugles des hommes : *Ils nt l'un & l'autre*, répondit l'Empe- ur, *& c'eſt ſur cela que je me fie.* Il ouva à Bayonne le Dauphin & le uc d'Orléans qui offrirent de paſſer n Eſpagne pour ſervir d'ôtages ; le rince rejetta cette offre, parce qu'il ouva plus de ſûreté à la refuſer qu'à accepter, & il arriva à Paris le pre- ier Janvier 1540, il y fut reçu avec ne magnificence qu'on outroit exprès, our lui faire plus de honte de la mé- iocrité de ſon équipage. Cette humi- ation qui n'en auroit pas été une pour ne plus grande ame, ne l'empêcha as de s'occuper ſérieuſement des plus rands objets dans le tumulte des fêtes ui ſe ſuccédoient ſans interruption. l voulut connoître les loix, les uſages u Royaume, & il pouſſa la curioſité uſqu'à vouloir entendre plaider au Par- ement. Le jour qu'il s'y rendit on des

voit décider à qui la Sénéchauſſée de Beaucaire appartenoit de Guillaume Signet, ou d'un Gentilhomme dont l'hiſtoire n'a pas conſervé le nom. S'appercevant qu'il n'y avoit contre Signet que le malheur de n'avoir pas une qualité qu'on ſoutenoit eſſentielle, il lui donna une épée, lui fit chauſſer des éperons, & dit à ſa Partie : *La raiſon que vous alléguiez ne ſubſiſte plus, Signet eſt Chevalier.* Cet acte d'autorité étoit une imprudence qui bleſſa les Juges, fit murmurer les peuples, & auroit pû ſervir de prétexte pour prendre une réſolution violente & intéreſſée.

L'Empereur qui ſentoit tout le danger de ſa ſituation, ne négligeoit rien pour s'aſſûrer du Roi. Il le flattoit ſur ſes goûts, ſur ſa valeur, ſur ſa généroſité. Cette conduite lui procuroit deux avantages très-précieux ; celui de ſa ſûreté, & celui de ſavoir le ſecret de l'Etat. François ſéduit par les louan-

es exceſſives & artificieuſes de ce Prin-
e, ne lui cacha rien, ni de ce qu'il
voit fait, ni de ce qu'il ſe propoſoit
e faire. Il lui conta en détail les par-
cularités des négociations qu'il avoit
ommencées avec l'Angleterre, & il
ouſſa la légéreté juſqu'à revéler des
utes cachées & honteuſes dont Hen-
i VIII. avoit juſques-là dérobé la con-
oiſſance à tout le monde, & qu'il
voit ſeulement confiées à ſa diſcrétion.
Charles ſe ſervit dans la ſuite ſi à pro-
os de ces confidences qu'il engagea
e Monarque Anglois, offenſé dans ſon
mour propre, à déclarer la guerre à la
rance.

Il reſtoit à cette Monarchie un au-
re Allié que le ſéjour de Paris mit
'Empereur à portée de lui enlever. Ce
rince écrivît à pluſieurs Ambaſſa-
leurs à Conſtantinople, qu'il étoit dans
a Capitale de ſon ancien ennemi où
ls goûtoient des plaiſirs communs, que

tous les ſujets de diviſion entre eux étoient terminés, & qu'il n'étoit plus queſtion de guerre, que par les arrangemens qu'ils prenoient enſemble pour la faire aux Infideles. Soliman à qui on fit parvenir le contenu de ces artificieuſes lettres, ne fut jamais ſi pleinement déſabuſé, qu'il ne lui reſtât des ſoupçons, beaucoup de froideur & une indifférence entiere pour les intérêts d'une Couronne qui avoit été juſqu'alors toûjours amie de la ſienne.

Tandis que Charles profitoit ſi heureuſement d'une témérité que les circonſtances l'avoient forcé de haſarder, on travailloit à lui ravir le fruit de ſes anciennes uſurpations, & de ſes nouveaux projets. Il s'étoit formé à la Cour de France un parti puiſſant dont le but étoit de le faire arrêter. La propoſition en fut faite au Roi d'une maniere adroite & détournée. Ce Prince avoit un Bouffon qui écrivoit ſur ſes

tablettes, qu'il appelloit le Calendrier des fous, le nom de tous ceux qui ne lui paroiſſoient pas ſages,& qui y avoit mis celui de l'Empereur, aſſez hardi pour traverſer un Royaume dont il avoit autrefois traité le Souverain avec tant d'inhumanité. *Mais*, lui dit François I. *ſi je le laiſſe paſſer ſans lui rien faire, que penſeras-tu ? Sire*, reprit Triboulet, *j'effacerai ſon nom, & je mettrai le vôtre.* Cette plaiſanterie n'ayant pas produit l'effet que s'en étoient promis ceux qui l'avoient imaginée, la Ducheſſe d'Etampes, & le Cardinal de Tournon, s'unirent ouvertement pour engager François à ſaiſir l'occaſion que lui préſentoit la fortune, de réparer le dommage que lui avoit cauſé le Traité fait durant ſa priſon. Outre l'intérêt de l'Etat qu'ils pouvoient avoir en vûe, ils étoient encore animés par un intérêt particulier : la Maîtreſſe étoit jalouſe de la faveur,

& le Miniſtre du crédit de Montmorency, qui appuyoit de toutes ſes forces le ſentiment différent du leur.

Tant d'intrigues ne produiſirent rien; le Roi affermi par les contradictions dans la parole qu'il avoit donnée, ne mit pas peut-être en délibération ſi la probité & l'honneur lui permettoient de la violer. Nous ſoupçonnerions même que pour raſſurer l'Empereur ſur les mouvemens qui ſe faiſoient à la Cour, il prit le parti de lui en parler en badinant. *Voyez-vous*, lui dit-il, *mon frere*, en lui montrant la Ducheſſe d'Etampes, *cette belle Dame; elle eſt d'avis que je ne vous laiſſe point ſortir de Paris, que vous n'ayez révoqué le Traité de Madrid.*

Soit que Charles-Quint n'entrât pas d'abord dans les vûes de François I. ſoit comme il nous paroît plus naturel de le penſer qu'il craignît que l'amour ne l'emportât tôt ou tard ſur la vertu, il ne

ıt pas tranquille ſur ce qu'il venoit
tendre. Il crut qu'il ne pouvoit
ırer du Roi que par Madame d'E-
)es, & il s'y prit pour la gagner
e maniere tout-à-fait galante. Un
qu'il lavoit les mains pour ſe met-
table, il laiſſa tomber exprès un
:au enrichi d'un diamant de très-
d prix. La Ducheſſe qui préſentoit
rviette, le releva & voulut le ren-
Non, Madame, lui dit-il, *il eſt*
op belle main pour le reprendre :
)us prie de le garder pour l'amour
)oi. Madame d'Etampes qui avoit
ı délicateſſe dans l'eſprit, fut char-
de l'adreſſe de l'Empereur qui lui
it un preſent magnifique dans la
: conjoncture où le Roi pouvoit
er qu'elle l'acceptât. La reconnoiſ-
e ne la porta pas à le ſervir, mais
ceſſa de le traverſer : par cette con-
e, elle aſſûroit ſans ſe charger de
, la liberté de Charles, & ſe con-

ſeryoit le moyen de perdre Montmorency, en cas comme elle perſiſtoit à le croire, que l'Empereur ne remplît pas lorſqu'il ſeroit ſorti de France, les engagemens qu'il avoit pris avant d'y entrer. L'événement juſtifia bien-tôt toutes ces conjectures. Charles prit tranquillement la route des Pays-Bas. Il nia dès qu'il fut libre qu'il eut rien promis, & la chûte du Connétable ſuivit une infidélité dont il étoit cauſe. La diſgrace de ce Favori tout puiſſant fut-elle un bonheur ou un malheur pour la France ? Le Lecteur en pourra juger.

Montmorency un des hommes les plus célebres de ſon ſiecle, avoit les mœurs auſteres ; mais de cette auſtérité qui naît plutôt d'un eſprit chagrin que d'un cœur vertueux. Plus ambitieux de dominer que jaloux de plaire, il ne redoutoit pas d'être hai pourvû qu'il fut craint : ſa fierté & de faux principes

l s'étoit faits, lui faiſoient regarder
me des baſſeſſes des ménagemens
nnables qui lui auroient concilié
ime & l'amour des peuples. L'or-
qu'il établiſſoit par-tout où il avoit
'autorité, n'étoit pas préciſément
'ordre, c'étoit de la gêne : on y
êloit une certaine pédenterie qui
t guere moins commune à la Cour
l'armée qu'ailleurs, quoiqu'elle y
infiniment plus ridicule. Il n'eſti-
t & n'avançoit les hommes qu'à
on du plus ou du moins de reſſem-
ıce qu'ils avoient avec lui ; & il
fondoit les Citoyens ſans talens,
c les Citoyens qui en avoient d'au-
que les ſiens, ou qui les avoient
·ement que lui. Naturellement deſ-
ique, il puniſſoit le crime ſans ob-
·er les formalités que preſcrit ſage-
ıt la loi, & il ſe croyoit diſpenſé de
ompenſer les actions utiles à la Pa-
, ſous prétexte qu'elles étoient d'o-

prudence lente, qui eſt le plus ſouvent la marque d'un eſprit froid, timide, & ſtérile : il réuſſit quelquefois à ſe défendre, mais il ne ſût jamais ni attaquer ni vaincre. Ce qui diſtingua le plus ſa vie des vies ordinaires, c'eſt la maniere dont il ſoutint les diſgraces qu'il eſſuya ; ſa fermeté auroit frappé davantage, ſi l'oſtentation dont elle étoit accompagnée n'eût annoncé plus d'orgueil que de vertu.

On eut occaſion de le pénetrer dans ſon exil de Chantilli. Il y fut viſité par ces Courtiſans déliés qui ſe font un mérite de leur démarche auprès de celui qui en eſt l'objet, & auprès de celui à qui ils en rendent compte. Leur ſagacité leur fit découvrir que Montmorency qui avoit encore plus de vanité que d'ambition, étoit moins affligé d'être éloigné des affaires que de voir ſuivre un autre plan de gouvernement que celui qu'il avoit formé. Il pa-

roiſſoit inconſolable que ſes vûes pacifiques fuſſent regardées par le Cardinal de Tournon ſon ſucceſſeur, comme contraires à la dignité de la France, & que le Royaume entier applaudit aux projets de guerre du nouveau Miniſtre. Le ſpectacle de cette douleur occupa durant quelques jours ; on ne penſa enſuite qu'aux moyens de tirer une vengeance ſûre & éclatante de l'Empereur.

Ce Prince avoit acquis quelques amis par ſon adreſſe, & la France lui en avoit beaucoup donné par ſon imprudence. Ces Alliés le rendoient ſi redoutable qu'il n'eut pas été ſage de l'attaquer ſans s'être aſſûré de puiſſans ſecours. La ſituation de l'Europe ne permettant de les eſpérer que des Turcs ou des Venitiens, Rincon fut envoyé à Conſtantinople, & Fregoſe à Veniſe pour les demander. Ces deux habiles Négociateurs s'embarquerent ſur le Pô,

& y furent maſſacrés par l'ordre de du Guaſt qui gouvernoit le Milanès depuis qu'Antoine de Leve avoit péri dans la derniere expédition de Provence, & qui craignît que cette Ambaſſade n'eût des ſuites fâcheuſes pour les affaires de ſon Maître. Cet évenement hâta les préparatifs de guerre que faiſoit la France, & en fournit une raiſon fort juſte. Elle fut déclarée à l'Empereur dans le mois de Mai 1542.

Il eut été poſſible, facile même d'ouvrir avec ſuccès la campagne en Italie, où le brave & ſage Langei qui commandoit dans le Piémont, avoit formé des intelligences dans pluſieurs Villes. Le ſouvenir des malheurs paſſés, & le défaut d'argent firent préférer les Pyrenées & les Pays-Bas. Le Duc d'Orléans entra dans le Luxembourg & y fit des progrès rapides. Il renonça par un motif lâche & honteux aux conquêtes qu'il avoit faites, & à celles que

ſupériorité lui promettoit. Une ja-
ıſie mêlée de haine qu'il nourriſſoit
ns ſon cœur contre le Dauphin, lui
craindre que ce Prince ne vainquît
Eſpagnols en bataille rangée de-
nt Perpignan. Pour lui ravir la gloi-
de cette action ou la partarger au
›ins, il prit la route du Rouſſillon
ec ſes meilleures troupes. Cette im-
ıdente & criminelle démarche fit
:dre tout ce qu'on avoit gagné d'un
té, & ne ſervit de rien de l'autre.
s Flamans rentrerent dans toutes les
aces du Luxembourg, & Perpignan
une réſiſtance ſi vive & ſi opiniâtre
'il fallut en lever le ſiége.

Ces malheurs ne découragerent pas
François; mais la connoiſſance des
ıtes qui les avoient cauſés ne les ren-
t pas plus ſages. Supérieurs dans les
ys-Bas, au commencement de la
mpagne ſuivante, ils s'amuſerent à
endre quelques Places peu importan-

tes, au lieu de profiter de leur aſcendant pour accabler l'Eſpagnol encore foible. S'ils avoient pris ce dernier parti, & qu'ils euſſent joint enſuite le Duc de Cleves leur Allié, ils reſtoient les maîtres de leurs opérations, & toutes les conquêtes qu'ils voudroient tenter, devenoient faciles. Pour avoir raiſonné autrement, ils laiſſerent à l'Empereur le tems de recevoir des ſecours conſidérables d'Angleterre & d'Allemagne, l'avantage de forcer le Duc de Cleves, ſecouru trop tard, de ſe joindre à lui, & la poſſibilité de former le ſiége de Landreci qui couvroit une partie du Royaume. Il eſt vrai que cette derniere entrepriſe échoua par la valeur de la garniſon & l'approche de l'armée Françoiſe, commandée par le Roi lui-même : mais Charles, dont les vûes étendues, embraſſoient pluſieurs objets, ſe conſola de ce malheur en déterminant Cambray, qui étoit une

Ville libre à ſe ſoumettre à lui, par la crainte qu'il fût lui inſpirer de l'ambition, & du joug des François.

Cette Nation quoique vive & entreprenante, n'avoit jamais formé le deſſein dont on l'accuſoit; mais elle ſe conduiſoit ſur des principes ſi vagues depuis quelque-tems, que toutes les calomnies qu'on répandoit contre elle, étoient reçûes avec une avidité extrême. Les Turcs même ſi prévenus en ſa faveur, avoient été ſéduits par les bruits publics, & ce n'étoit pas ſans quelque répugnance & beaucoup de ſoin qu'ils avoient été ramenés à ſon alliance. Le Capitaine Polin ſi fameux depuis ſous le nom de Baron de la Garde, leur avoit ouvert les yeux, & ils étoient revenus de ſi bonne foi qu'ils avoient envoyé toutes leurs forces maritimes en Provence pour y exécuter les ordres qu'elles recevroient. Le ſiége de Nice parut dans les circonſtances où on ſe

trouvoit, ce qu'on pouvoit faire de plus aiſé & de plus utile, & les flottes combinées de Turquie & de France, le formerent le 10 Août 1543. La Ville ſe rendit après une reſiſtance opiniâtre; mais le Château ſe défendit ſi bien qu'il donna le tems à André Doria, & au Duc de Savoye d'aſſembler les ſecours qu'ils devoient mener l'un par mer, & l'autre par terre. Ces forces étoient ſi conſidérables, que les Aſſiégeans ſe trouvant hors d'état de leur reſiſter, abandonnerent leur entrepriſe, & ſe retirerent à Toulon. Barberouſſe en partit au printems ſuivant pour Conſtantinople, & le Comte d'Anguien pour le Piémont où il prit le commandement des troupes.

Depuis pluſieurs années ce petit Etat ſe voyoit foulé par les Eſpagnols & les François qui en occupoient les Places les plus importantes. Quoique les uns y fuſſent ſous le nom d'amis, & les

ıtres comme ennemis, ils étoient preſ-
ıe également craints & hais des peu-
es. Les premiers commençoient pour-
nt à y être plus reſpectés, parce que
: Marquis du Guaſt leur Général avoit
lus d'autorité, de réputation, de ca-
acité que les Généraux qu'on lui op-
oſoit. L'arrivée ſeule de M. d'An-
uien changea les idées des Piémon-
ois, diminua la préſomption des Eſ-
agnols, & enfla le courage des Fran-
ois. Ce jeune Prince qui avoit un ta-
ent brillant & une certaine audace qui
'aut quelquefois mieux que l'expérien-
e, auroit bien voulu profiter de cette
›remiere impreſſion, & ouvrir la cam-
›agne par une action d'éclat; mais la
Cour intimidée par le ſouvenir des an-
:iennes diſgraces, & le peu de ſuccès
les dernieres campagnes craignoit les
évenemens déciſifs. Ce ne fut qu'après
avoir long-tems réſiſté qu'elle conſen-
tit à une bataille.

Cette, réſolution étoit certainement imprudente. Tout l'avantage que la victoire pouvoit procurer à la France, ſe réduiſoit à quelques conquêtes éloignées & peu importantes; au lieu qu'une défaite faiſoit perdre néceſſairement le Piémont, ouvroit aux Eſpagnols le chemin de Lyon, rendoit poſſible leur jonction avec l'armée de Catalogne, expoſoit pluſieurs Provinces d'au-delà de la Loire à être envahies, aſſûroit preſque le ſuccès des vûes que l'Empereur & le Roi d'Angleterre avoient ſur la Picardie & ſur la Champagne. Nous ignorons ſi la Cour fit toutes ces reflexions; mais il eſt ſûr que l'armée ne les fit pas, & qu'elle n'eut pas plutôt obtenu la permiſſion de combattre qu'elle ſe diſpoſa à en profiter avec une gayeté qui a peu d'exemples dans l'hiſtoire. Un haſard aſſez ſingulier avança cet inſtant ſi deſiré.

Les François avoient formé le blo-

ıs de Carignan pour éloigner les Im-
:riaux de Turin, & pour rétablir la
ımmunication entre les fortereſſes
ı'ils avoient des deux côtés du Pô.
e Gouverneur de la Place par une
ɔlitique qu'on peut louer & blâmer,
: dire au Marquis du Guaſt qu'il n'a-
ɔit que pour quinze jours de vivres,
ıoiqu'il en eut pour plus long-tems.
e faux avis qui pourroit paroître une
ıite de foibleſſe, ou un commence-
ıent de trahiſon, n'étoit donné que
our tirer le Général de ſon indolen-
e, & lui inſpirer une réſolution con-
enable aux circonſtances. On devoit
ıiſonnablement penſer qu'il ne ſorti-
ɔit pas tout-à-fait de ſon caractere, &
ue le ſecours ne ſeroit jamais exacte-
ıent prêt pour le tems pour lequel il
uroit été demandé. L'évenement fit
oir que les hommes les plus froids &
es plus lents peuvent être vivement
emués par un grand intérêt, ou une for-

te paſſion. Du Guaſt raſſembla promptement ſes forces, & ce qui n'eſt pas ſi digne d'éloge, il s'approcha de Carignan avec une eſpece de précipitation, incertain s'il attaqueroit les François, ou s'il ſe borneroit à jetter du ſecours dans la Ville. Anguien le ſurprit dans cette indéciſion, lui préſenta la bataille à Ceriſoles, & le battit quoique de beaucoup inférieur en troupes. Boutieres, Termes, Montluc & Thais contribuerent beaucoup au ſuccès de cette journée; le premier commandoit la Gendarmerie, le ſecond les Chevaux-légers; le troiſieme les Enfans perdus, & le denier l'Infanterie.

Le fruit de la victoire fut la priſe de Carignan, & la conquête du Montferrat. Les Imperiaux étoient ſi affoiblis, leur Général ſi déconcerté, les peuples ſi découragés & ſi mécontens, que le Milanès n'auroit pas reſiſté, ſi on l'eût attaqué un peu vivement. Anguien

ien qui voyoit bien par lui-même, qui étoit éclairé par des gens qui yoient encore mieux que lui inſtrui- la Cour de la ſituation des affaires. oiqu'on y eut à cœur, & peut-être s qu'il ne convenoit les affaires d'I- e, on ſe trouva dans l'impoſſibilité envoyer du ſecours; on ſe vit ré- t même à en rappeller douze mille mmes pour réſiſter s'il ſe pouvoit à mpereur & au Roi d'Angleterre.

Ces deux puiſſans Princes dont les nées réunies auroient formé un corps plus de cent mille hommes, étoient nvenus d'entrer en France, l'un par Picardie, & l'autre par la Champa- e, de ne point s'amuſer à faire des ges, de marcher droit à Paris par ux chemins différens, de joindre leurs ces aux environs de cette grande ille, & de réduire François I. à re- voir le combat avec une certitude orale d'être battu, ou à paſſer la

Loire, en abandonnant la meilleure partie de ſon Royaume. Ce projet loin d'être chimérique n'étoit preſque pas hardi ; peut-être même l'exécution en étoit-elle trop facile, & qu'il n'échoüa que parce qu'il ne fut pas aſſez traverſé. Cette conjecture eſt appuyée ſur des faits qui paroiſſent des démonſtrations.

L'Empereur en entrant en France, y trouva les Places en ſi mauvais état & ſi mal défendues, qu'il crut pouvoir s'emparer de celles qui étoient ſur ſa route, ſans beaucoup retarder ſa marche, & ſans nuire au premier objet de ſon expédition. Il fut affermi dans ſes idées par tous les ſiéges que lui ou ſes Généraux formerent juſqu'à celui de S. Dizier qui l'arrêta environ ſept ſemaines. Le Roi d'Angleterre convaincu que ſon Allié vouloit le laiſſer marcher ſeul vers Paris, pour qu'il y occupât l'ennemi commun pendant qu'il s'empareroit de la Champagne, atta-

de ſon côté Montreuil & Boulo-
. Dès-lors les deux Monarques ne
erent plus à la cauſe commune, &
'occuperent que de leurs intérêts
iculiers. Ils s'accuſerent mutuelle-
t d'avoir manqué à leurs engage-
s, & cette accuſation fit naître en-
ux la défiance, & puis la haine.
r diviſion rendit le courage aux
nçois qui réunirent ſagement leurs
es ſous le Dauphin, pour couper
ſubſiſtances & la retraite aux Impé-
x. Il y a apparence que cette armée
edoutable auroit péri entierement
s une intrigue de Cour dont il faut
elopper les cauſes & les effets.

Le Roi de France avoit deux Fils;
Dauphin & le Duc d'Orléans. Le
mier avoit les mœurs douces, l'eſ-
facile, des manieres inſinuantes;
econd, étoit d'un caractere dur,
niâtre & emporté. L'un n'aimoit &
ſe permettoit que ce qui étoit hon-

nête, utile & raiſonnable ; l'autre ſe plaiſoit à fouler les préjugés, les loix, les bienſéances. Celui-là étoit ſérieux, diſcret & bienfaiſant ; celui-ci ne goûtoit que les plaiſirs tumultueux, l'intrigue & le pouvoir de nuire. Le Dauphin paroiſſoit né pour gouverner agréablement une Monarchie paiſible. Le Duc d'Orléans avoit tout ce qu'il falloit pour la troubler, y allumer des guerres civiles, & y cauſer peut-être des révolutions.

Des inclinations ſi oppoſées avoient formé entre les deux freres une antipathie inſurmontable. Deux femmes fieres, ambitieuſes & vindicatives, profiterent de cette averſion pour ſe mettre chacune à la tête d'un parti. Celui du Dauphin avoit pour chef Diane de Poitiers ſa maîtreſſe. Les Courtiſans qui ſe croyoient négligés ou qui s'occupoient le plus de l'avenir, s'y rangeoient en foule. La Ducheſſe d'Etam-

s s'étoit mise à la tête de la faction
Duc d'Orléans, & y avoit princi-
ement attiré les Ministres & les Fa-
ris ; elle vouloit s'assûrer par-là de
ppui de ce Prince que la mort du Roi
rendroit quelque jour nécessaire.
us ces différens intérêts avoient rem-
la Cour d'aigreur & de cabales. Le
oc de tant de passions violentes n'a-
it pas pourtant produit de grands
enemens jusqu'au tems où l'Empe-
ur entra dans la Champagne. Ce
ince s'y trouva dans une situation
i donna lieu à des négociations fort
gulieres.

La Duchesse d'Etampes pensoit à
ssûrer d'une retraite hors du Royau-
e pour le tems auquel les circonstan-
s placeroient sa Rivale à la tête des
faires. Le seul moyen d'y réussir étoit
: déterminer Charles-Quint à donner
fille ou sa niéce en mariage au Duc
Orléans, avec les Pays-Bas ou la

Milanès. On ne pouvoit guerès se flatter d'arracher ce sacrifice, lorsque le péril de l'armée Impériale en fit hasarder la proposition : elle fut acceptée, parce qu'on l'accompagna de la promesse de rendre les Espagnols maîtres des magasins que les François avoient formés pour leur subsistance. L'intrigue fut en effet si bien conduite qu'on ne soupçonna rien, & que l'Empereur se vit sans avoir couru de risque en possession d'Epernay & de Château-Thierry où étoient toutes les munitions de guerre & de bouche. Cet avantage & celui qu'il avoit d'être instruit à propos de toutes les résolutions qu'on prenoit contre lui, l'enhardirent à s'approcher assez près de Paris, pour y porter une consternation qui approchoit du désespoir. Il ne jouit pas long-tems du plaisir si cher aux Conquérans de se faire craindre. Les vivres commencerent de nouveau à lui manquer par la

e attention qu'on eut de tout dévaſ-
& ſa retraite devint preſque impoſ-
e par les ſavantes manœuvres de
mée Françoiſe. Il étoit peut-être
veille de périr ou de ſe rendre pri-
nier, ſi la même main qui l'avoit
vé ne l'eût ſauvé encore. Madame
tampes appuyée par la Reine, &
le Duc d'Orléans, perſuada au Roi
faire la paix. Le Dauphin & ſes
tiſans s'y oppoſerent inutilement.
e fut ſignée à Creſpi le 18 Septem-
1544.

Par ce Traité la France rendoit en
voye, en Piémont ou dans le Mont-
rrat plus de trente Places fortifiées,
renonçoit à ſes prétentions ſur Na-
s & ſur Milan. L'Empereur éva-
oit de ſon côté quelques Villes peu
portantes dont il s'étoit emparé en
hampagne, & qu'il ne pouvoit con-
rver. Il s'obligeoit de plus à céder
État de Milan ou les Pays-Bas au

Duc d'Orléans, en lui faisant épouser sa fille ou sa niéce. La mort violente, selon quelques Historiens, & naturelle, selon d'autres, de ce jeune Prince, procura à Charles l'avantage de pouvoir manquer avec bienséance à un engagement qu'il n'avoit pas contracté pour le tenir. Cet incident faisoit rentrer la France dans tous les droits qu'elle avoit sacrifiés ; mais la guerre qu'elle continuoit d'avoir avec l'Angleterre, ne lui permettoit pas de les faire valoir alors. Cette entreprise étoit réservée au regne suivant ; & le Dauphin la préparoit par les protestations qu'il fit contre le Traité qui venoit de se conclure.

Fin du Tome premier.

TABLE
ES MATIERES CONTENUES dans ce premier Volume.

A

Adrien VI. (le Pape) ſe ligue avec Charles-Quint contre la France, 61
— Sa mort, 67
Agnadel (bataille d') rend les François maîtres de la Ville de Breſſe, 103
Aimieres (le Seigneur d') ſon procès pour la Ville d'Hierge, 60
Aix priſe ſur la France par le Connétable de Bourbon, 114
Albe (le Duc d') ne réuſſit pas à l'attaque de Marſeile, 217
Albert (le Cardinal) Archev. de Mayence à qui il medite de faire paſſer le Thrône Impérial, 7
— Donne ſa voix à Charles-Quint, 13
Albret (Jean d') trouve l'occaſion de la mort de Maximilien I. favorable pour recouvrer la Navarre, 45
— Portrait & fautes de ce Prince, 46
Alençon (la Duch. d') Sœur de François I. va négocier la rançon de ſon frere à Madrid,

Alexandrie, garantie de l'invaſion des François, 124
Alliance de François I. avec Soliman ; donne de François I. une idée deſavantageuſe aux Puiſſances de l'Europe, 226
— Suites de cette alliance, 327 *& ſuiv.*
Amiral, de Caſtille. Le Cardinal de Tortoſe l'aſſocie à ſon adminiſtration, 28
— (l') Bonivet *V.* Bonnivet.
— (l') de Chabot *V.* Chabot.
Angleterre (le Roi d') *V.* Henri.
Angoulême (la Ducheſſe d') V. Louiſe de Savoie.
Anguien (le Comte d') prend le commandement des troupes en Piémont, 252.
— Ses ſuccès dans le Piémont, 253 *& ſuiv.*
— Gagne la bataille de Ceriſoles, 256
Anne de France, fille de Louis XI. gouverna la France ſous Charles VIII. 76
— Donne ſa fille Suſanne en mariage à Charles de Bourbon, Comte de Montpenſier, *ibid.*
Antibes priſe ſur la France par le Connétable de Bourbon, 114
Archiduc Charles. *V.* Charles-Quint.
Arles reſiſte au Marquis du Guaſt, 217
Arquebuſiers Baſques, *V.* Baſques.
Arragon (l') ne reconnoît Charles-Quint pour Roi qu'après la mort de la Reine Jeanne, 22
Artois (Comté d') relevoit de tems immémorial de la Couronne, 223
Averſe: les François commandés par Saluſ-

ſes, en ſont mis dehors avec des conditions honteuſes, 189
vignon, lieu de campement de Montmorency à la vûe de Charles-Quint, 217
yala (Athanaſe d') Page de Charles-Quint ſignale ſon amour pour ſon pere par un trait admirable, 38
— Ce trait fut recompenſé dans la ſuite, 41

B

Bayard (le Chev.) bleſſé à mort à la tête de la Gendarmerie Françoiſe, 96
— Sa remontrance au Connétable de Bourbon, 97
— Mort comme tous ſes ancêtres, 98
— Eſt univerſellement regretté, *ibid.*
— Son Convoi, lieu de ſa Sépulture, 99
— Traits remarquables de ſa vie 100. 103. 105. 107
— Son Portrait & ſon caractere 110
— Sa mort encourage les ennemis de la France, 112
Barberouſſe, Pirate devenu Roi d'Alger, 203
— Part pour Conſtantinople, 252
Barbezieux, ne ſauroit empêcher Doria d'entrer dans Genes 191
Barrault (Emeric Jobier de) Ambaſſadeur de France en Eſpagne tue un Acteur Eſpagnol ſur le théâtre, 147
Baſque d'une grande agilité, 135
Bayonne. Le Dauphin & le Duc d'Orleans vont au-devant de l'Empereur juſqu'en

cette ville, 235
Beaumont (factions de) & de Grammont, éteintes, 53
Bellai (du) nous atteſte la fureur des Milanois contre les François, 68
Biagraſſa. Bonnivet s'y retire & s'y fortifie, 92
Bicoque (la) Bataille donnée près de cette maiſon, 69
Boheme [le Roi de] ſeconde les prétenſions de Charles-Quint à l'Empire, 6
Bonnivet, Amiral de France, favori de François I. négocie pour ſon maître en Allemagne. Portrait de ce Seigneur, 15
— Avoit été placé auprès du Roi par Madame Régente, 78
— Chargé de reconquerir le Milanès pour la France, 84
— Entre en Lombardie à la tête de près de quarante mille hommes, 85
— Paſſe le Teſin à la vûe du Général ennemi, 88
— Ne profite pas de cet avantage, *ibid.*
— Se contente de bloquer Milan, d'où il eſt forcé de s'éloigner, 90
— Se fortifie dans Biagraſſa, 92
— Abandonne cette ville, 93
— Eſt abandonné par les Suiſſes à Romagno, 94
— Ne ſonge plus qu'à rammener les débris de ſon armée en France, 95
— Son arriere-garde eſt battue, & lui bleſſé, 96
— Conſeille à François I. d'aller en per-

ſonne à Milan, 120
— Opine pour le ſiége de Paris, 125
— y perit, 137
Bouffon de François I. *V.* Triboulet, 238
Bouillon (le Tribunal de) adjuge au Prince de Chimai la ville d'Hierge, 60
Bourbon (Charles de) Comte de Montpenſier, origine de ſa fortune. 76
— Devenu Viceroi du Milanès, il s'y [redacted] aimer, *ibid.*
— On le rend ſuſpect à François I. *ibid.*
— Il fait ceſſer les ſoupçons en revenant en France, 80
— Suſanne ſon Epouſe meurt ſans enfans, 81
— Soutient un procès avec la Reine mere pour les Domaines de Bourbon, 82
— Les Juges en ordonnent le ſequeſtre, 83
— Il ſe ligue ſecretement avec les ennemis de la France, *ibid.*
— Sa trahiſon tranſpire 84
— Sert contre ſa patrie en Italie, 93 & 95
— Le Chevalier Baïard le lui reproche, 97
— Il conſeille à ſes Alliés de marcher droit à Lyon, 112
— Ce projet n'eſt pas goûté, 113
— Il aſſiege inutilement Marſeille, 114 & *ſuiv.*
— Il eſt obligé d'en lever le ſiege, 119
— Campé à Soncino ſur l'Oglio, 124
— Détache le Duc de Savoye des intérêts de la France, 130
— Leve ſeize-mille hommes en Allemagne, 132

Capitulation entre Charles-Quint & l'Empire, 14
Cappel (l'Avocat) dénonce à la Cour des Pairs la felonie encourue par Charles-Quint, 224
Carignan bloqué par l'Armée Françoiſe, 254
— Ruſe du Gouverneur, 255
— Pris, 256
Caſtille (la) refuſe d'abord d'obéir à Charles-Quint, puis s'y ſoûmet, 22
— L'armée Françoiſe commandée par l'Eſparre y penetre pour la conquérir, 54
Caton de la Cour, ſurnom donné au Connétable de Montmorency 244
Ceriſoles (bataille de) 256
Chabot (l'Amiral de) chargé de l'expédition de Savoye, 204
— Qu'elle raiſon peut l'avoir empêché de pouſſer ſes avantages, 205
Charles de Lorraine (le Cardinal) eſperoit dit-on, réuſſir à pacifier l'Europe, 205
Charles-Quint aſpire au Thrône Impérial, 3
— Intrigues de ſes Miniſtres, 6
— Le Roi de Boheme ſe déclare pour lui, 6
— Il eſt élû Empereur par tout le Collége Electoral, 13
— Précautions que le Collége prend pour empêcher qu'il n'attente à la liberté de l'Empire, *ibid.*
— Quels furent les reſſorts qui procurerent ſon Election, 14
— Si ſon elévation à l'Empire lui fut plus avantageuſe que funeſte, 18
Fut

— Fut plus empreſſé de devenir Empereur que flatté de l'être, 19
— Parallele de ce Prince avec ſon Ayeul Ferdinand Roi d'Eſpagne, 20
— L'Eſpagne ne veut pas le reconnoître pour Roi, 22
— Traits de généroſité qui lui gagnent les cœurs, 38 *& ſuiv.*
— Les guerres avec la France, 45 *& ſuiv.* 59 *& ſuiv.*
— Retablit François Sforce à Milan, 74
— Forme une Ligue redoutable contre la France, *ibid.*
— Promet Eleonore ſa ſœur au Connétable de Bourbon, 38
— Comment il traite François I. ſon priſonnier, 144 *& ſuiv.*
— Allarmé de la maladie de François, il tâche de le tranquilliſer par la promeſſe d'une liberté prompte, 147
— Il en differe encore long-temps l'exécution, 149
— A quelles conditions enfin il s'y prête, 152
— Les Puiſſances d'Italie redoutent ſon humeur conquerante, & ſe liguent contre lui avec la France, 156
— Il ordonne des Prieres pour l'élargiſſement du Pape Clément VII. fait priſonnier par ſon Général, 178
— Fait la paix avec François I. par le traité de Cambray, 195
— Projet de ligue qu'il propoſe aux Puiſſances d'Italie qui ne l'agréent pas, 199

Charles-Quint fait la guerre en Affrique à Barberouſſe. 203
— Revient la faire aux François logés dans le Piémont, 209
— Mauvais ſuccès de ſon expédition dans la Provence, 212 *& ſuiv.*
— Il eſt ordonné par Arrêt du Parlement qu'il ſera cité ſur la frontiere pour comparoître en perſonne ou par Deputés, 224
— Faiſoit à la France une guerre d'Etat : François I. en vouloit perſonnellement à Charles, 225
— Demande le paſſage par la France pour aller ſoumettre Gand, 233
— L'obtient, I. 3. 4
— Y paſſe ſans rien craindre, *ibid. & ſuiv.*
— Imprudence de ce Prince, préſent au plaidoyer d'une cauſe, 235
— Indiſpoſe Soliman contre François I. par des lettres artificieuſes, 237
— Gagne la Ducheſſe d'Etampes par un préſent fait galamment, 241
— Sorti de France, ne tient rien de ce qu'il a promis, 242
— Manque Landrecy & gagne Cambray, 250
— Ligue avec l'Angleterre contre la France, 257
— Pénetre en France avec beaucoup de facilité, 258
— Il eſt mécontent de ſon allié, 259
— S'approche de Paris, & s'en éloigne enſuite, faute de vivres, 263

Château-Briant (la Comteſſe de) engage François I. à ſe déclarer pour les Navarrois contre l'Eſpagne, 48
Château de Milan tient encore après la ville priſe, 66
— De Nice tient encore après la ville rendue & ne ſe rend pas, 252
Chimai (le Prince de) ſon procès & la ville d'Hierge, 60
Chriſtiern, Roi de Dannemark & de Suede Prince feroce, 11
Clarice, belle Milanoiſe 89 & 120
Clément VII. (le Pape) ſe ligue avec Charles-Quint contre la France. 74
— Entre enſuite dans la ligue conclue par le Traité de Cognac contre l'Empereur, 161
— Ne ſert pas fort utilement la cauſe commune, 164
— Eſt aſſiégé dans le Château S. Ange, 176
— Il traite avec ſes Vainqueurs, 177
— Reſte encore cinq mois priſonnier dans le Château ſaint Ange, *ibid.*
— Il eſt relâché, 178
— Fait ſa paix avec l'Empereur, 196
— Lui donne l'inveſtiture du Royaume de Naples, 197
Cleves (le Duc de) allié de la France, 250
Cognac (Traité de) Voyez *Traité*.
Cologne (l'Electeur de) ſon indéciſion ſur le choix d'un Empereur après la mort de Maximilien I. 9
— Il donne ſa voix pour Charles-Quint, 13

Colonne (Proſper) l'un des Chefs de l'armée oppoſée à celle de Lautrec, 66
— Général de celle que Bonnivet eut en tête. Son caractere & ſa conduite dans la guerre, 85
Colonne (Proſpert) eſſaye en vain de diſputer aux François le paſſage du Teſin, 88
— Profite des fautes du Général François, 90
— Meurt pendant la campagne, 92
Come, garantie de l'invaſion des François, 124
Comédie Eſpagnole ſur la bataille de Pavie, 146
Conditions de la rançon de François I. 153
Connétable (le) de Bourbon. V. *Bourbon.*
Connétable de Caſtille. Le Cardinal de Tortoſe l'aſſocie à ſon adminiſtration, 28
Connétable (le) de Montmorency. Voyez *Montmorency.*
Confiſcation ſur Charles-Quint des Comtés de Flandre & d'Artois. 224
Coni fut une des trois Villes du Piémont que les François jugerent bonnes à garder, 209
— Elle ſe rendit ſans reſiſtance à Antoine de Leve, 210
Conquête (droit de) n'eſt un droit que chez les Barbares, 45
Conſpiration du Connétable de Bourbon, 83
— Vient à la connoiſſance du Roi, 84
Cremone garantie de l'invaſion des François, 124

Creſpi (Traité de) 263

D

Dauphin (le) fils aîné de François I. Son pere pendant ſa priſon lui mende qu'il peut prendre la Couronne, 150
— S'offre en ôtage à l'Empereur lors de ſon paſſage par la France, 235
— Fait le ſiége de Perpignan. Ce qui l'empêche de prendre, 249
— Marche contre l'Empereur & le Roi d'Angleterre, 259
— Caractere de ce Prince, *ibid.*
— S'oppoſe de tout ſon pouvoir au traité de Creſſi. 263
Diane de Poitiers étoit attachée au parti du Dauphin, 260
Don gratuit accordé par les Pays-Bas à Marguerite d'Autriche, 229
Doria (André) grand homme de mer, 177. & 183
—Déplaît aux Miniſtres de France, *ibid.*
— Reçoit ordre de bloquer Naples par mer, 184
— S'en acquitte avec ſuccès, 185
— La Cour de France ne tient pas avec lui les conditions de ſon traité, *ibid.*
— François I. ordonne qu'on l'arrête, 186
— Il en eſt inſtruit & ſe donne aux Impériaux, 187
— Il rend Genes ſa Patrie, libre & indépendante, 190

— Le Sénat de Genes lui érige une ſtatue 191
— Secours le Château de Nice, 252
Duprat (le Chancelier) ennemi paſſionné de Semblançai, 73
— Avoit été placé auprès du Roi par Madame Régente, 78
— Se joint à Montmorency pour perdre Doria, 186

E

Elargiſſement de François I. 152
Eléonore, veuve du Roi de Portugal, eſt promiſe au Connétable de Bourbon, 83 & 151
— François I. la demande pour lui-même, 152
— L'obtient & l'épouſe, 154
Empereurs. Serment qu'ils prêtoient lors de leur élection, 73
— Serment plus détaillé qu'ils prêtent depuis l'élection de Charles-Quint, qui le prêta le premier, 14
Eſpagne. Troubles qu'y éclatent tandis que Charles-Quint eſt allé prendre poſſeſſion de la Couronne Impériale, 20
— Ne veut pas reconnoître Charles-Quint pour Roi, 22
Eſpagnols (les) méditent un ſoulevement contre Charles-Quint, & l'exécutent lors de ſon départ pour l'Allemagne, 26
V. *Factieux* & *Rebellion*.
Etampes (la Ducheſſe d') conſeille au Roi

de faire arrêter l'Empereur, 239
— Etoit dans le parti du Duc d'Orléans, 261
— Livre à l'Empereur Epernay & Château-Thierry, 262
— Détermine le Roi à la paix, 263

F

Factieux Eſpagnols en 1528 & 21. Voy. *Rebellion.*
— Se ſaiſiſſent de la perſonne de la Reine mere, 28.
— Offres par quoi l'on tâche de les appaiſer, 29
— La Reine mere leur eſt enlevée, 34.
— Leur armée devient à charge à ceux même qui tiennent leur parti, 36
— Sont défaits à Villaſſar, 37
Ferdinand le Catholique. Parallele de ce Prince avec Charles-Quint ſon petit-fils, 20
— Avoit conçû le projet de la Monarchie univerſelle, 21
— Ses vains prétextes pour retenir la Navarre, 44
Ferdinand (Conſalve) Seigneur Eſpagnol fait élever un tombeau à Lautrec, mort en combattant contre l'Eſpagne, 187
Fernand d'Avalos éprouve dans une ſituation périlleuſe la généroſité de Charles-Quint, 42
Ferrare (le Duc de) entre dans une ligue contre l'Empereur, 172

— Fait ſa paix ſans qu'il lui en coûte ;
Ferrari, Moine Auguſtin, ſouffle en chaire aux Milanois la haine contre la France, 67
Fils de France donnés en ôtages, 154
— Meſures priſes pour les mettre en liberté, 162
— Sortes de priſon, 196
— Les deux aînés vont s'offrir en ôtages à l'Empereur pour ſa ſûreté lors de ſon paſſage par la France, 235
Flamands employés en Eſpagne, cauſent de la jalouſie aux *Eſpagnols*, 25
— Ceux-ci demandent leur excluſion, 27
Flandre ravagée par les troupes de Charles-Quint, & par celles de François I. 61
— (Comté de) relevoient de tems immémorial de la France, 223
— Préférable pour la France au Milanès, 231
Florentins, ſe liguent avec l'Empereur contre la France, 75
— Se liguent avec la France contre l'Empereur, 179
Foſſan, fut une des trois Villes du Piémont que les François jugerent bonnes à garder, 209
— Quoique dénuée de vivres & non fortifiée, Montpeſat la défendit bien contre l'armée d'Antoine de Leve, 210
François devenus odieux aux Milanois, 64
— Chaſſés du Milanès, 66
— Manquent l'occaſion de ſoumettre le Royaume de Naples, 184

François I. forme le projet de ſe faire élire Empereur, 3
— Quelle fut la cauſe qui fit échoüer ſa brigue, 14
— Prête les mains au ſoulevement de la Navarre, 45
— Entre en guerre avec Charles-Quint en Italie, 65
— Perd le Milanès, 66
— Ligue redoutable contre ce Prince, 74
— Il n'en eſt point effrayé, 75
— Conſpiration du Connétable de Bourbon contre ce Prince, *ibid.*
— Elle empêche d'aller en perſonne à l'expedition du Milanès, 84
— Il marche au ſecours de la Provence, 118
— Il projette d'aller à Milan, *ibid.*
— Il y arrive, 121
— Faute qu'il fait en ne pourſuivant pas l'armée Impériale, 123
— Il forme le ſiége de Pavie, 125
— Motifs qui l'empêchent de lever ce ſiége, 128
— Il y eſt battu & fait priſonnier, 133, *& ſuiv.*
— Il demande & obtient d'être mené à Madrid, 141
— Il eſt tranſporté ſur ſes propres galeres, 143
— Dureté qu'il eſſuie en Eſpagne, 144
— Inſulté par un Grand d'Eſpagne, il le tue de ſa propre main, 145
— Il tombe malade à Madrid, 147
— La promeſſe que lui donne l'Empereur d'une prompte liberté contribue à lui ren-

dre la liberté, *ibid.*
— Et l'inexécution de cette promesse le fait résoudre à passer sa vie dans sa prison, 150.
— Il en sort par le Traité de Madrid, 152
— Il conclut à Cognac un Traité avec le Pape, les Venitiens & le Duc de Milan, contre l'Empereur, 161
— Sert d'abord mollement ses Confédérés, 162
— Il entre dans une nouvelle ligue contre l'Empereur, 179
— Fait une faute en ne ménageant pas le Genois Doria, 183
— Souscrit au Traité de Cambray, 191
— Abandonne par ce Traité tous ses Alliés, 196
— Travaille sourdement à susciter des ennemis à Charles-Quint, 200
— Il sollicite singulierement le Duc de Milan, 201
— Reçoit un outrage sanglant de ce même Duc, 202
— Songe pour l'en punir à reconquérir le Milanès, 203
— Et pour s'y ouvrir un passage, il déclare la guerre au Duc de Savoye, *ibid. & suiv.*
— Il rentre dans ses droits sur le Milanès par le décès de Sforce mort sans enfans, 207
— Mais l'Empereur l'amuse & le joue, 208
— Il remporte sur l'Empereur un avantage considérable en Provence sans tirer l'épée, 223

— François I. en vouloit personnellement à Charles-Quint, 225
— Se fait tort par son alliance avec Soliman, 226
— Ne sait pas tirer de cette alliance tout le fruit qu'il eût pu, 227
— Fait une treve de dix ans avec l'Empereur, 228
— Refuse sa protection aux Gantois révoltés, 232
— Laisse passer Charles-Quint par la France pour aller à Gand, 233
— S'ouvre imprudemment à lui, pendant son séjour en France, 236
— Lui fait confidence du conseil qu'on lui donne de le faire arrêter, 240
— Se dispose à la guerre contre l'Empereur, 247
— La lui déclare, 248
— Se laisse persuader de faire la paix, 263
Frédéric, Electeur de Saxe; à qui des deux prétendans à l'Empire il vouloit le plus de bien, 7
— Portrait de ce Prince, 11
— On propose de l'élire Empereur, *ibid.*
— Il refuse, 12
— Il donne sa voix pour le Roi d'Espagne, *ibid.*
Frégoſe, envoyé à Venise par François I. est égorgé en chemin, 297
Fréjus, prise sur la France par le Connétable Bourbon, 114
Fransberg (George) facilite au Connétable

de Bourbon la levée de dix mille hommes en Allemagne, 131
— Rend une ſeconde fois au même le même ſervice, 169

G

Gaillot de Genouillac, ſert l'artillerie Françoiſe à Pavie, avec toute la vivacité poſſible, 134
Galeas Viſconti, méditoit, dit un Auteur moderne de remettre ſa maiſon en poſſeſſion du Milanès, 89
Gand : ſoulevement de cette Ville, 229 *& ſ.*
Gantois, refuſe de payer à Marguerite leur quote-part du don que les Etats de Flandre lui ont accordé, 229
— Prennent des meſures pour empêcher Marguetite de les y forcer, 230
— Implorent la protection de la France, 231
— François I. le leur refuſe, 232
Garde (le Baron de la) *V.* Polin.
Gattinara, Chancelier de Charles-Quint. Ses Conſeils par rapport à François I. 148
Gendarmerie Françoiſe ſoûtient mal ſa réputation à Pavie, 135
Genes (la République de) ſecoue le joug étranger, 191
Génois, ſe liguent avec l'Empereur contre la France, 75
Genouillac, V. *Gaillot.*

Gentil, premier Commis des Finances ſous Semblançai, trahit indignement ſon Maître, 74
Grammont (faction de) & de Beaumont éteintes, 53
Grands d'Eſpagne, hauteurs qu'ils font eſſuyer à François I. 144
Il en tue un de ſa propre main, 145
Charles-Quint refuſe aux parens la vengeance du mort, 146
Graffe, priſe ſur la France par le Connétable de Bourbon, 114
Gravanolé (le) l'un des deux bras du Teſſin, 127
Grenoble, lieu de la naiſſance & de la ſépulture du Chevalier Baïard, 99
— Le Chevalier y fait un trait de généroſité admirable, 105
Griſons tentent, en faveur de la France, une diverſion qui leur réuſſit mal, 94
Guaſt (le Marquis du) ne réuſſit pas à l'attaque d'Arles, 217
— Fait maſſacrer deux envoyés de François I. 247
— Conſidéré par les Piémontois, 253
— Battu à Cériſoles, 256
Guerres civiles d'Eſpagne en 1520 & 21. *V.* Rebellion.
Guerre de Navarre. *V.* Navarre.
—— d'Italie, entre Charles-Quint & François I. 59 *& ſuiv.*
Guinegate. (bataille de) Le Chevalier Baïard y fait priſonnier un Anglois, à qui

il se rend ensuite lui-même ; 187
— Question que cette avanture extraordinaire occasionne, 109
Guise (le Duc de) *V.* Lorraine.

H

Haro (le Comte de) sort de Médina de Sicco avec l'armée qu'il commandoit, 33
Reprend la Reine mere sur les factieux dans Tordesillas, *ibid.*
Défait les Rebelles à Littahat, 37
Henri, Roi d'Angleterre; quel parti prend ce Prince entre les deux prétendans à l'Empire, après la mort de Maximilien I. 6
Ce qui empêchoit qu'on ne l'élût lui-même, 11
— Se ligue avec l'Empereur contre la France, 74
— Entre dans les ressentimens du Connétable de Bourbon, 83
— Protecteur de la ligue conclue par le Traité de Cognac, 161
— Avoit été l'instrument de l'ambition de de Wolsey, 163
— Entre dans une nouvelle ligue contre l'Empereur, 179
— Lui déclare la guerre & ne la lui fait pas, 198
— Ligué avec l'Empereur contre la France, 257

— Se méfie de ſon aſſocié, 259
Hierge (la Ville d') diſputée par deux Seigneurs donne lieu à une longue guerre, 60
Hongrie, Soliman y entre à la tête de cent mille hommes, 227
— Il ſe retire & abandonne ſes conquêtes, 228

I

Impériaux (les) entrent dans la Provence & y prennent pluſieurs Villes, 114
— Aſſiégent inutilement Marſeille, 115
— Laiſſent reprendre Milan par François I. 123
— Leurs diſpoſitions pour défendre les autres Villes du Milanès, 124
— Gagnent ſur les François la fameuſe bataille de Pavie, 133 *& ſuiv.*
— Meſures qu'ils prennent pour empêcher que François I. ne leur ſoit enlevé, 140
— Font ombrage aux Princes d'Italie, 156
— Prennent & ſaccagent Rome, 171 *& ſuiv.*
— Viennent à Naples quelques jours avant Lautrec, 182
Inſultes faites à François I. pendant ſa priſon, 144 *& ſuiv.*
Italie, théâtre de la guerre entre Charles-Quint & François I. 61
Ivrée, lieu du rendez-vous aſſigné aux Suiſſes pour joindre l'armée de Bonnivet, 94

J

Jeanne (la Reine) mere de Charles-Quint, incapable de gouverner pour raiſon de démence, 22
Les Eſpagnols factieux s'emparent de ſa perſonne, 28
Elle leur eſt enlevée, 34
Jonas, Capitaine qui ſervoit ſous le Connétable de Bourbon, 175
Jules (le Pape) donna, dit-on, par une Bulle les Etats de Jean d'Albret au premier occupant, 45

L

La Mark, Duc de Bouillon, envoye faire un défi à Charles-Quint. Guerre qui s'en enſuivit, 60
Landrecy, Charles-Quint l'aſſiége & ne le prend pas, 250
Landriano (la bataille) hâta le moment de la paix entre Charles-Quint & François I. 194
Langei, commandant pour la France dans le Piémont, 248
Lannoi (le Comte de) Viceroi de Naples, 93
— Campé à Soncino ſur l'Oglio, 124
— Fait priſonnier François I. 138
— Ne ſait pas où conduire ſon priſonnier à Naples, 141

— Laisse saccager Rome, 173
Lansquenets, vont au nombre de vingt mille servir sous le Connétable de Bourbon, 169
Il les mene saccager Rome, 171 *& suiv.*
La plûpart Luthériens, ils se plaisent à outrager les Evéques & les Cardinaux, 176
Lautrec, frere de la Comtesse de Château-Briant, 49
— Son portrait, sa mauvaise conduite dans le Milanès, 61
— Par quels moyens il tente d'en réparer les suites funestes, 65
— Chassé de Milan se réfugie sur les terres de Venise, 66
— Rentre dans le Milanès, 68
— Y perd une bataille, & en est rechassé, 70
— Rejette ses mauvais succès sur la Duchesse d'Angoulême. *ibid. & 72*
— Remporte quelques avantages sur les Espagnols devant Bayonne, 85
— Commande une armée combinée contre l'Empereur, 179
— Soumet à Sforce une partie du Milanès, *ibid.*
— Marche vers Rome pour délivrer le Pape, 181
— Puis s'avance vers Naples, 182
— Il meurt devant cette place, 187
— Un Seigneur Espagnol lui fait élever un tombeau, *ibid.*
Leon (le Pape) dans quel dessein il favorise

les vûes de François I.
L'Esparre, frere de la Comteſſe de Château-Briant, 49
— Portrait de ce Seigneur, 50
— Fait la conquête de toute la Navarre, 51
— Projette de pouſſer plus loin ſes avantages, 52
— Aſſiége Logrogno, en Caſtille, 54
— Eſt forcé d'en lever le ſiége, 55
— Eſt battu près de Pampelume, 56
— Perd la Navarre, 58
Leve (Antoine de) défend Pavie, 124
— Portrait de cet Officier, 125
— Dreſſe des Baſques à combattre par pelottons, 136
— Contient le Milanès ſous l'obéiſſance de l'Empereur, 171
— Reçoit quelques foibles ſecours, mais dont il ſait tirer parti, 192
— Diſſipe entierement l'armée de Saint Pol, 194
— Reprend deux Villes du Piémont aux François, 210
— Eſt perſuadé de la vérité d'une prédiction qu'un Aſtrologue lui avoit faite dans ſon enfance, 213
— Fait ſa Cour à l'Empereur par une flaterie indigne d'un homme de guerre, 214
— Périt dans l'expédition de Provence, 248
Liége (l'Evêque de) ceſſe de s'intéreſſer pour la France, 16
— Il s'en fait regretter, 17
Ligue d'Eſpagne en 1520 & 1521. *Voyez* Rébellion.

Ligue contre la France, 74
— Une partie des confédérés s'en détache, 172
— Conclue par le Traité de Cognac, 161
— Froideur & inaction de tous les confédérés, 162 *& suiv.*
— (nouvelle) conclue entre diverſes Puiſſances contre l'Empereur, 179
L'Odron (le Comte de) fait dans le Wirtemberg une levée de ſix mille hommes pour le Connétable de Bourbon 132
Logrogno (ſiége de) inveſtie par les troupes de France, 54
— Bonne conduite du Gouverneur de cette Ville, 55
— Levée du ſiége, 56
Lorraine (Claude de) premier Duc de Guiſe, remporte des avantages ſur les Allemands en Champagne, 84
— Sur les Eſpagnols devant Péronne, 223
Leſcun, frere de la Comteſſe de Château-Briant, 49
Louis, Roi de Hongrie & de Boheme, ſeconde les prétenſions de Charles-Quint à l'Empire, 6
— Quel Prince c'étoit, 10
— Donne ſa voix à Charles-Quint pour le Thrône Impérial, 13
Louiſe de Savoie, mere de François I. appellée Madame la Régente, 70
— Ennemie de la Comteſſe de Château-Briant, 71
— Ses menées pour perdre la Comteſſe, *ibid.*

— Son amour pour Charles de Bourbon; ſa haine pour Anne de France, 76
— Elle obtient, pour Charles, l'épée de Connétable, 77
— Elle eſt piquée de ſon indifférence, 80
— Son amour tourne en haine, 81
— Et ſa haine s'arme de la vengeance, 82
— Sa bonne conduite dans la Régence du Royaume pendant la détention du Roi, 154
— Elle négocie la paix à Cambray entre le Roi & l'Empereur, 195
— Fait conſentir le Roi à la paix de Creſpi, 263
Ludovic, génereux traitement qu'il fait au Chevalier Baïard, 100
Lyon, le Connétable de Bourbon veut y mener les ennemis de la France, 113

M

Madrid. François I. y eſt tranſporté; 143
— (Traite de) *V.* Traité, 151
Mantoue, (le Duc de) entre dans une ligue contre l'Empereur, 179
Marguerite d'Autriche, tante de Charles-Quint, traite de la paix avec Louiſe de Savoye, 195
— Obtient un don des Etats de Flandres, 228
— Ses procedés violens pour obliger les

Gantois à en payer leur quote-part, 229
Marignan, (le Marquis de) avec le Général Scalanghe, assiége les François dans Turin, 212
Marseille, assiégée par le Connétable de Bourbon, 114
— Belle resistance que fait cette Ville, 115
— Delivrée des Assiégeans au bout de quarante jours, 119
Marseille, résiste au Duc d'Albe, 217
Marignan (Victoire de) sur l'ouvrage du Connétable de Bourbon, 78
Maximilian I. Ses vûes dans le partage de sa succession, 1
— Ouverture de cette succession, 3
— Puissances qui se proposent de tirer avantage de sa mort, 45
Mayance, (l'Archevêque de). *V.* Albert.
Mediane, prônes singuliers d'un Curé de ce Village, 36
Medina, (la Comtesse de) sauve l'armée Royale, enfermée dans Medina même, 32
Merveille, Gentil-homme Milanois, Ministre secret entre François I. & Sforce, 201
— Est la victime de l'affreuse politique de Sforce, 202
Milan est enlevé aux François, 66.
— Bloqué par Bonnivet, 90
— Le Chevalier Baïard, entre seul dans cette Ville l'épée à la main, 110
— Sforce y est rétabli par les Impériaux, 74
— Il en est rechassé par les mêmes, 166
— Contenu sous l'obéissance de Charles

par Antoine de Leve, 175
— Pouvoit être repris par Lautrec, 180
— Pour quoi il ne le reprit pas, *ibid.* & *suiv.* 181
Milanès, devient le théatre de la guerre, entre Charles-Quint & François I. 59
— Charles forme le deſſein d'en chaſſer les François, 61
— Il y réuſſit, 66 & *ſuiv.*
— Il y rétablit François Sforce, 74
— Les François tentent vainement de le reconquerir, 84 & *ſuiv.*
— Autre tentative auſſi inutile par François I. en perſonne, 118 & *ſuiv.*
— Les Impériaux s'y établiſſent, 166
— Il eſt encore menacé d'une invaſion de la part des François, 203
— François I. rentre dans tous ſes droits ſur ce Duché par la mort de Sforce, 207
— Belle occaſion de le reconquerir manquée par la France, 227
— Autre occaſion auſſi belle, 256
Malanès, (les) ſe laſſent de la domination Françoiſe, 64
— Leurs efforts pour s'en délivrer, 68
— Leurs ſuccès, 70 & *ſuiv.*
Monarchie univerſelle; Ferdinand en avoit conçu le projet, & Charles-Quint le pouſſa loin, 21
Moncade, Viceroi de Naples après l'Annoi, 182
Montferrat, (conquête du) 256
Monclue, contribue beaucoup à la victoire

de Cerisoles, 256
Montmorency, employe Duprat à perdre le Génois Doria, 186
— Son plan singulier de campagne lors de l'irruption de Charles-Quint en Provence, 215 & *suiv.*
— L'Empereur n'ose attaquer son camp, 217
— Rien ne peut l'engager à offrir ou accepter la bataille, pas même l'empressement du Roi qui la délivroit, 218
— Sa constance dans son plan force les Impériaux à s'en retourner, diminués des deux tiers, sans avoir rien fait, 220
— On ne devine point pourquoi il ne les poursuivit pas lors de leur retraite, 221
— On sait seulement que François I. ne l'en estima pas moins, 223
— Combat & avis du Cardinal de Tournon, 231
— Motif du lien, 234
— Disgracié, 242
— Portrait de ce Seigneur, *ibid.* & *suiv.*
— Exilé à Chantilli, 246
Montpensier, (le Comte de) *V.* Bourbon.
Montpesat, Gentil-homme de Quercy, se couvre de gloire par la résistance qu'il fait dans Fossan, 210
Moroué, vice Chancelier de Milan, d'ami des François devenu leur ennemi 67
— Arrêté & interrogé juridiquement, par Pescaire son complice, 160
Mousquet, occasion où l'on s'en servit pour la

premiere fois, 96

N

Naples, le Connétable de Bourbon pouvoit avoir des vûes sur ce Royaume, 172
— Les François laissent échapper l'occasion de le soumettre tout entier, 182
— Doria devoit bloquer la Ville par mer, tandis que l'Autrec l'assiégeoit par terre, 184
— Brouillé avec les François, il alla au contraire y porter des vivres, 187
— Lautrec est tué devant cette Ville, *ibid.*
— Saluffes qui lui est substitué en leve le siege, 188
— Et fait même une retraite honteuse, 189
— Les autres François & les confederés qui tenoient d'autres Places, s'y maintinrent jusqu'à la paix, 190
— Soliman, fait débarquer une flotte sur les côtes de Naples, 227
Navarre, sous quel prétexte l'Espagne l'usurpa sur Jean d'Albret, 45
— Les troupes de l'Espagne l'évacuent, 47
— Conquise toute entiere par l'Esparre, 51
— Reconquise par les Espagnols, 58
— L'usurpation de ce Royaume, cause des remords à plusieurs Rois d'Espagne, 59
Navarre (le Duc de) portrait de ce Seigneur, 50
— Laisse prendre la Navarre sur les Espagnols, 53

Navarrois, tentent de secouer le joug de l'Arragon, 45
— Implorent pour cet effet le secours de la France, 48
Voyez le succès de cette guerre au mot *Navarre*.
Nice, le Connétable de Bourbon prend sa route par ce Comté, pour entrer en Provence, 114
— Une treve de dix ans y est conclue entre la France & l'Empire, 228
— Assiégée & prise par les troupes combinées de Turquie & de France, 252
Navarreze, pays ruiné, où l'armée Françoise est enfermée par les confederés, 93

O

Orange, (le Prince d') prend le commandement des troupes Impériales, après la mort du Connétable de Bourbon, 176
Orleans, (le Duc d') second fils de France, sous François I. 232
— S'offre en ôtage à l'Empereur, lors de son passage par la France, 235
— Ses expéditions dans les Pays-bas, 248
— Basse jalousie qui borne ses succès, 249
— Portrait de ce Prince, 259
— Opine pour le traité de Crespi, 263

P

Pacheco, (Marie) épouse de Padilla,

ſon ambition & ſes emportemens, 31. 35. 37
— Se refugie en Portugal, 38
Padilla, (Jean) caractere de ce factieux, 30
— Ambition & emportement de ſon épouſe, *ibid.* 31 & 35
— Commande l'armée des Eſpagnols rebelle, reſtée ſans Chef, par la retraite de Pedro Girou, 34
— Il eſt défait à Villaſſar, & mis à mort le lendemain de ſa défaite, 37
Palatin, (le Comte) ſe laiſſe gagner par l'argent de la France, en faveur de François I. 9
— Ne laiſſe pas de donner par crainte ſa voix à Charles-Quint, pour le thrône Impérial.
Pampelune, Ignace de Loyola bleſſé à la défenſe de la Citadelle de cette Ville, 52
Pape, (le) ſe ligue avec Charles-Quint contre la France. *V.* Adrien.
— Son ſucceſſeur. *Voyez* Clément.
Parme & Plaiſance. Le Pape ſe ligue avec Charles-Quint, pour recouvrer ces deux Villes, 62
— Aſſiégée par les confederés, 65
Pavie, ſiege de cette Ville par Lautrec, 68
— Antoine de Leve ſe charge de la défendre contre l'armée de François I. 124
— Elle eſt inveſtie par l'armée Françoiſe, 125
— François I. y eſt fait priſonnier, 157
Paul-Jove, hiſtorien de Charles-Quint, 212
Pays-bas, fermentation qui commençoit à les agiter, 228

— Guerre de ce côté, 248
Pedro Girou, caractere de ce factieux, 31
— Se met à la tête des Eſpagnols rebelles, 32
— Laiſſe échapper l'armée Royale de Medina de Rioſeco, 33
— Fait ſon accommodement, & ſe ſoûmet, 34
Pelotons, uſage de combattre par pelotons, venu dit-on des Grecs, & adopté par quelques Généraux modernes, 136
Perpignan, inutilement aſſiégée, 249
Peſaro, Chef des troupes Vénitiennes dans la guerre d'Italie, 93
Peſcaire (le Marquis de) l'un des Chefs de l'armée oppoſée à celle de Lautrec, 66
— Fut auſſi l'un des Généraux de celle qu'eut en titre Bonnivet, 83
— Ses regrets ſur la mort du Chevalier Baïard, 97
— Il fait embaumer le corps de ce brave Capitaine, 99
— Traverſe les projets du Connétable de Bourbon, 114
— Raille le Connétable ſur le mauvais ſuccès du ſiege de Marſeille, 117
— Eſt chargé de la défenſe de Lodi, 124
— Stratagême dont il uſe, pour animer les Eſpagnols à la journée de Pavie, 136
— Il opine pour que François I. priſonnier ſoit conduit à Naples par terre, 140
— Se rend coupable d'une double trahiſon, 157 *& ſuiv.*
— Sa mort, ſoupçonnée de poiſon, 161

Philippe II. Sa naiſſance, 178
Piémont conquis juſqu'à la Doire par l'armée de Chabot, 204
—— Les François n'en avoient conſervé que trois villes, 209
—— Foulé par les amis & les ennemis, 252
Piſigithone, Château où François I. fut conduit immédiatement après ſa priſe à Pavie, 138
Plenipotentiaires (les) de Cambray étoient deux femmes, 195
Polin (le Capitaine) depuis Baron de la Garde, 251
Provence: irruption dans cette Province par le Connétable de Bourbon, 114
—— Autre par Charles-Quint, 212
—— Montmorency l'avoit fait ravager pour ôter à l'ennemi les moyens d'y ſubſiſter, 215
—— Les Impériaux l'évacuent ſans avoir pû faire aucun mal, 220
Pyrennées paſſées par l'Eſparre à la vûe des Eſpagnols, 51
—— Ravagées par les troupes de Charles-Quint & par celles de François I. 61
—— La France porte la guerre de ce côté, 248

R

Rançon de François I. 252
Rebellion en Eſpagne en 1520 & 1521, 28

—— Sa cauſe ou ſon prétexte, 25 & 27
—— Reçoit un premier échet à Tordeſillas, 33
—— Eſt éteinte par la bataille de Villaſſar, 37
Régente (Madame) *Voy.* Angoulême.
Rinçon envoyé par François I. à Conſtantinople, eſt égorgé en chemin, 247
Robert de la Mark Duc de Bouillon, dégoûté de ſervir la France, 26
—— On a lieu de ſe repentir de l'avoir aliené, 17
Roche-du Maine (la) Officier député par Montpeſat pour aller complimenter l'Empereur, 111
—— Réponſes fines & ſpirituelles de cet Officier aux queſtions de l'Empereur, *Ibid.*
Romagnano ſur la Seſſia. Bonnivet y attend l'arrivée d'un renfort de Suiſſes, 94
Rome: Sac de cette ville par le Connétable de Bourbon, 171 & *ſuiv.*
Roncevaux, (paſſage de) une grande partie de l'armée de Jean d'Albret y tombe dans une embuſcade, 47

S

Sac de Rome, 171 & *ſuiv.*
—— Dure deux mois entiers, 175
Saint Diſier arrête ſept ſemaines l'Empereur, 258
S. Jean Pied-de-Port forcé par l'Eſparre, 51
S. Pol Général des Troupes Françoiſes pro-

jette tout à la fois la prise de Milan & celle de Genes. 193
—— Il est battu par de Leve à Landriano, 194
Salvatierra (le Comte de) évite long-tems punition de sa révolte. Beau trait d'amour filial de la part d'Ayala son fils, 38
Saluſſes (le Marquis de) succede à Lautrec & ne le remplace pas, 188
—— Fait une retraite honteuse en quittant Naples, & est lui-même fait prisonnier. 189
—— Se jette dans les bras de l'Empereur, parce qu'on lui a prédit que la France périra, 210
Savoye (la) conquise par l'armée de Chabot, 204
Savoye (le Duc de) fait rendre de grands honneurs au corps du Chevalier Bajard, 92
—— Se détache des intérêts de la France, 130
—— François I. lui déclare la guerre, 203
—— Secourt le Château de Nice, 252
Saxe (l'Electeur de) *Voy.* Frederic.
Scalanghe (le Général) secondé du Marquis de Marignan assiége les François dans Turin, 212
Semblançai Sur-Intendant des Finances sous François I. 72
—— Son procès, 83
—— Sa condamnation reputée injuste par tous les Historiens, 74

Sforce (François) effet que produit son arrivée à Milan, 68
—— Rétabli dans le Milanès par Charles-Quint, 74
—— Se ligue avec l'Empereur contre la France, *Ibid.*
—— Etoit d'une santé foible, 90
—— Campe à Soncino sur l'Oglio, 124
—— Les Puissances d'Italie attendent impatiemment de l'Empereur son investiture, 157
—— Poursuivi comme criminel de Leze-jesté, 160
—— Assiégé dans le Château de Milan, 161
—— Souscrit au Traité de Cognac pendant ce siege, *Ibid.*
—— Rend le Château aux Impériaux, 166
—— Entre dans une nouvelle ligue entre l'Empereur, & recouvre une partie du Milanès, 179
—— Rétabli dans ses Etats moyennant une somme d'argent, 197
—— Prend avec François I. des mesures secretes pour se tirer de la dépendance de l'Empereur, 201
—— Puis sacrifie indignement l'Agent du Roi aux soupçons de l'Empereur, 204
—— Meurt sans laisser d'enfans, 207
Sigismond Roi de Pologne, déchû de ce qu'il avoit été, 10
Signet, Gentilhomme dont la cause fut plaidée au Parlement de Paris en présence de Charles-Quint, 238

Sion (le Cardinal de). Son caractere, ſes ſentimens & ſes vûes, 2
Soldat Eſpagnol (un) fait à François I. un préſent qu'il agrée, 139
—— Soldat François (un) donne cent écus pour avoir la permiſſion d'approcher de ſon Roi priſonnier, *Ibid.*
Soliman : la crainte d'une irruption en Hongrie de la part de ce Sultan, rend Charles-Quint plus traitable avec ſes ennemis, 197
—— L'alliance de François I. avec lui, décrie François en Europe, 226
—— Ses avantages ſur les Turcs de l'Empire, 227
—— Indiſpoſé contre François I. par les lettres artificieuſes de Charles-Quint, 237
Soncino ſur l'Oglio : l'armée Imperiale y fait un campement, 124
Souabe (les troupes de) offrent leurs ſervices à qui les veut payer, 17
—— François I. les refuſe. Charles-Quint les accepte, 18
Suiſſes (les). Leur conduite par rapport aux deux Prétendans à l'Empire après la mort de Maximilien I. 5
—— Fourniſſent dix mille hommes contre la France, 66
—— En fourniſſent le même nombre à la France, 68
—— Ces dix mille Suiſſes refuſent le ſervice faute de payement, 69
—— Dix mille arrivés pour ſecourir Bonni-

vet, achevent de ruiner ſes affaires en Italie, 94
Suſanne, fille d'Anne de France, épouſe le Comte de Montpenſier, 76
—— Meurt ſans laiſſer d'enfans, 81

T

Termes contribue beaucoup à la victoire de Cériſoles, 256
Teſin : paſſage de ce Fleuve par l'armée Françoiſe, 88
—— Les François veulent le détourner de Pavie, 126
Thais contribue beaucoup à la victoire de Cériſoles, 256
Tolede (l'Archevêché de) eſt refuſé à l'Evêque de Zamorra, 38
—— Les châſſes de la Cathédrale ſont enlevées par l'Epouſe de Padilla, 35
Tordeſillas eſt priſe par le Comte de Haro ſur les Factieux Eſpagnols, 33
Tortoſe (le Cardinal de) connu depuis ſous le nom d'Adrien, eſt chargé de l'adminiſtration de l'Eſpagne pendant l'abſence de Charles-Quint parti pour l'Allemagne, 26
—— Quelle ſorte d'homme c'étoit, *Ibid*
—— Sa conduite pendant ſa Régence en Eſpagne, 28
Tournon (le Cardinal de). Son avis à l'occaſion du ſoulevement de Gand, 231
—— Son avis ſur le paſſage que demandoit

l'Empereur à travers la France, 231
—— Conseille au Roi de le faire arrêter, 239
—— Remplace auprès du Roi Montmorenci disgracié, 246
Traité de Madrid, 152
—— François est résolu à l'exécuter de bonne foi, 155
Traité de Cognac, 161
Traité du Pape Clément VII. avec les Impériaux, 177
Tranchée des Dames: contremine faite à Marseille par les Femmes, 115
Tremoille (la) remporte des avantages sur les Anglois, 85
Trêve de dix ans entre la France & l'Empire, 228
Trêves (l'Archevêque de) favorable à François I. dans sa brigue pour la Couronne Impériale, 8
—— Ne laisse pas de donner sa voix en faveur de Charles-Quint, 13
Triboulet: son bon mot si connu sur le passage de Charles-Quint par la France, 238
Trivulce (le Maréchal de) accusé auprès du Roi par Lautrec, 62
—— Ne peut obtenir du Roi un mot d'audience. Il en meurt de dépit, 63
—— Son Epitaphe, 64
Trivulce Gouverneur de Genes ne sçauroit empêcher Doria de s'y rendre le maître, 191
Turcs menacent la Hongrie d'une irruption, 195

— Entrent ſur les terres de l'Empire, 227
— Se retirent & abandonnent leurs conquêtes, 228
— Sont indiſpoſés contre la France par les lettres artificieuſes de Charles-Quint, 237
— Le Capitaine Polin les fait revenir de leurs préventions, 251
— Joints aux François pour le ſiege de Nice, 252
Turin fut une des trois villes du Piémont, que les François jugerent bonnes à retenir, 209
— Ils y ſont aſſiégés par deux mille Impériaux, 212

U

Ulric Duc de Wirtemberg, fleau de ſes Sujets, 17
Urbin (le Duc d') Chef des troupes de l'Egliſe dans la guerre d'Italie, 93
— Son caractere, 166
— Laiſſe prendre à ſa vûe le Château de Milan, *Ibid. & ſuiv.*
— S'amuſe mal-à-propos au Siege de Cremone, 168
— Par eſprit de vengeance laiſſe ſaccager Rome & aſſiéger le Pape, 177
Urſin (le Nonce Robert) porté pour la France, 9

V

Veniſe (la République de) ſeconde les vûes de François I.
Veniſe (la République de). Lautrec & les François chaſſés de Milan, ſe retirent ſur ſes terres, 66
—— Entre dans une ligue contre la France, 74
—— Se ligue avec la France contre l'Empereur par le traité de Cognac, 161
—— Laiſſe à ſes Alliés le ſoin de ſes propres intérêts, 164
—— Renouvelle la ligue de Cognac avec la France, 179
—— Fait la paix avec l'Empereur moyennant des reſtitutions, 197
Viſconti. Voy. Galeas.

W

Wirtemberg (le Duc) *Voy.* Ulric.
Wolſey Favori du Roi d'Angleterre, 163
—— Excite ſon maître à faire la guerre à l'Empereur, *Ibid.* & 164

X

Ximenes (le Cardinal) entretient les Eſpagnols dans la ſoumiſſion à Charles-Quint, 23
—— Portrait de ce Cardinal, *Ibid.*

—Sa mort arrivée peu de tems après la venue de Charles-Quint en Espagne, 25

Y

YO EL REY, signature des Rois d'Espagne, que Charles-Quint souscrivoit ordinairement à moins qu'il n'écrivit en Allemagne, 19

Fin de la Table du premier Volume.